BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangeslittr00soci

Une Société littéraire de l'Époque Romantique.
« La Société d'Études Littéraires »
(1827-1828).

— Manuscrit de 422 pages in 4 renfermant 56 pièces, la plupart en vers de MM. Blanchard, Cappot de Feuillide, Caumont, Centier, Clappier, Cosnard, De Bourgeon, De Jouenne d'Egrigny, De la Gournerie, De Montreuil, Dénian, Deschamps, Desmarand, Dufaure, Flayol, Gaulle, Geoffroi-Château, Guy, Guyho, Guyot, Humbert Ferrand, Mange, Néel, ~~[illegible]~~ Nollet de Mallevoue, Petit, Quinque et Valette. - Intéressant recueil ~~reflétant~~ la vie littéraire dans une Société d'Amateurs ; pièces de circonstances ou autres reflétant l'esprit romantique. Épîtres, fables, souvenirs champêtres, pièces tristes ou gaies :

PQ
1182
.S6
1827
Coll. spec.

Société d'études littéraires
1827-28
Mélanges littéraires.

Quelques considérations touchant l'influence du Gouvernement représentatif sur la Littérature en France.

Messieurs,

En général, ce qui forme le caractère particulier d'une nation, son expression individuelle et distinctive dans son droit public, dans ses lois privées, dans sa littérature, n'est autre chose que le résultat d'un développement successif et plus ou moins lent de principes primitifs, de croyances natives qui remontent aux temps les plus reculés de son histoire. Sa législation n'est pas d'ordinaire formée d'un seul jet, et par la subite manifestation d'une volonté souveraine; mais grossière d'abord, et fondée toute entière sur les mœurs, elle se forme peu à peu; et lorsqu'on y ajoute des établissements nouveaux, et amenés par les besoins du moment, c'est encore en obéissant à l'esprit des premières institutions. On polit, on perfectionne, plutôt qu'on ne crée; on tire des

conséquences, plutôt qu'on ne pose des principes : la Littérature suit la même marche, toujours elle exprime le caractère moral et politique de la nation, parcequ'elle grandit et se fortifie, sans cesser d'être composée des mêmes éléments ; et jusque dans tout l'éclat de sa maturité, elle laisse distinguer les traits de sa première enfance. /.
Lorsque tel a été le sort de la littérature d'un peuple, il est facile à l'observateur de la suivre, pour ainsi dire, pas à pas, de la voir naître et fleurir avec les lois et les mœurs. ainsi, du patriotisme des Grecs et de leur goût pour les fêtes religieuses, il voit sortir leur théâtre national ; de l'état de servitude des Orientaux, leurs apologues, d'abord informes et ensuite richement conçus ; de la pieuse chevalerie des Espagnols, leurs romans surchargés de faits miraculeux, et de prouesses d'armes gigantesques ; de la sombre religion d'Odin, les chants sauvages et guerriers recueillis par Macpherson dans les montagnes de l'Ecosse. dans ces remarques et dans mille autres semblables, il trouve le commentaire de ce mot connu : La Littérature est l'expression de la société,

En France, comme chacun sait, la littérature primitive formée sur les dogmes chrétiens et sur le caractère galant et guerrier de la Nation, fut arrêtée dans son cours par l'étude devenue générale des ouvrages des anciens. Ce goût s'était manifesté dès le règne de François 1er et déjà, dans les vers de Marot, commençait le règne nouveau de Cypris et de Bacchus. peu à peu disparurent les vieilles ballades Gauloises, les chants pieux et galants des Trouvères, et surtout le théâtre religieux, dont on avait vu l'enfance; et au moment où la langue entièrement fixée était mûre pour la création de chefs d'œuvres nationaux, un grand législateur acheva le triomphe du goût et même des formes littéraires de l'antiquité Grecque et Romaine. Dès lors la Mythologie de ces peuples envahit tout, et en particulier le théâtre, où l'on n'entendit plus que les noms des Dieux et des héros du paganisme. On ne songeait pas que les Grecs, dont on voulait suivre l'exemple, étaient, avant tout, de leur pays, et que ces enfants

de l'Egypte, quoiqu'instruits par leur mère, s'occupaient
très peu sur le théâtre, soit d'Isis ou d'Osiris, soit des aventures des Rois conquérants et des rois pasteurs.

Il était clair que cet ordre de choses n'était que fictif et de convention, qu'il devait tôt ou tard tomber devant le raisonnement ou la plaisanterie; mais alors le mal allait bien au delà d'une simple inconséquence; et, sous ce rapport, tout était réellement bouleversé.

La jeunesse reçut deux éducations tout à fait opposées; celle des instituteurs et celle du monde et de la Littérature. Ici on lui prêchait un Christianisme sévère, une morale toute évangélique; là au contraire, livrée à la puissance séductrice des Lettres, elle était loin d'y rencontrer quelque chose de ces sentiments profonds et mélancoliques, de cette teinte aimante et religieuse qu'on admire dans les écrivains des premiers siècles de l'église; et qu'on a souvent retrouvé de nos jours. La société en effet n'était religieuse que dans certaines circonstances convenues, et par simple motif d'obligation;

mais loin de voir dans sa croyance le principe du beau, elle n'y trouvait avec Boileau

« Que pénitence à faire et tourments mérités ».

D'un autre côté, on oubliait les institutions constitutionnelles du pays, qui étaient venues s'abîmer dans une monarchie absolue, et, par un autre singulier travers, on portait aux nues les mœurs, les vertus et quelquefois les crimes des républicains de l'antiquité. Le duel, institution toute religieuse, proscrit par les lois et la religion, était resté dans les mœurs; le vieux théâtre fondé un instant sous l'influence des doctrines chrétiennes, n'était plus; mais la nation en chérissait un autre, frappé des foudres de l'église. En résumé, la littérature, en France, n'exprimait ni la religion, ni la constitution politique, ancienne ou nouvelle, de notre pays.

Enfin cette constitution a été changée, refondue en entier, et c'est dans cette situation que nous tournons nos regards sur les destinées de notre littérature. mais

un fait singulier, que nous remarquerons dès l'abord, c'est que dans le dix huitième siècle, les théories des novateurs ont toutes procédé, non par voie de réforme, mais par voie de composition et décomposition. partout elles nous montrent d'avance l'esprit de cette assemblée constituante, que devait laisser après elle tant de bienfaits réels, mais aussi tant d'essais absurdes et téméraires. Ce principe général était de tout rapporter aux dernières individualités; au peuple pris dans l'acception la plus restreinte de ce mot. ainsi il ne fallait plus reconnoître d'autre religion que la morale personnelle de chaque individu. La démocratie pure devait être le seul gouvernement parfait, et Rousseau proscrivait jusqu'au système de représentation nationale, comme destructif des droits du peuple; c'était pour lui une monstrueuse aristocratie. on ne trouvait plus guère, dans les romans, de ces grands coups d'épée que Mad^e de Sévigné aimait tant,

mais des infortunes de familles plébéiennes ; on voulait enfin proscrire la Tragédie héroïque, pour lui substituer le Drame bourgeois, et les passions vulgaires des dernières classes de la société. tout cela annonçait les tentatives si souvent malheureuses qu'on allait faire, pour fonder, sur des élémens trop simples, un droit public tout nouveau...

Aujourd'hui, il est vrai, après plusieurs épreuves, nous vivons sous un régime fondé sur plusieurs élémens divers qui se contrebalancent et se maintiennent dans une heureuse harmonie. mais d'un autre côté, ce droit public, quoique présentant, dans la division des pouvoirs, quelque analogie avec nos anciennes libertés, est plutôt une rédaction de principes métaphysiques et de l'expérience de tous les siècles, qu'un retour aux vieilles institutions françaises. Que doit alors devenir la Littérature ? Ira-t-elle aussi s'enfoncer hardiment dans la nuit des temps ? y recherchera-

t-elle les premières traditions, mortes depuis si long-tems dans leur lutte avec le génie de l'antiquité? les animera-t-elle de nouveau du feu créateur, pour les faire revivre au milieu de nos institutions modernes? ou bien, nous en tiendrons-nous aux doctrines littéraires servilement copiées des anciens, telles qu'on les avait, il y a quelques siècles, introduites parmi nous? Ces deux systèmes exclusifs ont eu peu de crédit. On s'est moqué de ces maladroits demeurants d'un autre âge, qui voient dans cette et partout des chevaliers, des tournois et des troubadours, dans un pays où les gendarmes seuls veillent sur les grands chemins, et où les poëtes ne chantent plus que dans leur cabinet; des sorcières et des assemblées de sabbat, quand personne n'y croit plus, et qui enfin s'obstinent à parsemer de créneaux et de tourelles un sol devenu tout plébéien. D'un autre côté, on est dégoûté d'une littérature, où l'on aperçoit toujours, comme le

pilote Athamas, un faux ciel et une fausse terre; les pastorales à la sicilienne font rire ceux qui ont habité la campagne, et l'on est surtout fatigué de cette obstination persévérante à chanter des divinités, qui, depuis des siècles, n'ont plus de culte sur la terre. On sent donc maintenant être de son temps. mais quelques uns, par malheur, dans leur haine contre les copistes de l'antiquité, se font copistes des défauts mêmes des nations étrangères; Tel de peur d'être ~~[illegible]~~ payen, deviendra illuminé, et se fera allemand, pour être plus sur de n'être pas Grec. tel autre, s'attendrissant aux monstruosités de quelque théâtre moderne, s'écriera fièrement: Je suis libre, parcequ'il ne suivra plus de règles antiques, bonnes ou mauvaises.

In vitium ducit culpæ fuga ... v. Hor:

Quant à nous, employons la pureté de gout et de langage, dont les anciens ont donné les modèles, à exprimer les idées nouvelles, ces idées vraies que présentent à l'esprit

même le plus froid, cette multitude de rapports nouveaux que notre régénération a fait éclore ; abandonnons tout ce qui est bas ou suranné ; que l'élévation de l'âme, le respect pour la décence et la morale publique vivifient nos créations modernes, et nous aurons un jour une littérature française, de laquelle on pourra dire ce que Quintilien disait à Rome, de la Satyre : Tota nostra est !

Ce qui fait au reste que cet état de notre littérature est encore incertain et mal défini, c'est que réellement la nation française a des occupations beaucoup plus pressantes ; c'est que, dans cette attention aux plus grands intérêts, elle ne songe aux plaisirs de l'esprit qu'en passant et comme à la dérobée. Lorsque les institutions sociales sont à peine créées, et prennent chaque jour un immense développement, on ne peut guère donner son temps au perfectionnement des formes nouvelles de la littérature. Il était de bon que des combattans académiques, qui autrefois avaient, une enfin la cour et la ville en se partageant

Sur le mérite d'un sonnet, trouvent à peine des auditeurs, lorsqu'il s'agit des questions littéraires les plus importantes. De plus, le gouvernement représentatif, ayant ouvert à chacun l'enceinte jusqu'alors mystérieuse et sacrée des intérêts de l'état, chacun court à la brèche où il croit le danger le plus pressant, et se dit à lui même : à demain la Littérature ! on en connoit des exemples assez récents, pour que je sois dispensé de les signaler ici.

On doit remarquer cependant que, si ce développement n'est pas très rapide, il doit du moins se manifester d'une manière assez générale dans toute l'étendue de la France, depuis qu'elle ne forme plus qu'un grand corps composé de parties homogènes, et régies par les mêmes lois publiques et privées. Dans cette vaste communauté, unie par des principes uniformes de gouvernement, les doctrines se propageront plus facilement, formeront, non plus le goût de la cour et de la ville, mais le goût

de la nation entière. Au reste, ceci se rapporte plutôt à l'état particulier de la France, qu'à une condition inhérente du gouvernement représentatif. (I).

Maintenant, une des premières questions que l'on doive s'adresser, est celle de savoir si l'extension indéfinie donnée à la liberté des croyances et des cultes, détruisant, s'il n'est de nom, du moins de fait, toute idée profondément enracinée de religion nationale, la littérature ne se dépouillera pas de toute teinte religieuse, pour n'exprimer que des idées purement morales et patriotiques? mais il me semble qu'une pareille conséquence serait extrêmement funeste. La littérature est l'expression, non pas universelle, mais très générale de la société; or le christianisme est bien la religion de l'immense majorité des Français. Ne sait-on pas d'ailleurs que l'homme, même lorsqu'il brise le joug par orgueil ou le secoue par indifférence, retrouve toujours avec un certain charme les idées religieuses dans lesquelles il a été nourri; et qu'enfin les mœurs fortes, pourvu-

---

(I.) On sait qu'aux États-Unis, où la constitution a été, comme la nôtre, créée d'un seul jet, [illegible] de la fédération [illegible] états, qui ont chacun leurs lois et même leur petite Constitution.

qu'ils ayent un cœur sensible et un esprit juste, se laisseront toujours entraîner à ces inspirations chrétiennes, si pleines de douceur et d'intérêt, surtout si on les oppose à cette Mythologie frivole, qui ne dit rien, ne se lie à rien, et ressemble plutôt aujourd'hui à un babil de perroquet, qu'à des émotions réelles échappées au cœur de l'homme? un seul obstacle qui, selon moi, retarde encore cette union intime de la religion et de la littérature, c'est la défiance bien ou mal fondée que des circonstances passagères ont pu faire concevoir contre une partie du clergé français. dès qu'on se sera bien entendu sur les grands principes du gouvernement représentatif, et sur leur développement nécessaire au bonheur et à la sécurité de tous, les écrivains, cessant de combattre *les vices et focia*, ouvriront de bon cœur leurs portes aux doctrines religieuses. plus cette religion, dédaignant les intérêts d'un jour, prendra soin de s'envelopper de l'ombre du sanctuaire, plus on verra son influence augmenter sur le génie indépendant de la littérature: on sentira que cette fille du ciel tient sa force d'elle-même, et des besoins

reste de ces domaines ; que la livrer comme moyen d'administration aux hommes d'état et aux financiers, la faire descendre de ces hauteurs divines entre les mains des fabricateurs de bastilles politiques, c'est lui infliger une responsabilité qu'elle a répudiée elle-même pour toujours, lorsqu'elle a dit : mon royaume n'est pas de ce monde. !

On se souviendra enfin que l'ouvrage le plus riche qu'elle ait inspiré dans notre siècle, a été accueilli avec transport, à une époque où le christianisme venait d'être persécuté par un gouvernement armé contre lui de la double violence de la haine et du soupçon. /

Ce qui a frappé tous les observateurs, c'est que l'on exige aujourd'hui de ceux qui parlent au public de l'élévation, de la dignité ; nos jeunes poètes les plus célèbres ne consacrent leur lyre qu'à des sentiments nobles et vertueux ; et quelquefois même mystiques ; enfin l'on accueillerait fort mal aujourd'hui le débordement effréné de la littérature sous Louis 13.

En effet, des hommes qui ont une cité, des droits réels à défendre, un gouvernement à affermir et à éclairer, ne peuvent manquer de prendre une attitude plus digne et plus

sévère ; ils craindraient de se dégrader à leurs propres yeux, comme aux yeux des autres. Une voix intérieure et irrésistible dit à celui qui peut librement solliciter des perfectionnements, signaler des abus publics, s'élever contre une corruption intérieure, qu'il ne doit pas donner lui même l'exemple des désordres qu'il accuse. chacun sent bientôt que la licence des écrits, qui s'arrange merveilleusement de l'ombre et même des rigueurs dont le despotisme s'environne, ne pourrait soutenir les regards d'une nation éclairée et libre, s'occupant des intérêts de sa gloire et de son bonheur.

Voltaire dans les dernières années de sa vie, s'effrayait de voir les français perdre chaque jour quelque chose de leur légereté naturelle. Depuis l'ère du gouvernement représentatif en france, cette frivolité qui n'aimait qu'à effleurer la surface des objets, pour prêter sur chacun d'eux un bibut de ridicule, disparait avec bien plus de rapidité. Le corps social a été recomposé plusieurs fois, et toujours à l'aide des principes purement métaphysiques

s'élever ou s'est substitué aux considérations générales ; on a beaucoup médité sur la théorie en législation, sur des abstractions en politique ; delà aussi des vues plus larges et plus étendues en littérature.

Les nouveaux droits dont j'ai parlé plus haut, et qui appellent les citoyens à veiller sur la marche du gouvernement, ont aussi créé des études plus fortes, plus positives, mieux basées sur l'observation. Maintenant les doctrines des philosophes ne doivent plus être de vaines utopies, propres à amuser le lecteur, mais des vérités qu'il songe réellement à rendre pratiques et populaires. Lorsque le souverain absolu gouverne d'après la règle toute puissante de son bon plaisir, et l'avis de quelques conseillers, le publiciste, sachant bien que sa voix sera peu entendue, et que les fruits de son travail seront peu abondants, est naturellement porté à exagérer, afin de produire au moins quelqu'effet par la puissance du contraste ; il se livre ainsi à tous les écarts d'une imagination vagabonde.

mais dans un pays où chacun examine les innovations et les compare sévèrement avec ce qui existe; dans un pays où l'on ne se paye plus de théories en l'air, de plans de félicité imaginaires, mais où l'on demande des vues positives et bien applicables à notre état actuel; dans un pays enfin où l'on connaît le danger des expériences politiques, les données certaines, les Statistiques, les calculs de probabilités forment une partie nécessaire du travail d'un Littérateur publiciste./.

Voilà une idée générale de l'influence de notre nouveau gouvernement sur la littérature. Quant aux détails particuliers, ils exigeraient des recherches très délicates, et qu'il n'est guère en mon pouvoir de faire. J'ai cru cependant pouvoir consigner ici le résultat de quelques observations rapides, et par conséquent bien incomplètes./.

<u>Philosophie</u>. La philosophie est aujourd'hui presque universellement spiritualiste; et c'est là sans doute son essence naturelle, qui ne peut être altérée que dans des circonstances toutes particulières. Chez un peuple frondeur comme le nôtre, on peut expliquer l'irritation des doctrines

matérialistes sous le pouvoir absolu, en remarquant que c'était une espèce d'opposition contre ce pouvoir qui réclamait l'obéissance au nom de la religion; par haine contre lui on attaquait, entre elles mêmes, le principe de vie de toute autorité sociale. mais mainte=
=nant que la nation participe à la puissance souveraine, elle sent qu'elle se protége elle même en protégeant les doctrines élevées et généreuses, et par ce sentiment même de conservation, commun à tout ce qui existe, elle est portée à repousser les principes de mort et de désorganisation.

Sans doute il y a des divisions dans les sectes des spiritualistes, mais il suffit qu'on soit d'accord sur les principes. D'ailleurs, par la tendance naturelle des esprits à s'occuper beaucoup des destinées publiques, à s'intéresser à tous les tumultes du dehors, on sent que la métaphysique privée, si je puis m'exprimer ainsi, c'est à dire <u>la science de l'esprit et de ses opérations</u>, doit être peu en vogue, malgré les efforts de quelques philosophes célèbres de nos jours. au contraire, les grandes considérations sur l'intelligence des hommes en société, sur les causes de son perfectionnement et de leur dégradation, sur l'influence générale des institutions et de l'éducation publique ou domestique,

sont devenus d'immenses sujets d'étude auxquelles presque tout le monde est forcé de prendre part. Car on remarquera que certains écrivains, qui, animés de regrets tardifs, voyaient avec effroi la marche nouvelle et rapide des idées, ont aussi, pour appuyer leur consciencieuse opposition, appelé à leur secours de hautes observations sur la nature de l'homme, et ce qu'il y a de plus élevé dans les doctrines philosophiques, puisant ainsi des armes au même arsenal que leurs innombrables adversaires.

La morale, en politique, que des publicistes courtisans ont souvent traitée en ennemie, et même en ennemie ridicule, reprend bien vite ses droits, lorsqu'elle n'est plus jugée dans l'ombre et le silence, et qu'elle comparaît au tribunal de la conscience publique: là des bouches éloquentes osent dire et répéter cette maxime du plus grand philosophe de l'antiquité: « Une chose n'est jamais utile, si elle est injuste. »

Toutes ces considérations, dans cette remise en lumière pour le bien des affaires de l'état, fructifient dans la société, et germent au sein même des classes inférieures; c'est ainsi que se forme peu à peu une sorte de philosophie publique.

Histoire. L'histoire a découvert de nouvelles routes, depuis que les mœurs et les progrès des peuples ont commencé à paraître

avec éclat dans ces annales qui jadis n'immortalisaient que les rois et les grands. Pour bien écrire l'histoire maintenant (et le fond de cette remarque appartient à M. de Lacretelle) il ne suffit plus de narrer la vie d'un illustre capitaine, d'un prince puissant, ou même d'une dynastie célèbre; il faut prendre les peuples en masse, étudier leur esprit, leurs vertus et leurs préjugés, observer, à chaque époque, les nuances que présentent les différentes classes de la société, et leurs rapports entr'elles, marquer en même temps l'origine et le développement des pouvoirs politiques, et faire ainsi, non plus un traité de chronologie ou un recueil d'anecdotes, ou même une suite de morceaux éloquents, mais un véritable traité de philosophie pratique à l'usage des rois et des nations.

Poésie. Les poésies galantes, les madrigaux de ruelle, les bouquets à Chloé ou à Chloris, sont passés de mode, et n'ont plus de charmes pour des hommes occupés de grands intérêts. D'ailleurs on a remarqué que c'était l'influence des femmes qui faisait naître toute cette coquetterie de littérature éphémère, et cette influence a diminué à mesure que disparaissaient les restes du génie des traditions de la chevalerie. La chanson qui est chez nous ce qu'était l'ode chez les

ancien, a été long-tems, en France, l'arme de l'opposition ; elle convient encore parfaitement à la vivacité, à la gaîté françaises. on sait que, s'enrichissant de la multitude de traits nouveaux que lui présentaient les débats politiques, elle a étalé, dans ces derniers temps, des richesses inconnues. La poésie dithyrambique, qui s'en rapproche beaucoup, doit trouver, dans ces mêmes émotions nationales, si fertiles en idées nouvelles et en beaux mouvemens, une mine presqu'inépuisable. Peut-être la forme des épîtres ou discours en vers, quoique dédaignée par la verve de certaines imaginations trop lyriques, finira-t-elle par être regardée comme très convenable à un peuple chez lequel on ne chante plus, comme autrefois en Grèce, les destinées de la patrie sur les places publiques, mais où l'on discute dans les réunions. La tribune politique est maintenant partout ; il me semble que, par la force des choses, elle sera aussi transportée dans la poésie. /

Je n'ai point parlé des grands poèmes en vers, tels que, par exemple, les poèmes épiques. Quelque vénération que l'on doive professer pour des conceptions d'un genre si élevé, qui exigent

une imagination si créatrice, tant de variété de couleurs, et surtout tant de cette *patience de génie*, dont parle Buffon; il est douteux cependant que ces longues relations d'aventures pleines de merveilles, que ces chants, qui doivent d'après les règles, être nourris de fictions et d'allégories, puissent satisfaire les esprits peut-être trop positifs de nos jours, qui demandent bien à la poésie l'expression vive et animée de leurs propres sentiments, mais qui la suivraient avec ennui dans ces régions élevées, où elle prétendrait régner seule et sans partage.

Théâtre. Les émotions littéraires les plus vives sont sans contredit celles qu'on reçoit au théâtre, et cette branche de la littérature a été toujours regardée comme la plus intéressante, et la plus propre à faire connaître l'état moral et intellectuel d'un peuple. Quelques esprits distingués ont déjà essayé de tracer le plan de la poétique nouvelle, qu'ils croient convenir aujourd'hui à notre théâtre national. Quant à nous, nous essayerons seulement de noter quelques faits sensibles pour tout le monde, et qui annoncent une révolution dans cette partie. D'abord, dans celle de la comédie, où les vices et les ridicules

des caractères politiques offrent des richesses toutes nouvelles,
il est impossible de ne pas remarquer, quant à la tragédie, qu'un
besoin manifeste de vérité, d'instruction même, qui commence
à se faire sentir, repousse de la scène, non plus simplement,
comme autrefois, le faux métaphysique, les faux développe=
=ment du cœur humain, mais le faux dans les mœurs, dans
les caractères, enfin dans les faits historiques. On ne demande
plus seulement à voir l'homme, tel que l'ont fait les passions
et les goûts inhérens à son être, l'homme en général, l'homme pris
dans l'acception abstraite du mot, et qui habite dans les nuages,
comme dit Mr. de Maistre, mais l'homme de tel siècle, de telle nation, présenté
enfin dans son individualité. On veut la vérité, non pas complète, absolue
et indépendante de l'art; car cette vérité se rencontre partout; mais on la
veut composée de tous les traits caractéristiques principaux, de tous ses
rapports les plus saillans, offerts de manière à donner une idée
belle et juste en même temps de l'objet présenté, ~~et~~ affranchie de tout
détail fastidieux et inutile. Cette sévérité de goût, qui s'introduit
chez nous, quant à la vérité historique, a une cause bien simple. On
conçoit que, lorsqu'on avait d'autre sujets d'entretien politique que les
anecdotes de cour, d'autre histoire que celle des alliances des grandes ~~[illegible]~~ maisons,

.. à la catastrophe des pièces, on devait être fort content de voir des Rois et des héros, quels qu'ils fussent, gémissant sur le théâtre, et discourant de leur ambition et de leur amour. Mais depuis qu'on est appelé à s'intéresser d'une manière toute particulière aux affaires de son pays et des états voisins; depuis que l'on voit jouer publiquement les ressorts de la machine politique, et exister au grand jour les intérêts les plus délicats des empires, on ne peut contempler sans peine ce grand tableau dénaturé sur la scène, par des principes factices et convenus entre les auteurs dramatiques. Rien de plus agréable sans doute que de lire dans son cabinet des morceaux poétiques d'un style plein de magnificence et de grandeur, des situations tragiques animées de l'éloquence la plus passionnée; mais au théâtre on aime encore mieux entendre les grands, les hommes d'état, se révéler leurs projets d'une manière intime et vraie; on se plaît quelquefois à les voir comprendre à demi-mot, comme ils ont dû le faire dans le silence du conseil; on reconnaît aussi avec plaisir les personnages historiques et leurs petites moeurs. Enfin la vérité étant une fois exigée dans toutes les études, comme elle est une et absolue, il est impos=
=sible de la prendre ailleurs que dans l'histoire. C'est donc l'histoire en action que nous verrons sur la scène, et non le roman des passions.

Valette (Auguste)

La course,

ou

Le diner des eaux de Bath.

(Séance solennelle du 15 janvier 1827)

How hard their lot who neither won nor lost.

— Mallet —

L'hyver, la brillante saison des plaisirs coûteux et des jouissances précieuses, venait d'ouvrir les fameuses eaux de Bath. Huit jeunes anglais, aussi riches qu'oisifs, ayant les mêmes goûts, les mêmes travers, autant de jugement les uns que les autres, et par conséquent amis intimes, sortaient de l'élection du roi de Bath (1), cet singulier souverain, dont le devoir est d'amuser ses sujets; et la plus célèbre taverne de la ville retentissait de la joie bruyante que leur inspirait ce couronnement.

Ils étaient installés depuis quelques heures, non pas [illegible] les compagnons car il étaient tous accoutumés à perdre le temps comme les guinées. Sir John, avec la gravité d'un commodore anglais qui provoquait un prince allemand, se tourne vers lord Clifford, et porte ce toast: « à la plus belle. »

— Lord Clifford [illegible] de Madère

---

(1) à Bath, le Roi [illegible] qui ne l'étaient qu'en buste. ce qui a fait faire à lord Chesterfield des stances qui finissent ainsi:

Wisdom and wit are little seen,
But folly's at full length.

(Ici l'esprit et la sagesse sont peints en petit, mais la folie est peinte en grand.)

26. ses et trois bords de punch, entre le moment du défi et la fin du dîner, il se lève et répond [illegible]

[illegible]

[illegible] l'objet du défi et qui devait être difflattée de la victoire

[illegible] deux émules; à peine ceux-ci avaient-ils une bouteille d'avance.

[illegible] d'égalité; mais ils commencèrent à se livrer d'avantage.

» Celle qui est la plus belle à mes yeux est aussi la plus sensible, dit » l'un; et tous les deux burent. ——. Celle qui est la plus belle à mes yeux est [illegible] l'autre. » —— « la plus spirituelle. —— [illegible]. »

Ici tout le monde but au sentiment, aux grâces, à l'esprit et surtout à la vertu, puissant ascendant du plus noble des avantages! ses droits ne sont pas [illegible]!

[illegible] mettait au-dessus d'Aspasie, l'autre l'élevait au-dessus de Cléopâtre, sans préjudice [illegible]

Malheureusement Sir John s'avisa de particulariser, je n'affirmerai pas si ce fut un verre de vin de Champagne ou de Bordeaux qui donna le signal de l'indiscrétion [illegible].

» Celle qui est la plus belle a des yeux bleus, s'écria, Sir John. »

» Celle qui est la plus belle a des yeux bleus et des sourcils noirs, ajouta » Lord [illegible]. —— elle est le désespoir de ses rivales. —— elle est l'honneur de » [illegible]. —— elle est la gloire de Dorchester [illegible] —— c'est [illegible],

s'écrient tous les convives. » Sir John sourit d'un air avantageux.

» C'est Chloé, dit lord Clifford, en se levant avec fureur ; mais c'est moi, ce n'est » pas vous qu'elle aime. »

» Je ne sais pas si c'est moi qu'elle aime, dit Sir John avec confiance, mais » je l'épouse. »

» Vous, dit lord Clifford outré de lui ! moi-même. » Sir John : à demain à » huit heures du matin : apportez les armes et tirez plus juste qu'à votre ordinaire. » À l'instant même sort Sir John. —— « Brave ! » s'écrient tous les amis ; chacun est perdu dans la place des deux rivaux pour ou contre, rien n'égalait leur juste animosité.

Ainsi on a vu au moment d'un combat un [illegible] effrayé lancer le [illegible] des lignes et faire voir deux armées prêtes à se charger ; ainsi le colonel Sinclair rendant le défi [illegible] par hasard les regards sur la fenêtre et s'écrie : « Une course, » Une course. »

L'attention se détourne ; un si grand intérêt réunit, entraîne, précipite à la fois tout le monde à la fenêtre.

» Avez-vous vu deux gouttes d'eau coulant parallèlement le long de la vitre ....». La goutte gauche arrivera en bas la première, dit le colonel, je parie mille guinées. »

» Ce n'est pas assez, répond Sir John, je parie deux mille guinées. » » Deux mille guinées contre », dit lord Clifford toujours en fureur ; jouer [illegible] » c'est presque combattre.

» Je parie pour .... je parie contre, s'écrie-t-on en renchérissant de toutes parts.

Et le fragile morceau de verre se trouvait chargé, sur parole, d'autant de guinées [illegible] sur laquelle [illegible] aurait joué sa part de prise. —— tous les intéressés le cou tendu, le cœur [illegible] immobiles [illegible] regardaient [illegible]

[illegible]

[illegible] jeux olympiques [illegible] tout de la carrière toute la Grèce pour les applaudir et Pindare pour les chanter ; non pas [illegible] entre qui se partageaient, d'une manière toujours sanglante, les voix des Romains de l'hippodrome ; mais à ces marins de Greenwich, nobles invalides de neptune, quand ils mettent sur [illegible] un pot de bière, et posent sur la table les deux coursiers prêts à fournir la [illegible] c'est à dire, deux de ces insectes qui n'inspirent qu'en pareille [illegible] de la gloire comme de [illegible] le [illegible] de [illegible] [illegible] &c.

Les angoisses, le saisissement, le silence sont aussi vrais, aussi [illegible] aussi profonds à Greenwich qu'à Bath. quiconque a le bonheur d'[illegible] [illegible], et la différence d'un pot de bière à [illegible] mille guinées n'est que relative.

Chaque seconde était un siècle pour l'impatience des jeunes [illegible] ! de même que le fleuve de Lave qui [illegible] une forêt, qui comble une vallée, qui renverse Catane, est quelquefois détourné [illegible] ainsi une des deux [illegible] dans sa course un grain de poussière ; c'est pour elle le mont Athos ; sa direction change ; la double loi de l'attraction et de la cohésion s'exerce, les rivales se rencontrent, se mêlent ; c'est Alphée et Aréthuse qui se [illegible] leurs lits se confondent ; les deux gouttes d'eau n'en font plus qu'une ……, le pari est nul.

A cette vue tous nos jeunes insensés restent les yeux fixes, la respiration muette, la bouche ouverte ; ils sont étonnés, honteux, frappés, consternés ; ils sont tous trompés.

Quel est celui des sept sages ou de leurs disciples qui ne se serait pas écrié : trop heureux imprudents, vous avez tous goûté le

plaisir de l'espérance, remerciez la fortune et remettez-vous à table ! »

Loin d'apprécier leur bonheur, nos jeunes anglais ne furent d'abord sensibles qu'à leur infortune : et est-il en effet une destinée plus bizarre, plus pénible, plus fâcheuse pour des joueurs, que de se trouver n'avoir gagné ni perdu !

Quel est le plus grand plaisir de la vie, demandait-on au plus joueur de tous les philosophes, au plus philosophe de tous les joueurs, à celui qui aurait dit comme Catilina parlant de son parti :

(1) Et s'il n'était rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurais pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

———— (Créb.)

à M.r Fox enfin : il répondit : « c'est de gagner ». ——— et après le plaisir de gagner, continua-t-on ? il dit : « c'est de perdre ».

Le mot est juste ; car le joueur qui perd croit gagner tant que le dé tourne.

Le résultat de leur douleur est une consolation plus ou moins prompte ; nos anglais chez qui le passage était toujours très rapide comme chez les jeunes gens de tous les pays, se regardèrent et se mirent à rire.

Un pari de cette importance avait pu seul suspendre le ressentiment de Sir John et de lord Clifford. Ils venaient de rire à l'exemple des autres ; mais ils étaient bien sûrs de retrouver leur colère au même point où ils l'avaient laissée, lorsque le colonel [illegible] les prit l'un et l'autre par la main et leur dit : « Lord Clifford, la plus belle à votre avis c'est Chloé » « Il m'est permis de le croire, dit Clifford, avec cette modestie équivoque à laquelle on ne se méprend guère ». ——— « Et vous Sir John, la plus belle à vos yeux, c'est la sensible, l'aimable, la vertueuse Chloé. Vous ne vous permettez pas de le dire ; ajouta-t-il, en riant du silence du jeune homme, silence au moins

 [illegible] que vous
« venez de voir ont le même sort que vous : vous êtes condamnés aujourd'hui
« aux pâles nuls. la charmante chloé vous met les armes à la main : ce
« n'est pas assez tôt de vous battre demain ; ce n'est pas assez tot de vous battre
« tout de suite : malheureux rivaux que ne me parliez vous ? je vous aurois
« dit de vous battre hier. la tendre chloé s'est fait enlever la nuit dernière
« [illegible]
« [illegible] clifford [illegible] simplement M.r Durand le gouverneur
« [illegible] Greatna —— Green. (1.) ».

« Cela n'est pas possible ! .... dirent à
« [illegible] sir John et lord clifford » ——— « Il ne vous [illegible]
« plus [illegible] colonel Sinclair [illegible] je voudrais
« [illegible]
« [illegible] ».

[illegible] Les deux
rivaux s'embrassèrent ; la charmante chloé perdit tous ses attributs,
il fut surtout bien reconnu qu'elle manquait de goût. on se mit à boire
mais les toasts ne s'adressèrent plus au sentiment ni à l'esprit, ni à
la vertu : c'eut été s'occuper des absens. on rit des deux gouttes d'eau
symboliques comme de sir John et de lord clifford. on cassa, puis on
paya les bouteilles et les verres, car le colonel qui empechait ses amis
de se battre, était bien loin de les empecher de boire : on reporta chacun de
nos anglais chez lui [illegible] les deux gouttes
d'eau avaient fait leur effet ; et pour la première fois une leçon

---

(1.) tout le monde sait que Greatna ou Gretna Green est un village sur les frontières de l'écosse où se font les mariages libres.

ne fut pas perdue pour la jeunesse. /.

N. B. Quelques vers de Mallet, dont le dernier sert d'épigraphe à ce morceau, ont fourni à l'auteur l'idée de la course des deux gouttes d'eau. tout le reste lui appartient pour l'invention comme pour l'exécution. /

---

un anonyme

/.

Excursion à Broëk

Amsterdam.

Le lendemain à sept heures du matin, nous partîmes pour Broëk et Zaandam. Nous avions pris pour compagnons de voyage, les cinq étrangers que nous avions rencontrés à Haarlem. Par un rapprochement assez bizarre, il se trouva que, sur les huit personnes que nous étions, il y avait des individus de six nations différentes, Français, Anglais, Autrichiens, Polonais, Américains, Hollandais. — Le plus gai et le plus vif de la troupe était sans contredit un américain, que les médecins des états-unis faisaient voyager pour le Spleen dont ils le disaient attaqué, et qui semblait en avoir pris fort gaîment son parti.

Nous avions en outre un Anglais renforcé, véritable

John Bull, dont le visage fortement coloré n'avait pas précisément le rouge couperosé de la paresse et de la [illegible], mais un rouge vif, prononcé, ardent, puisqu'il faut le dire, le rouge sanglant d'une tranche succulente d'un Rostbeef cuit à point, modifié légèrement par le rouge vineux du Bordeaux: on lisait sur son visage la carte ordinaire de son dîner.

Notre Hollandais était grave et retranchait sa stupidité derrière son silence; il ressemblait assez, quant à la couleur et à la forme, à un tonneau de tabac d'Amersfort, sa bouche figurait un arc dont les deux extrémités seraient courbées vers la terre; et l'espèce de rides que les cigares de la havanne avaient formé aux coins de cette bouche difforme, avait tracé une ride bien prononcée, qui prenait près de chaque œil, et descendait en ligne directe à chaque coin de la bouche; ses yeux petits et couverts avaient quelque chose de triangulaire qui leur prêtait une singulière expression de dureté et d'insolence, que l'on retrouve dans certains croquis de Rubens: quoiqu'il en soit, à la manière dont il étalait ses pieds, dont il laissait aller ses coudes, cet

homme avait au moins six ou sept Millions; mes compagnons de voyage prétendaient qu'il n'était sans gêne que pour cent mille francs de rente. /

Nous avions de plus un marchand Français, politique de comptoir, qui mesurait à l'aune le bonheur des nations.

Notre cinquième compagnon était un jeune ministre allemand-Américain: il avait quelque chose d'un peu froid au premier abord. Ses grands yeux noirs semblaient éviter la rencontre des yeux indifférens; il était pâle, mais d'une pâleur de tristesse, plutôt que d'une pâleur de souffrance. L'expression de son visage était mélancolique comme si quelqu'ami lui eut manqué. Nous sûmes ce que c'était. Né en Westphalie, par un enchainement bizarre de circonstances, il s'était trouvé jeté en Amérique, dès sa plus tendre jeunesse, depuis ce temps il n'avait reçu aucune nouvelle d'Europe. Isolé aux Etats-unis, le mal du pays s'était emparé de son cœur sans famille; l'argent n'avait pas peuplé le désert d'amitié qui l'environnait; comme tant d'autres, il n'avait pas su retrouver dans les richesses son père ou sa mère absente. Il s'en venait de deux ~~cents~~ mille lieues, dans l'espérance de

les embrasser, ou de s'asseoir en pleurant sur leur tombe. S'il ne retrouve rien, pas même la place où reposent les os de ses pères, il veut s'en retourner achever les jours de sa vie dans sa patrie adoptive, et, chaînon brisé de la famille, sans ancêtres ni descendans, sans souvenirs du toit paternel, sans espérance du berceau de ses fils, il veut mourir ignoré, dans quelque savanne solitaire de l'Amérique. Comme il parlait parfaitement français, nous cherchions à le distraire de lui-même; alors il souriait avec bonté, et laissait échapper des paroles d'un grand sens, mais où se mêlaient toujours quelques expressions de tristesse. /

C'est avec ces cinq étrangers que nous quittâmes l'hôtel des armes d'Amsterdam. /

Nous nous dirigeâmes vers le port, à travers les rues d'Amsterdam, qui ne sont pour la plupart que des canaux infects d'eau croupissante: ensorte qu'au détour d'une rue, on rencontre un vaisseau, et que les clochers de la ville sont entremêlés de mats. Des quais pavés en briques ou en pierres pointues bordent ces canaux dégoutans. Nous nous embarquâmes, et nous traversâmes rapidement la triple haie

de vaisseaux qui garnit la rade d'Amsterdam. /

Comme nous sortions, une brise s'étant élevée de la mer, les banderolles qui couronnaient les mâts agitèrent mollement dans les airs leurs vives et brillantes couleurs, et tandis que les vaisseaux, soulevés par la vague mobile, balançaient lour=dement leur masse mouvante, quelques voiles enflées à demi s'élevant et retombant gracieusement le long des mats noircis, semblaient, par un bruissement sourd, se plaindre des liens qui retenaient leur essor. /

Des milliers de barques, volant légèrement sur les ondes, ~~glissantes~~ s'en allaient, en se croisant, et formant mille figures, mille détours du Brick Vénitien à la Goëlette Anglaise, du trois mats français au Yack Américain, assez semblables à ces insectes légers que l'on voit parcourir rapidement la surface immobile d'un étang, et qui, dans leur course vaga=bonde, semblent former à dessein les innombrables détours d'un labyrinthe. Les sifflemens aigus des poulies et le cri triste et monotone des matelots, joints aux craquemens des poutres et des mats, et aux roulemens sourds des tonneaux sur le tillac, fati=guaient l'oreille d'un bruit confus et sans cesse renaissant. /

Cependant sur le port une foule innombrable se presse, se heurte, se précipite; assez semblable à la mer dont elle

couvre le rivage. Vaste mer d'hommes en effet, également orageuse, également mobile, également inconstante !

Un Matelot de Java, au nez écrasé, au crâne aplati, au teint cuivré, coudoie en jurant un Mousse Norwégien, aux cheveux blonds, à la taille élancée; tandis qu'un Juif à la robe orientale, aux sourcils noirs, à la barbe blanche, au visage pâle et maigre, s'approche, un bâton à la main, ~~près~~ d'un épais Frison en veste ronde, dont les poches usées retiennent avec peine les ducats qui les chargent. Sans quitter sa pipe noire et malpropre, sans ôter les mains des poches de sa culotte goudronnée, sans changer de visage, l'avide hollandais conclut un marché de deux ou trois Millions avec l'avide Israélite, qu'on prendrait pour un suppliant, à sa démarche timide, à ses regards craintifs; Des groupes se forment, qui sont bientôt des foules, où l'on se presse en criant; elles se dissipent, se reforment et se dissipent encore, avec un bruissement continuel. /

Comme nous quittions le port, un petit bâtiment chargé de paysans Frisons, sortit des canaux se dirigeant vers la Nord-hollande; tandis que les ponts-levis s'ouvraient devant lui, les passagers groupés sur le tillac faisaient retentir l'air de chants joyeux, de bruyans éclats de rire; et agaçaient les curieux de paroles piquantes. Bientôt ils s'éloignent de notre barque:

mais longtemps encore, leurs rustiques refrains parvinrent à nos oreilles, balancés par la brise; puis ils s'évanouirent peu à peu dans le silence, ne laissant plus arriver jusqu'à nous que quelques sons détachés et confus qui se mêlaient au bruissement des flots et aux murmures du vent se jouant dans nos cordages./

Nous débarquâmes à Bucksloot petit village ~~très~~ propre, où les paysannes portent cette coiffure de la frise si riche et si singulière, c'est une espèce de bonnet de dentelles collé sur les tempes et sur la tête, qui laisse échapper par derrière un voile court et large dessous ce bonnet deux grandes plaques d'or arrondies couvrent les deux tempes, se rejoignent par derrière; des boucles d'oreilles d'une forme tantôt bizarre, tantôt élégante s'échappent de dessous ce même bonnet: et souvent deux demi-cercles en or retiennent leurs cheveux courts. Ces ornemens de tête coûtent quelquefois jusqu'à quatre mille florins (8 à 9000 fr.) ils sont généralement assez élégans quoiqu'un peu lourds. Mais le reste de l'habillement répond rarement à cette coiffure, il est souvent d'une gaucherie insupportable, et la taille maladroitement placée gâte à l'œil le corps de la plupart des Hollandaises./

~~Après avoir traversé un magnifique pont levis nous nous trouvâmes sur une digue élevée près d'où ... son lit~~

Descendus à terre, nous montâmes dans des espèces de charabans faits en forme de bateau: car en ce pays, charabans, cabriolets, charrettes, chapeaux tout est en forme de bateau, il semble que tout soit prêt à surnager en cas d'inondation./

Après avoir traversé un magnifique pont-levis, nous nous trouvâmes sur une digue élevée pour retenir dans son lit un énorme canal aussi large que la seine et qui conduit les vaisseaux de guerre jusqu'à Amsterdam. A notre gauche l'eau était presqu'à notre niveau, à droite le terrain était à 15. ou 20. p. au dessous de notre voiture. C'est le monde renversé; les canaux et la mer sont les hauteurs du pays, les rivages sont les vallées; en sorte que ce n'est pas le rivage qui paraît retenir l'eau, c'est l'eau qui semble retenir le rivage. J'ai lu quelque part que ce pays est plat, cela est faux, il est creux; j'étais obligé de fixer de temps en temps la terre, pour me convaincre que cette pauvre terre ne flottait pas. Marcelin prétendait qu'il fallait marcher sur la pointe des pieds pour ne point avoir de l'eau jusqu'à la cheville. L'anglais demandait combien se vendait l'once de terre, et l'américain voulait en faire venir des cordillières pour combler le pays./

A droite et à gauche, autour de nous sur ces canaux que leurs digues cachaient aux regards, des vaisseaux couraient rapidement au milieu des terres comme d'immenses chariots

à voile, entourés de troupeaux de deux ou trois mille bœufs, qui, errant à l'aventure sur une mer de verdure, animaient un peu ce paysage écrasé.

Nous nous trouvâmes bientôt assez loin de la mer; le pays ne changeait pas. Une plaine immense se déroulait devant nous, ne présentant à l'œil fatigué aucune de ces gracieuses ondulations de terrain qui enchantent les regards. C'était bien un de ces horizons noirs et plats de la Batavie, dont parle Chateaubriant; pas la moindre colline pour ménager la surprise d'un hameau champêtre, pas le plus petit vallon qui fît désirer un bosquet, un ruisseau caché dans son sein: un coup d'œil, et tout est vu. — L'espérance de la découverte, si douce au voyageur, n'est point assise au détour du chemin, comme dans les pays de Montagnes; il n'a pas d'avenir, il sait tout, il voit tout dès le premier pas. Ce pays, pour celui qui le parcourt, est comme la vie serait à l'homme sans espérance, sans avenir, qui connaîtrait d'avance tous les jours qu'il doit vivre, les événemens, les plaisirs, les peines par où il doit passer, et qui n'aurait plus rien à craindre de caché, rien à désirer d'inconnu.

Quand je venais à considérer ces marais immenses déguisés en prairies par la main des hommes, ce terrain presque mouvant et prêt à manquer sous le pied qui le foule; cette mer en furie

qui semble aboyer sur le seuil comme un chien chassé de la salle du festin ; alors mon cœur se remplissait de pitié et mon esprit d'étonnement : j'admirais l'audace de ces hommes qui semblaient avoir dit à la mer les paroles de Dieu : „ Ici tu briseras l'orgueil de tes flots, tu n'iras pas plus loin ; „ j'admirais par quelle merveilleuse industrie ils avaient poussé de leur lit les ondes courroucées pour s'y endormir au bruit de leurs mugissemens ; mais en même temps je prenais en pitié le sort de ces infortunés obligés de lutter sans cesse contre les élémens en fureur, et qui toujours prêts à être submergés comme sur un vaisseau au milieu de l'Océan, n'oublient le danger qui les menace que parce qu'il est continuel : tout cela me rendait mon pays encore plus cher, et je remerciais le ciel de ne pas m'avoir donné l'amour de la patrie pour cette terre malheureuse.

Parfois je me figurais une forte marée d'équinoxe ; je me représentais pendant une nuit obscure la mer débordant ses rivages artificiels, et descendant sur ces campagnes désolées avec d'affreux mugissemens ~~[illegible]~~ ; les habitans réveillés par la mort qui s'approche, cherchent en vain à se dérober aux ondes courroucées, les mugissemens des bestiaux engloutis se mêlent aux craquemens des toits qui s'entrouvrent, aux fracas des maisons qui s'écroulent :

Mille cris de détresse frappent les airs et ne sont point entendus. Mais la mer inexorable a bientôt fait un vaste silence de tous ces bruits confus, et l'on n'entend plus de ce côté que le murmure des ondes qui se balancent, et le sifflement des vents qui se heurtent contre les flots. " ————————

Le matin quand le marinier de l'autre rive viendra en chantant détacher sa barque; il s'étonnera de ne plus voir les flots blanchis sur la rive prochaine: la chanson commencée expirera tristement sur ses lèvres; ses filets s'échapperont de ses mains, et s'asseyant en pleurant sur le rivage, il contemplera la vaste étendue des flots et leur demandera où est le toit de son frère./

On ne peut s'empêcher de frémir quand on songe que cela doit arriver tôt ou tard, que nécessairement un jour la mer renversera ou surmontera la faible barrière qu'on lui oppose, pour rentrer dans les domaines que le créateur lui avait donnés, et que la main de l'homme lui a ravis./

" Déjà l'année 1825 fut témoin d'une de ces affreuses inondations: heureusement les eaux montèrent assez lentement pour que les habitans eussent le temps de se dérober à la mort; mais tous les bestiaux furent engloutis, tous les arbres périrent, et leurs troncs desséchés qui élèvent dans les airs leurs rameaux sans feuillage, semblent se survivre à eux mêmes, pour achever

de donner à cette plage un air de désolation qui attriste le cœur./

Enfin nous voilà à ce célèbre village de Broëk. Nous descendîmes à l'auberge située à l'entrée du village, où il est défendu d'en établir une, afin d'éviter toute saleté./

Jusqu'alors la hollande nous avait paru pousser la propreté jusqu'à l'excès; mais quand a vu Broëk il faut convenir que le reste des Pays-Bas est horriblement sale: ici cela devient du fabuleux, du ridicule, c'est de la propreté vraiment risible./

Il est défendu aux voitures, aux bestiaux d'entrer dans le village, afin que les rues n'en puissent être salies. Ces rues pavées en briques sont tous les jours nétoyées, lavées, essuyées, puis on y répand un sable d'une finesse extrême, avec lequel on y forme mille festons et mille dessins. Au milieu de chaque rue, coule un petit canal. de petits ponts en bois peint joignent les deux rives. Quant aux maisons, à l'extérieur, elles sont aussi peintes de diverses couleurs et lavées chaque jour, depuis le toit, composé de tuiles vernissées, jusqu'à la terre qu'on ne lave pas, ce qui est fort étonnant. Chaque maison a un petit parterre environné d'une grille ou d'une haie, qui semble peinte à force de régularité. Dans ces parterres, chaque branche, chaque feuille semble avoir été artistement alignée et mise à la place qu'elle occupe. les fleurs qui semblent aussi avoir été tirées au cordeau.

ont pour tuteurs de petits morceaux de bois peints en vert et surmontés d'une petite boule dorée; une discussion s'éleva entre notre Anglais et notre Américain, pour savoir si le tronc des arbres était aussi lavé chaque matin. /

Tout cela devenait fatiguant, l'homme se montrait partout, la nature nulle part, tout était d'une monotonie insupor-table; ~~la propreté à la place de l'élégance~~ /

Mais comment dire la propreté inimitable, incommensurable de l'intérieur des maisons, ces paillassons, ces parquets, ces murs où le plus habile ne découvrirait pas la plus petite tache; ces rideaux, ces chaises, ces chambres, ces cuisines, ces étables; ces crachoirs même, qui semblent être gardés sous verres comme objets de curiosité, tout cela est incroyable; comme il y a déjà quelque temps que je ne l'ai vu, je commence à ne plus y croire; cela me passe, cela me confond. /

Les paysans de ce village sont excessivement riches, il n'en est pas un qui ne possède au moins 60 arpents de terre et de nombreux bestiaux; quelques uns sont Millionnaires: les maisons de plusieurs d'entr'eux sont de petits palais soutenus par des colonnes et entourés de beaux jardins, ces jardins sont remplis de pavillons de tous genres, de pièces d'eau, de tapis de gazon.

et comme il n'y a pas de murs à Broek, tout le village ressemble à une espèce de jardin à l'Anglaise. /

On raconte qu'un beau matin un de ces habitans s'en vint trouver le Roi actuel, dans un moment où celui-ci se trouvait fort à court d'argent, ce qui le rendait fort accessible. : Nôtre homme parvient jusqu'à la chambre du Roi en sabots et en petite veste ronde : il prend un siège et fumant avec un flegme imperturbable, il fixe sa Majesté qui était resté debout fort étonné := Guillaume, dit le Frison au Roi, en le tutoyant, on dit que tu as besoin d'argent: Oui mon ami; répondit Guillaume, l'état est très-pauvre: tu es un brave homme, reprit le paysan, donne moi la main, tu n'a pas fait le fier, voilà deux Millions: je m'en vais, je dirai à mes voisins de Broek, que tu m'as bien reçu, ils t'aimeront bien, et tu ne manqueras jamais d'argent. /

Nous entrâmes dans une ferme; ce sont les maisons les moins propres, on nous conduisit d'abord à l'étable que nous prîmes pour le salon, ~~elle~~ il était pavé de larges carreaux d'une fayence jaune; qu'on enlève l'hyver quand on fait rentrer les bestiaux, qui, pendant l'été, couchent dans les champs pour plus de propreté. /

En ce moment, la maitresse de la ferme y fesait des fromages de hollande; elle s'y prenait si proprement, et ils nous parurent si appetissans, que nous en achetâmes quelques uns. Nous les donnâmes ensuite à notre valet de place; qui ne prit pas la peine de les refuser. Nous trouvâmes dans cette ferme trois petites filles de six à dix ans, de la plus jolie figure; dès l'abord elles nous accablèrent de caresses, nous ne savions trop pourquoi. Mais tout se vend en hollande; et nous devinâmes bientôt que toutes ces caresses voulaient ouvrir notre bourse. Ici, comme dans tous les pays-bas, c'est le Démon de l'or assis sur un trône de fromage et couronné de tabac.

Le reste de la ferme répondait à la propreté de l'étable. Chaque maison a une porte particulière; peinte et sculptée qui n'est ouverte qu'aux deux grands accidents de la vie: le mariage et la mort. Le marchand français emerveillé de tout ce qu'il voyait prétendait qu'on nous avait attendu et qu'on avait tout préparé pour nous étonner; j'étais presque tenté de le croire; et quand je songe que ce village est ainsi tous les jours de l'année; depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin, je me récrie: les bons

me tombent, je ne veux pas me croire. /

Je commençais à devenir honteux; je me trouvais d'une saleté horrible, et quoique j'eusse mes habits les plus propres, je me serais sauvé en rougissant, si mes compagnons ne m'eussent retenu: alors je pris le parti de rire, et j'en avais sujet: pauvres gens, me dis je, qui n'avez guère d'autre talent, d'autre occupation, d'autre pensée que celle de vous rendre propres! hommes admirables sans contredit! ~~Mais combien de fléaux~~ les premiers hommes du monde pour enlever une tache. Mais combien de fléaux. . n'avez vous pas à redouter: Malheureux que vous êtes! Des nuées d'insectes font sans cesse à votre propreté une guerre d'extermination. Les pluies portent dans vos parterres un désordre affreux, le vent balaie le sable de vos rues, l'humidité ternit l'éclat de vos murs, le brillant de vos carreaux..... Adieu; bonnes gens. quand j'aurai envie de rire j'irai vous voir. /

De Jouenne d'Esigny.

Notes tendant à éclairer la société sur le choix d'un lieu de réunion champêtre

Ou

Petit plaidoyer pour un grand Diner.

Messieurs,

Une grande affaire a été agitée par vous à notre dernière séance, je ne chercherai point à vous en démontrer l'importance, vous la sentez tous, je ne viens que présenter quelques observations pour aider vos connaissances géographiques et gastronomiques ; je dirai seulement qu'elle me semble plus importante que celle sur laquelle le cuisinier de Domitien ~~fit~~ soumit jadis aux avis du Sénat, puisqu'il ne s'agissait alors que d'un simple Turbot et qu'il s'agit ici d'un diner tout entier /.

Je conçois qu'une question d'un si haut intérêt ait fait naître parmi vous vingt opinions ; c'était à qui parlerait le premier, tous ensemble énonçaient ou criaient leur avis, et au milieu de cette confusion de voix il était impossible d'arrêter un projet. il semblait que le choix du lieu de réunion devait être décidé à la force des poumons et que celui qui aurait proclamé son vote le plus haut l'emporterait ; heureusement s'il en eut été ainsi, la voix de notre respectable Président (I) n'en serait pas moins restée prépondérante : mes oreilles frémissent encore de ce tapage ;

" On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux
La discorde en fureur et le feu dans les yeux,
Secouer ses flambeaux en planant sur vos têtes ;
Sa bouche, s'entrouvrant au seul penser des fêtes,
Grimaçait un sourire, et ses hideux serpents
Répondaient à vos cris par de longs sifflements.
Du banquet fraternel par nos soins éclipsée
Dans sa rage impuissante elle semblait enfin

(I) Mr Pleyel.

Réclamer une place à ce joyeux festin,
Et voulait nous punir de l'avoir dédaignée.

Heureusement, en levant fort à propos la séance, le Président l'a forcée de regagner la porte. espérons qu'elle ne se présentera plus dans cette enceinte, où elle n'avait jamais pénétré, et où dame Critique, qui pourrait bien être sa cousine germaine, n'a jamais reçu de nos réglemens le droit de l'introduire à sa suite.

Mais sans plus de digressions, abordons le sujet et examinons le fond de la question. elle peut se réduire à deux points principaux : premièrement, choisir un endroit où nous puissions nous réunir en plus grand nombre possible ; — secondement, que ce même lieu nous offre aussi toutes les ressources culinaires dont il est besoin, afin de ne pas nous voir réduits, comme l'a dit fort judicieusement un de nos honorables collègues, Mr. Dufougeray, à la triste nécessité d'emporter des pâtés dans nos poches. il ne faut donc pas perdre de vue ces deux points capitaux,

Dans cette affaire, il me le semble,
Tout doit être concilié,

On doit faire marcher ensemble
Et l'appétit et l'amitié.

On a parlé de Saint Cloud, de Vincennes et de Montmorency. chacun votait pour le lieu où l'attiraient ses goûts, ses habitudes, et peut être quelque souvenir.
Commençons par Montmorency : je ne me rappèle que trop y avoir été et après la mésaventure qui m'y est arrivée ..... — Une mésaventure ! contez-nous cela. — Volontiers,

« Pour la première fois, apprentif cavalier,
J'osais me confier à l'Echine angulaire
De cet animal débonnaire.
Compagnon des travaux du rustre et du meunier.
J'enfourche en souriant d'une jambe empressée
» Le plus vigoureux des Baudets ;
(Le malheur est toujours loin de notre pensée
Quand il nous menace de près) !
Déjà je faisais des merveilles,
Et quittant le timide trot
J'e soumets aux lois du galop
Mon coursier à longues oreilles.

Mille bravos s'élèvent à la fois.
Bouillant d'ardeur, du geste et de la voix
J'encourageais le roussin d'Arcadie,
Quand tout à coup une main ennemie
Par la queue arrêtant mon fougueux Destrier
A mes pieds incertains dérobe l'Etrier;
O souvenir toujours présent à ma mémoire!
Je tombe au sein de mes succès
Sur l'arène étendu sans gloire,
Et je vois se changer mes lauriers en Cyprès.

Vous voyez que Montmorency ne pourrait réveiller en moi que de tristes souvenirs, mais laissons de côté l'intérêt personnel, et continuons notre discussion. — que cherche-t-on à Montmorency? des ânes et des Cerises. Quand aux premiers nous sommes toujours sûrs de les y rencontrer: mais pour les Cerises, c'est différent,

De la bergère respecté,
Et du passant bravant l'outrage;
Le Cerisier languit en son obscurité;
Mais bientôt perçant son feuillage
Quand le Soleil de Juin de ses rayons brulans

Ont mûri ces rubis transparents ,
Il lui faudra subir l'injure
Du jeune gars sur ses rameaux monté ,
Et nous verrons sa main avec avidité
Le dépouiller de sa parure ;
Tandis qu'au dessous étendant
Son tablier blanc
La jeune fillette
Reçoit la cueillette
Et va comparant
Sous le frais ombrage ,
Du fruit incarnat
A son beau visage
Le brillant éclat .

Malheureusement ce joli tableau n'existera que dans notre imagination . il est vrai que nous pourrons toujours nous promener dans le bois où nous rencon=trerons sans doute quelque couple fugitif , quelque bonne famille de la rue Saint Denis tout entière hissée sur des ânes et s'alignant processionnellement

par rang d'âge ou de taille. nous avons encore les bains d'Enghien, brillant hôtel garni de campagne, où nos belles Parisiennes trouvent, dit-on, la santé, sans avoir l'embarras de l'aller chercher trop loin; et où des Eaux Minérales naturelles, viennent après avoir traversé trois caves remplies de féraille, leur offrir dans de riches baignoires leurs vertus bienfaisantes. – Etourdi! j'allais oublier l'hermitage de Rousseau, de ce philosophe qui mêla tant de Sophismes à quelques vérités et qui n'a pas toujours senti ce qu'il exprimait avec tant d'éloquence;

S'il traça de l'amour la brulante peinture,
C'est qu'en ses jeunes ans il en connut l'erreur;
Mais ces devoirs si doux qu'impose la nature,
Les nœuds du sang n'ont pu toucher son cœur,
En vain leur image fidèle
Nous attendrit dans ses écrits,
Sur la tendresse paternelle
Il écrivit en père ...... et méconnut ses fils.

Pour une modique rétribution vous pourrez vous livrer à toute l'admiration que feront naître en

tous ces lieux riches en souvenirs ; à chaque pas un nouvel objet y rappelle le séjour de Rousseau. c'est sous ce berceau qu'il aimait à se reposer, là c'est le ruisselet dont il écoutait le murmure en méditant les airs du <u>Devin du Village</u>,

Du balcon de cette fenêtre
A la naissante aurore il a jadis souri,
Plus loin c'est cet ~~[illegible]~~ arbre chéri
<u>Qu'il a planté</u>, <u>qu'il a vu naître</u>.

Les objets qui ont appartenu à un homme célèbre et les lieux qu'il a habités frappent vivement notre imagination, et semblent y porter des idées analogues à celles qui jadis ont occupé leurs possesseurs. On ne peut entrer sans fredonner quelque refrain dans le Boudoir d'un chansonnier, tandis que la retraite d'un philosophe [inspire] la méditation. c'est ce que j'éprouve dans la solitude de Rousseau,

Et mon front en rêvant s'incline vers la terre
à l'aspect de la pierre
Où souvent on le vit s'asseoir et méditer,

Comme je sentirais mon cerveau s'exalter
Sous la perruque de Voltaire.

Grétry fut aussi un des hermites de cette jolie maisonnette où il composa quelques uns de ses plus jolis airs ; On montre encore un laurier à l'ombre duquel il aimait à s'inspirer.

Cet antique laurier de son feuillage épais
N'ombrage plus qu'un Mausolée ;
ah! sans doute, Grétry, ton ombre consolée
Erre dans ce séjour de paix :
Et je crois dans l'erreur qui berce ma pensée
Que des Autans le souffle impétueux
Froissant la feuille balancée
Murmure un son harmonieux.

Sans doute, Messieurs, il serait fort agréable ~~pour~~ s'inscrire sur les murs, en témoignage de notre admiration pour ces hommes célèbres, votre nom parmi les milliers de noms obscurs qui les salissent déjà, et à qui, chaque année, le pinceau d'un barbouilleur vient ravir impitoyablement l'immortalité qu'ils espéraient.

mais Montmorency n'est point paré dans ce moment

de bien des avantages, et pour étant situé à Cinq lieues de Paris, il est à craindre que cette distance ne nous privât de quelques uns de nos collègues qui ne voudraient pas dérober une journée entière à Thémis; je sais que nous avons la ressource des coucous, simples ou accélérés, mais songez donc à l'ennui qu'il y a d'être entassé soi septième ou huitième dans ces prisons de sapin dont la marche paresseuse vous laisse tout le temps de savourer l'ennui qu'elle vous cause. il est peut être parmi vous qui ont une prédilection pour ces petites voitures,

Je ne dispute pas des goûts:
Mais que trouver dans vos coucous?
Avec grâce de jeunes fous
Agitant leurs légers tambours,
Des enfans chargés de joujoux,
Quelque vieille à quintuple toux,
[illegible] de nombreux époux
Ses appas par le temps dissous,
Qui vous dit d'un ton aigre-doux.
Le plus grand mal de son époux;

Et va portant deux sapajous
Un Perroquet et trois matous.
ah! trop heureux si près de vous
S'assied jeune femme aux yeux doux,
Qui s'enfuyant loin du jaloux
Qui la retient sous les verroux
S'achemine à son rendez vous,
Et dont votre main, entre nous,
S'apprête à presser les genoux:
Tandisque jurant après tous,
L'Automédon dans son courroux
De son fouet caresse à grands coups
De ses coursiers les maigres cous,
Tire ou ralonge les licous,
Et bravant ornières et trous,
Fait rouler dessus les cailloux
Le plus lent de tous les coucous.

Encore si quelque objet agréable ou plaisant venait distraire vos yeux pendant la route un mois plus tard vous auriez vu le chasseur Parisien, le front couvert de sueur,

arpenter au hazard les guérets ; à son approche ;

Caille, Perdrix, lièvre, Lapin
Tout fuit : et le plomb incertain
Dirigé dans les airs par sa main inhabile
Menace vainement le gibier trop agile.
Alors désespéré, confus, notre chasseur
Maudit son chien, le temps, le pays et son malheur ;
Et près de lui son chien, à l'oreille baissée,
Semble se conformer à sa triste pensée.

Il faudrait encore ajouter aux inconvénients que je viens de signaler sur Montmorency, quelques considérations financières que je laisserai à l'expérience de notre Président le soin de nous développer. /

La proximité de Vincennes pourrait peut-être nous tenter, mais un obstacle insurmontable nous en écarte, les habitants y ont encore conservé un tel esprit de barbarie qu'on n'y voit pas le plus petit temple élevé à Comus, à peine si Bacchus y compte ~~a~~ quelques chétifs autels de loin en loin, au coin des rues. et pour un Donjon, des Créneaux il n'est rien de bien gai,

Et chez qui de nous la joie ne ferait-elle pas place à un autre sentiment, à la vue du simple monument élevé dans ces fossés ; plusieurs personnes groupées autour du parapet le contemplent : quel est au milieu d'elles ce vieillard mutilé ?

Il leur redit les vertus, les exploits
De ce jeune héros sorti du sang des Rois.
Il conte son trépas, et de sa main tremblante
Montrant l'endroit fatal qu'en sa douleur touchante
A ses yeux attendris les pleurs ont dérobé,
Il répète à son fils : " C'est là qu'il est tombé ! (1)

Mais éloignons nous de ces lieux dont la vue convient mieux aux promeneurs solitaires, et à ces jeunes littérateurs dont le front est habitué à ceindre les palmes académiques, et qui dans un saint pèlerinage viennent y puiser des inspirations qui leur vaudront de nouvelles couronnes (2)

---

(1) Hic cecidit. Inscription gravée sur la colonne ~~qui fut~~ élevée à la place où mourut le Duc D'Enghien.

A ces anciens souvenirs s'en joignent de plus récens qui en affligeant notre âme viendraient jeter une influence désagréable sur notre dîner,

Et qui de vous, eût-il l'appétit d'un chanoine
A jeun, aux Quatre-temps, jusqu'à midi resté,
Ne sentirait soudain un morceau trop hâté
Echapper à sa dent au nom de Papavoine !!
Irons-nous à St Cloud ? d'un autre scélérat
De l'horrible Castaing la tragique mémoire
Y vient encore troubler mon paisible estomac ;
Quoi ! pour lieu d'un festin choisir la tête noire !!!

Je crois déjà voir chacun fuir à cet aspect, l'un remonte dans le Coucou qui l'avait amené, l'autre jaloux de la réputation d'Esprit fort cherche à se rassurer, mais il ne peut dompter la crainte qui l'agite, ainsi donc de prévoyance,

---

(2) La Société des Bonnes lettres avait mis au concours l'éloge du Duc d'Enghien MM. de Bergeron et Flayol membres de la société, obtinrent les deux premières nominations.

Il a déjà trois fois parcouru la cuisine
Il croit trouver partout la funeste Morphine,
Sur sa coupe où pétille un nectar écumant
Jette un œil inquiet, et ne boit qu'en tremblant./.

D'ailleurs on a observé que Saint cloud était peut être trop voisin d'un lieu qui ne pouvait réveiller en nous que de tristes souvenirs. (1)

Reste donc Madrid dans le bois de Boulogne, où, pendant deux années successives, a eu lieu notre réunion; presque au bout des Champs Elysées, dans le plus moral des bois des environs de Paris, depuis que Cent Argus y veillent au respect de la décence,

Les bois naguère ont vu la bergère innocente (2)
Tendre aux fers de Thémis sa main obéissante,
Ils ont vu dans ses chastes yeux
Rouler une furtive larme,
Sa main leur adresser quelques lointains adieux,
Et l'amour s'envoler à l'aspect d'un Gendarme.

---

(1) Le Cimetière du Mont-Valérien où avait été récemment inhumé Mr. Quinque, membre de la Société

Ainsi aucun objet de scandale n'y viendra frapper vos yeux, à peine vous trouverez par hazard sur le gazon quelque tendre lettre tombée de la poche d'un étudiant en droit, où vous lirez dans votre indiscrétion

Les mots charmans qu'avec peine a tracés
une de ces aiguës dont l'aiguille ouvrière
Arme les doigts au travail empressés,
Qui, griffonnant des traits loin des yeux de sa mère,
se contenta tout au plus de parvenir
à signer au bas son paraphe,
Et jamais n'y put réunir
Le sentiment et l'orthographe.

Pourquoi dédaignerons-nous maintenant Madrid?
est-ce parceque l'an dernier un Marmiton nous confondit, dans sa grossière ignorance, avec ces honnêtes citoyens

---

(2) allusion à un procès dans lequel deux jeunes gens de sexes différens furent traduits sur le procès verbal d'un Gendarme devant le tribunal de police Correctionnelle

qui se plaisent à immoler le bœuf pacifique et l'innocent agneau, nous qui n'avons jamais estropié que la poétique et la Grammaire ; l'oubli des injures convient à notre dignité. /

Comment chanter le refrain fameux : à Madrid, fiacres, Lapins, et Coucous N.ª je sais bien que son joyeux auteur (I) ne serait pas emb=
=arrassé pour en improviser un autre ; mais il vaudrait bien mieux les entendre tous deux. /

Madrid nous rappellera nos fêtes précédentes auxquelles notre pensée se reportera avec plaisir. quelle joie expansive brillait sur tous les fronts ! quelle bruyante gaité nous animait ! J'ai cru même y voir (je ne sais si c'est l'effet d'une illusion poétique, ou de toute autre illu=
=sion) tous les Dieux et demi-Dieux de l'antique Mythologie y prendre rang au=
=tour de notre table ;

Tous obtenaient leur place à cet heureux banquet ;

(I) Mr. Flayol,

Seulement du festin par un prudent arrêt
L'inflexible Bacchus exila les Naïades ;
Et choisi par les mains des jeunes Oréades
Et des Nymphes des bois nous consommons au frais
Les présens de Comus et les dons de Cérès.
Pour charmer nos esprits, la docte poésie
Empruntait le secours de la douce harmonie :
Nous avons vu Linus, sous les traits de Flayol,
Y disputer le prix au chant du Rossignol,
Et forcée à sourire, en ce jour la sagesse
De nos joyeux ébats partager l'allégresse.
Et que n'a-t-on pas vu dans ces réunions mémorables ?
Nous avons vu des Romantiques
Chanter des hymnes à Vénus,
Nous avons vu de vieux classiques,
En imitant, laissant leur Phébus,
Du grand Robin des bois entonner les cantiques.
Je passe sous silence beaucoup d'autres
fêtes que je crains de n'avoir pas vues très
distinctement, et je vole pour Madrid où nous

attendent de frais ombrages, d'excellens cuisiniers, et la gaîté toujours compagne du repas. /

Quelques uns d'entre vous ont aussi parlé de Montrouge ; mais comme je ne suis pas un des habitués de l'endroit, je laisse à ceux qui le connaitront mieux le soin de vous en donner des détails. /

Gaville

Une Promenade Aux environs D'Etampes

A un ami.

Toi qui, des lourds dossiers secouant la poussière,
Lorsque luit le jour du repos,
Cours, du triste Paris franchissant la barrière,
Te mêler en chantant aux danses des hameaux ;
Toi qui, de la bergère abusant la tendresse,
Lui jures un amour que tu ne peux sentir,
En vain as-tu promis de guider sa jeunesse
Vers le toit maternel qui pour toi va s'ouvrir,
Quand du jour qui n'est plus a fui la dernière heure,
N'emportant qu'un seul souvenir ;
Tu rejoins à pas lents ta paisible demeure,
Et des chastes plaisirs dont ton cœur est épris
Demandant au sommeil l'image mensongère,
Tu vois sur ton lit solitaire
Voltiger les jeux et les ris.

Comme d'une indulgence à l'amitié propice,
Permets que ma plume novice
Te retrace en ces faibles vers
Les doux bosquets de ma patrie :
En rappelant des champs la retraite chérie,
Ils nourriront ta rêverie
Au sein des lugubres hyvers.

C'est à ses environs charmans, c'est à l'heureuse
—(1)— situation dont elle a pris son nom, qu'Étampes
emprunte pendant la belle saison ses principaux
agrémens. Aux portes de la Ville quelques allées
d'arbres offrent à ceux que leur âge ou leur goût
empêche de s'en éloigner une promenade agréable
que le royalisme d'un administrateur décora du titre
de promenade du Duc de Bordeaux, mais
à qui l'habitude plus puissante a conservé son
ancien nom de Port dont elle est en possession

—(1)— Étampes doit, dit-on, son nom à la ressemblance qui existe entre la Vallée où elle est située et la célèbre vallée de Tempé. C'est cette origine qui a inspiré à Clément Marot ces vers adressés à la

depuis l'an Mil quatre cent quatre vingt dix,
époque où elle fut creusée pour recevoir les eaux de la Juine.
Cette promenade déserte pendant presque toute
l'année, recouvre un éclat momentané pendant
les huit jours que dure la foire de St. Michel,
commencée au vingt neuf septembre, alors elle
est encombrée par une foule de promeneurs de tout
rang et de tout âge, de doubles rangées de
boutiques s'étendent devant eux et réunissent
sur leurs planches étroites toutes les branches
du commerce, tout s'y trouve, depuis l'industrie

---

belle Anne de Pisseleu duchesse d'Etampes,
maîtresse de François Ier.

"Ce plaisant Val que l'on nomme Tempé,
"Dont mainte histoire est encore embellie,
"Arrosé d'eaux, si doux, si attrempé,
"Sachez que plus il n'est en Thessalie;
"Jupiter roi qui les cœurs gaigne et lie,
"L'a de Thessale en France rémue,
"Et quelque peu son propre nom mué;
"C'est, pour Tempé, veut qu'Etampes s'appelle,

à vingt-cinq écus, jusqu'aux brillants et fragiles
produits des fabriques de porcelaine et de cristaux,
L'œil rencontre à la fois le velours et la bure,
Près du bonnet la toque abaisse sa fierté,
Et le chanvre et la laine offrent à la beauté
De leurs tissus rivaux la diverse parure ;
Près de l'or qu'il défie, un métal imposteur
Affronte impunément les yeux du connaisseur,
Près du bon outil le soc qui déchirant la terre
Fait jaillir de son sein les épis jaunissants,
Et partout l'amitié doit trouver des présents
Pour le salon et la chaumière.
La dame des cités aux mains du bijoutier
Marchande la splendeur d'un ondoyant collier,
Et des hameaux la fillette jolie
Contemple d'un regard d'envie
L'argent en anneau façonné.
Du magasin de la modiste
S'approche à pas timide ~~[illegible]~~ [illegible]

" Ainsi lui plaist ; ainsi l'a située
" Pour y loger de France la plus belle. "

par sa jeune épouse entraîné ;
Tandisque leur marmot devant Polichinelle
Debout en extase arrêté ;
Le demande à grands cris à l'amour paternelle ;
Le père pour fermer une bouche rebelle
A recours au biscuit en tous lieux colporté ,
Sous le nom de plaisir pour l'enfance apprêté ;
Mais du Bambin surpris trompant la gourmandise ;
Le fragile cornet sur ses lèvres se brise ,
Et se disperse au loin par les Vents emporté .
D'un oil étincelant un ancien Militaire
Des combats reconnait l'acier ;
Et sans daigner jéter un regard au libraire ,
Le Citadin dans sa marche légère
Court aux trésors du pâtissier .

Une foule de Montres et de prodiges de toute espèce , accessoires indispensables d'une foire brillante , invitent de toutes parts les curieux qu'ils ne satisfont pas toujours , du haut de leurs tréteaux de nombreux Baladins se disputent un public habitué à s'amuser à peu

de joie, et leurs voix perçantes mêlées au son des fanfares et du Tambourin, contribuent encore à animer ce bruyant spectacle./

Au sein des airs l'agile voltigeur
S'élance armé du chêne protecteur;
Retombe, et rebondit sur la corde ébranlée;
Là, devant une foule en cercle rassemblée,
Un ours, civilisé sous les lois du bâton,
Répète lourdement sa grotesque leçon;
Là, parmi cent beautés l'observant en silence,
Chargé de trouver l'innocence,
Le Doyen des ânes savans
Dans sa prudence singulière
Suspend sa course circulaire
Devant un enfant de dix ans.
De cailloux un sauvage étique
Qui reçut le jour dans Paris
Fait son dîner économique.
Plus loin, des temps passés la lanterne magique.
Reproduit les tableaux à nos regards surpris;
Le géant près du Nain, lève sa tête altière.
Là, séduits par ces tours les spectateurs charmés,

L'autre alignant ses conscrits de volière
Fait combattre et mourir ses héros emplumés.
Au Badaud qui vers lui tend sa bouche béante,
Le léger Arlequin, moderne Cicéron,
Exalte de ses sauts l'adresse surprenante,
Et des deux sous prescrits réclamant l'humble don,
Veut qu'à ses discours on se fie,
Tandisque son voisin plus sur de son talent
Vend le plaisir sans garantie,
Et ne fait payer qu'en sortant.

Cependant au grand regret des habitans d'Etampes chaque année la foire devient moins belle, chaque année voit diminuer le nombre des Marchands qui s'y donnaient rendez-vous. la principale cause de cette désertion consiste, outre la cherté des places et des boutiques qu'il leur faut louer, dans les droits que l'on exige d'eux pour les pauvres et l'hôpital. envain les forains répètent-ils à l'envie leurs plaintes à qui veut les entendre

Sans égard pour leur doléance
De notre Maire la bonté
Les appauvrit par charité,

les ruine par l'inconstance.»

Après la foire le Port est livré à la solitude accoutumée, seulement chaque Dimanche, les jeunes ouvrières de la Ville parées d'une toilette due à leur économie et à leur travail (I) viennent y promener leur désœuvrement hebdomadaire jusqu'à l'heure où elles se précipitent en foule dans une enceinte voisine. C'est là que s'élève un temple de Terpsichore qui, suivant les progrès du siècle, a subi tous les changemens de la mode; je me souviens d'y avoir vu naguère nos jeunes filles vêtues avec moins de recherche s'y livrer sans contrainte à des

---

(I) Opinion naturelle, et que j'ose croire juste, en dépit de ce vers d'une chanson qui courut il y a ~~plusieurs~~ quelques années et qui outrageait à la fois la Grammaire et l'honneur de nos demoiselles. «........

«Ce n'est pas vos doigts qui l'ont gagné...»

amusement plus naïf et plus vrai ;
" Le chêne sur leurs fronts recourbant ses rameaux
Prêtait à leurs plaisirs ses dômes de feuillage ,
La simple fleur des champs parait le blanc corsage
Qui voilait deux globes jumeaux ;
Dans leurs folâtres jeux insultant la mesure ,
Leurs pieds sur le gazon erraient à l'aventure ;
Le fard de la pudeur embellissait leur teint :
En guêtres de coutil , en veste de Nankin ,
Le timide amoureux balançait sa belle :
En lui prêtant sa main il croyait tout oser ;
Et pour prix de ses soins , de son amour fidèle ,
Se contentait d'un seul baiser .
Que les temps sont changés ! nos beautés en leur cour
Accueillent de Paris le luxe corrupteur .
Une voûte élégante au sein des airs jetée
Leur dérobe l'azur des Cieux ,
Et la flamme au Crystal mille fois répétée
De ses feux scintillans vient éblouir leurs yeux .
Des dons pompeux de la parure

La main des arts décore leurs appas ;
Et les leçons de l'art, corrigeant la nature
Aux lois de la cadence ont allongé leurs pas.
Par l'espoir enhardi, de leur tendre faiblesse
L'amant présomptueux ne craint pas d'abuser,
Et pour payer sa volage tendresse
Il ne suffit plus d'un baiser. »

Les bals commencent maintenant à l'heure où ils finissaient autrefois, et durent deux heures de plus, ce qui tourne quelquefois au détriment de la morale en favorisant les intérêts du chef d'Orchestre ; mais lui, fidèle aux vieilles mœurs comme aux vieux airs, gémit sur un changement auquel il n'a pu s'opposer,

« Sur son estrade fastueuse
Le modeste Amphion regrette son tonneau ;
Chaque dimanche à la troupe joyeuse
Il répète un sermon nouveau ;
Et la corde criant sous l'archet qui la presse,
En vain pour rappeler à leur belle jeunesse,
Ces jours dignes du temps des langoureux Tircis,

« Suivant l'antique accoutumance,
Redit la même contredanse
Qu'il leur faisait danser jadis. »

Aux allées du Port succèdent les allées des Décidez-vous et des Rendez-vous, séparées l'une de l'autre par l'allée des soupirs, noms ingénieux dus à la caustique finesse des Etampois. deux sentiers différens qui suivant les bords de la Chalouette et de la Juine, conduisent à Vaudouleurs, maison de campagne, ainsi nommée par corruption de Val des Douleurs sans doute à cause d'un calvaire ou de quelque chapelle construite jadis en cet endroit. le sentier qui côtoye la Juine est peut être le plus agréable, mais on ne regretterait pas d'avoir choisi l'autre, si en passant l'on appercevait aux fenêtres de ce moulin isolé celle qui l'habite,

« Sein charmant que serre
Un Corset de lin,
La taille légère,
Le regard Mutin,
Voilà la Meunière
Du petit Moulin.

« Loin de sa Commère,
Maint vieux libertin
Court à la Rivière
Pêcher le matin,
Pour voir la Meunière
Du petit Moulin.

Toujours lorsque j'erre
Mon Tibulle en main
Du toit solitaire
Je suis le chemin :
J'ai vu la Meunière
Du petit Moulin. »

Le terrain renfermé entre les deux rivières semble un parc naturel qui se compose de prairies entrecoupées de bosquets et bornées par de hauts peupliers, de nombreux saules pleureurs laissent tomber sur les eaux leur feuillage mobile, et quelquefois se mêlant à des massifs de verdure, ils forment pour les baigneurs un asyle impénétrable aux rayons du soleil. des troupeaux sont épars çà et là sur le gazon, et ce spectacle champêtre s'anime encore du refrain que fredonne le jardinier en cultivant les fruits qu'il destine

à décorer les tables Parisiennes. après avoir serpenté dans la prairie, les deux sentiers se terminent à une allée qui sous des voûtes de feuillage se prolonge entre deux ruisseaux dont les cascades multipliées frappent l'oreille de leur perpétuel murmure,

" En vain ma muette pensée
Veut d'une rime cadencée
Enchaînant le double retour,
Décrire cet heureux séjour
En un mélodieux langage;
Bosquet, dont le sombre feuillage
Me préserve des feux du jour,
Sous ton voluptueux ombrage
Je ne puis rêver que d'amour. " — —

Un pont jeté sur la Juine sépare ce charmant asyle d'une large allée de Marronniers dont les cimes antiques ont quelque chose de seigneurial que démentent la façade mesquine de la maison que l'on entrevoit à travers les arbres du parc. en traversant une plaine étroite resserrée entre des côteaux et la rivière, on arrive au village de Morigny, autrefois célèbre

par une abbaye fondée au Douzième siècle et enrichie des bienfaits de plusieurs de nos Rois. les moines qui en étaient en possession, et qui occupaient leurs studieux loisirs à ponctuer et accentuer les livres saints —(1)— nous en ont laissé la Chronique monument de leur science historique, —(2)— qui renferme aussi comme un monument de leurs talents poétiques, cette épitaphe qu'on lisait sur le tombeau de Galéas de Salazar, gouverneur de Sens sous Louis 12. inhumé dans leur abbaye ./.

» Cy gist Galéas, le gentil chevalier
» De Salazar portant surnom et armes,
» En maints bons lieux tant assauts qu'alarmes
» A toujours fait son honneur dédier

—(1)— Antiquités de L'abbaye de Morigny.

—(2)— Voici un fait tiré de cette chronique qui montre avec quelle promptitude on rendait autrefois la justice : en 1557, du Huth, seigneur d'un hameau ——— près Boissy le Sec, enleva avec une douzaine de voleurs qu'il s'était associés, le trésor de l'abbaye, le crime ayant été découvert, ils furent tous pris, mis à la question, jugés et exécutés en moins de 8. jours.

—(3)— Saint aubin du Cormier ou Louis 12. encore Duc d'orléans fut battu par la Trimouille ./.

" En bien servant quatre Rois, dont les âmes
" Avec lui veuille Dieu rallier ;
" La Saint aubin, — (3) — sans boulogne oublier
" Gennes aussi, lamentez en ces termes :
Cy gist Galéas.
" Je ne pourrais plus en dire sans larmes :
" Perdu avec laz et de naintilliers
" Escrènes aussi, Courty pour abréger
" Et Chastenay, votre sieu et vos armes,
" Et votre sieur, ce ne pourez nier.
" Priez pour lui lamentant en ces termes :
Cy gist Galéas.
" L'an mil cinq cent vingt deux, en février
" Jour neufvième, en paroles et mots fermes
" Il trépassa, présens plusieurs gendarmes
" En son bon sens, sans point Dieu oublier,
" Dont je veuille tous lisans supplier.
" Priez pour lui lamentant en ces termes :
Cy gist Galéas ".

L'abbaye est maintenant détruite, il ne reste plus qu'une portion de son église ; remarquable encore par son architecture gothique. — de Morigny on atteint

en peu distance saint-fallier, où se voyait jadis une chapelle consacrée au saint de ce nom ; ce n'est plus qu'une ferme dépendante de Brunehault où je m'empresse de pénétrer. Brunehault aimable solitude, habitation délicieuse, dont l'heureux propriétaire s'adonne avec enthousiasme à la décoration de ces jardins dont il a emprunté l'idée à l'Angleterre, dont le goût seul lui a dicté le précepte ; —(1) —

« Partout l'art par ses soins déguisant sa parure
De cent charmes divers embellit la nature :
Là s'élève un coteau, là s'enfonce un vallon ;
Sous sa main s'étendit ce tapis de gazon
Dont le riant contour presse un lac immobile ;
Sous des bocages verts l'onde à ses lois docile
Ou bondit en cascade, ou s'enfuit en ruisseau.
Des effets opposés calculant l'assemblage,
Créant à chaque pas un différent tableau,
Il offre au voyageur un nouveau paysage,

—(1) — M.r de Viart propriétaire de Brunehault et auteur du Jardiniste moderne. /

« Et suivant du sentier les détours tortueux
De prestige en prestige il promène ses yeux. »

Également entrainé de tous côtés, on a peine à choisir celui par où l'on commencera sa promenade et l'on reste indécis devant le chateau qui se présente sous la forme d'un pavillon carré attenant à un petit fort, sur le quel se dessinent différens ornemens en brique. Cinq vastes allées de Marroniers dues au célèbre le Nôtre semblent abaisser devant la principale façade leurs fronts antiques en signe d'hommage, et attestent par leur imposante majesté que la main qui les a plantées était accoutumée à travailler pour des Rois. mes yeux levés pour les contempler se détournent, et un paysage différent égaye ma vue et attire mes pas : une Ile verdoyante sort des eaux limpides d'un lac, et au milieu des bosquets qui la couvrent s'élève la coupole d'un temple consacré à L'amitié ; dans son étroite enceinte sont inscrites les pensées qu'ont inspiré l'aspect de ces beaux lieux à ceux qui les ont parcourus. J'y ai lu

ces vers de l'auteur de l'abbé de l'Epée :

» Heureux celui qui dans ces lieux
» Libre de tous soins soucieux
» Et brulant de pudiques flammes ;
» Pourrait consacrer ses écrits
» À la gloire de son pays
» Et surtout au bonheur des femmes ! ».

Si au-dessous de l'impromptu de Bouilly, il m'était permis de placer aussi quelques rimes, ma main y graverait celles-ci :

» Du cœur le plus ambitieux
» Seuls vous combleriez tous les vœux
» Doux bosquets, retraite tranquille
» Dont jamais n'approcha l'ennui,
» Et qui possède cet asyle
» Ne peut désirer qu'un ami ».

En s'éloignant du lac sur la droite, on s'égare dans un vallon que décore une colonne sur laquelle on lit cette inscription : <u>Concordiæ civium Carolus Viart 1800.</u>

La vue perçant la profondeur du vallon se repose agréablement sur un moulin d'une construction élégante que mettent en

activité les eaux de la Juine. en suivant les détours de cette rivière qui clot le parc sans le borner, on découvre de l'autre côté de la pièce d'eau une basse cour, assemblage de batimens irréguliers qui produisent l'effet le plus pittoresque. ce n'est pas sans une sorte de surprise que l'on apperçoit au milieu de cette jolie fabrique la fille de basse cour à la teinte rembrunie, au langage rustique, étonnée elle même de ne pas retrouver l'archi=tecture grossière du toit qui l'a vue naître. il semble qu'à l'aspect de ces lieux, trompé par l'illusion dans laquelle ils nous jettent, on s'attend à y rencontrer quelqu'une de ces bergères de Roman dont le costume pastoral n'exclut pas la propreté, dont la bouche ne trouve que des expressions choisies, et prête à vous offrir avec grâce une Crême dont la blancheur n'efface pas celle de ses mains./.

» Telle dans Trianon la belle Pompadour, –(1)—
» D'une simple parure employant l'artifice,
» Asservit un Monarque au joug de son caprice
» Et dans son cœur éteint sut réveiller l'amour. »

Non loin de cette maison du peuple volatile, devaient se trouver les ruines d'un ancien chateau fort qui avaient excité ma curiosité déjà stimulée par la description que m'en avait faite le prop.re un jour après avoir inutilem.t passé plusieurs heures à les chercher: où sont donc ces ruines si vantées?

—(1)— « [illegible] de Mad.e du [illegible] »

lui dis-je :

« Pour braver les débris du temps
» En vain mes pas en tous les sens
» Parcourent ses belles retraites.
» Votre amateur embarrassé
» Répond : vous êtes trop pressé,
» Mes ruines ne sont pas faites. »

Une petite rivière s'échappe du lac, et serpente au milieu des parterres fleuris ; partout des ponts d'élégante structure facilitent la promenade, partout se présentent des points de vue inattendus dont la variété charme les yeux sans les lasser jamais. Celui qui a parcouru ces jardins délicieux, qui a erré sous ces ombrages, ne peut se résoudre à s'en éloigner,

» En vain il cherche à fuir : et son pied indocile
» Malgré lui le reporte au lieu qu'il a quitté ;
» De ces arbres touffus l'antique majesté,
» Ce lac aux flots d'azur, ce vallon tranquille,
» Vingt fois il les a vus, il veut encor les voir ;
» Et toujours retenu par un charme indomptable,
» Croit qu'un enchanteur le magique pouvoir
» A [illegible] pour lui réalisé la fable. »

Après être revenu du vallon à la fontaine, de la terrasse au château, après avoir [illegible] [illegible] [illegible], je [illegible] enfin [illegible] à [illegible] (1) [illegible] au 17e siècle, [illegible] [illegible] [illegible] que j'ai [illegible] de m'en conserver [illegible] souvenir.

Gaville.

(1) Lorsqu'aux [illegible] d'Étampes les sablons [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] Méréville.

Eugénie.

Au pied d'un vert côteau, dans le fond d'un vallon,
Lieu surnommé Tempé par les fils d'Apollon,
L'œil enchanté découvre un modeste village,
Qui s'élève avec grace au milieu d'un bocage.
Là, pour orner encor un séjour si charmant,
Habitait Eugénie, aimable et jeune enfant;
Fraiche comme les fleurs qui naissaient autour d'elle.
Des vierges du village elle était la plus belle;
Orgueil de ses parents, espoir de leurs vieux jours,
Elle attendait en paix l'hymen et les amours:
Seize ans étaient son âge, ou plutôt sa parure;
Sa naïve candeur, son âme tendre et pure,
Ses charmes, ses vertus promettaient le bonheur
A l'époux fortuné qu'aurait choisi son cœur.
Le choix il était fait; et sa main virginale
Préparait en secret la robe nuptiale.
On la vit un matin s'éloigner du hameau,
Pensive et méditant quelque secret nouveau.
Ses compagnes étaient apprêtant ses offrandes

« A l'autel de l'hymen suspendons nos guirlandes ;
Car la belle Eugénie avec un jeune époux
A la saison des fleurs reviendra parmi nous. »
Le printemps s'écoula sans qu'on vît Eugénie.
Pourquoi ce long retard ?... si quelque voix amie
Interrogeait son père autrefois si joyeux,
Il ne répondait pas, et détournait les yeux.
On disait que sa mère avait versé des larmes
Le villageois, frappé de sinistres alarmes,
Pour son heureux retour implorait l'éternel.
Un jour, à ce moment paisible et solennel
Où le soleil mourant lutte avec les ténèbres,
On aperçut au loin quelques voiles funèbres
Balançant tristement leurs lugubres couleurs,
Comme des pavots noirs dans les moissons en fleurs.
Un coursier recouvert d'un long drap mortuaire,
Le front morne et baissé, traîne un char funéraire ;
Dont le dôme entouré des emblèmes du deuil
De ses riches festons enveloppe un cercueil.
Là, sur un linceul blanc, parmi les fleurs nouvelles,
D'une beauté fragile images trop fidèles,
Brille d'un saint éclat le signe rédempteur.

Que la vierge en mourant a pressé sur son cœur.
Courbé sous sa douleur, et priant en silence,
Le ministre du ciel vers le cercueil s'avance,
Au son du monotone et lugubre beffroi
Qui d'échos en échos promène au loin l'effroi.
On vit aussi venir les filles de Marie
Pleurant comme une sœur leur compagne chérie.
A l'ombre de l'autel le cortège pieux
Dépose avec respect ce reste précieux,
Et verse en son honneur, durant la nuit entière,
Les larmes et les pleurs, l'encens et la prière.
Le soleil se levant sur son trône d'azur
Resplendit au matin d'un éclat vif et pur.
Dans les champs la nature étala tous ses charmes,
Comme un ami cruel qui sourit à nos larmes.
Eugénie (un cadavre a-t-il un nom si beau ?)
Avant de reposer à l'ombre du tombeau,
Sous le toit paternel en pompe est ramenée :
On y cherchait en vain sa mère infortunée ;
Son père dès l'aurore avait fui ce séjour,
C'est la première fois qu'il eut craint son retour.
Mais bientôt le cercueil, suivi d'un peuple immense,
Au jardin de la mort est conduit en silence. /.

L'étendard de Marie, agité dans les airs,
De joie et de salut ces emblêmes divers,
Ces couronnes de fleurs, et ces vierges sacrées
De leurs vêtemens blancs, de leurs grâces parées,
Tout semblait annoncer l'hymen et le bonheur.
Mais la mort se cachait sous ce masque trompeur,
Et son pâle fantôme évoqué des ténèbres
Remplissait le hameau de visions funèbres;
Des soupirs étouffés, des plaintes, des sanglots
Du lugubre convoi troublaient seuls le repos.
Près la tombe nouvelle, il arrive, il s'arrête.
Et tandis que + le pasteur + à voix basse répète,
En déposant la vierge à la porte des cieux,
Et le chant d'espérance et les derniers adieux,
Les filles de Marie inclinent la bannière
Qu'Eugénie (oh! qu'alors elle était belle et fière)
Dans nos solemnités guidait avec ses sœurs.
Sur le bord d'une tombe une famille en pleurs,
Pour la revoir enfin, s'est soudain élancée.
Mais la bière infidèle un instant balancée
S'enfonce dans l'abîme, et la terre en tombant
A fait gémir trois fois le bois retentissant.
Sur le tertre funèbre un jeune homme s'avance;

à la foule éperdue il impose silence :
« La voilà donc, dit-il, en montrant le tombeau,
« Cette belle Eugénie, ornement du hameau :
« La voilà telle, amis, que la mort nous l'a faite.
« Hélas ! de son hymen on préparait la fête !
« Changez l'hymne de joie en hymne de douleur,
« Et venez à sa cendre offrir un juste honneur.
« Pieuse, elle a vécu pour son dieu, pour sa mère ;
« Les pauvres l'appelaient leur ange tutelaire :
« Que de fois le vieillard, grace à ses soins touchans,
« A senti s'alléger le lourd fardeau des ans !
« Que de fois l'humble veuve a reçu ses largesses,
« L'orphelin ses secours, et l'enfant ses caresses.
« Ô vierges qu'elle aimait, gardez son souvenir.
« Vous qui peut-être encor rêvez dans l'avenir
« Un époux, des enfans et qui sur Eugénie,
« Ivres d'un fol espoir, jettez un oeil d'envie,
« De vos songes brillans interrompez le cours ;
« Regardez cette tombe ..... et croyez aux longs jours !
« Elle était comme vous et jeune et fortunée,
« Souriait comme vous au doux nom d'hyménée ;
« Mais la mort à l'autel frappa le coup fatal,
« Et plaça le cercueil près du lit nuptial.
« Et sa mère, grands dieux ! la pauvre et tendre mère
« Demain restera seule ... ah plaignez sa misère !

« Par vos pleurs chers amis, répondez à ses pleurs
« Prions pour ses regrets, calmons sa douleur.
« Cet ange toujours allait jusqu'à notre hommage
« Celle qui fut chez nous l'orgueil du village !
« Puis, j'ai vu se clore à la clarté du jour
« Ses yeux où respiraient l'innocence et l'amour ;
« C'est moi qui recueillis sa dernière pensée,
« Et sa douce prière au Seigneur adressée.
« Elle y parlait encor de vous, de ce hameau,
« Du retour de sa tombe auprès de son berceau ;
« Son cœur d'un mal cruel triomphait sa constance :
« En voyant son beau front rayonnant d'espérance.
« On eût dit que son âme étrangère à la mort
« Vers un autre séjour remontait sans effort.
« Eugénie, repose, ange de jeune fille,
« Sois propice à cet hameau, protège ta famille.
« Dieu pour notre salut te plaça près de lui,
« Du pauvre sois toujours l'espérance et l'appui.
« Regarde en ce moment cette foule attendrie,
« Et demande pour nous un sourire à Marie. »

Le jeune homme se tut, et les accents pieux
Firent place aux soupirs, et puis aux longs adieux.

On grava seulement sur le marbre fidèle :
« Belle comme la fleur, elle a passé comme elle. »

Guyot (Louis)

Le Bonheur Domestique.

Salut, Dieux des foyers, vous que le pauvre implore,
Vous que l'enfant bénit au réveil de l'aurore,
Et vieux, de votre paix savourant la douceur,
Dans votre sanctuaire abriter mon bonheur.
Je préfère aux palais, aux temples magnifiques,
Un réduit solitaire et les Dieux domestiques.
De l'honneur et des mœurs invisibles gardiens
Ces Dieux formaient jadis d'illustres citoyens.
C'est aux pieds de ces dieux qu'une femme inspirée
Cacha de Phocion la dépouille ignorée,
Et confia sans crainte, à défaut de tombeaux,
Au foyer protecteur les cendres d'un héros.
C'est là que, visité la nuit par son génie,
D'un chant divin Socrate écoutait l'harmonie.
C'est là qu'un malheureux, plus libre en ses douleurs,
Comme au sein d'un ami laisse couler ses pleurs.

Toujours un habitant des sphères éternelles,
Être mystérieux, protégea de ses ailes
La couche du vieillard, le berceau de l'enfant ;
Accueillit les soupirs et les vœux du mourant ;
Autrefois un génie aujourd'hui c'est un ange,
La ~~peuple~~ terre avec le ciel fit ce pieux échange :
Dans la famille encor un culte est célébré,
La mère sur l'autel garde le feu sacré,
Le père est le pontife, et sa demeure un temple,
Que l'œil de l'éternel avec plaisir contemple.

Ah! malheur au mortel qui seul, abandonné,
N'a pas serré les nœuds d'un hymen fortuné,
Qui n'a jamais connu les douceurs domestiques,
Ce tendre épanchement, ces voluptés pudiques
De deux êtres formés pour s'aimer et s'unir.
Fixant d'un regard sombre un lugubre avenir,
Pour assoupir les maux dont son âme est la proie,
Il pare ses chagrins des voiles de la joie ;
Le dégoût le poursuit, l'ennui compte ses jours ;
En vain son cœur usé par de folles amours,
Sur mille objets divers promène l'inconstance ;

Son espoir est trompé .... l'amour sans l'innocence
N'est qu'un triste incendie, un volcan enflammé,
Qui s'éteint et qui meurt quand tout est consumé..
La vie est un fardeau pour l'homme solitaire,
Le plaisir est moins doux, la douleur plus amère,
Et déjà sa vieillesse apparait sans honneurs,
Son trépas sans regrets, et sa tombe sans fleurs.

Du flambeau de l'hymen j'ai voulu que mon âme
Allumât jeune encore, une éternelle flamme;
Heureux dans mes vieux jours, je verrai mes neveux
Egayer mes foyers de leurs folâtres jeux,
Et, lorsque sans regrets je quitterai la vie,
Mes yeux seront fermés par une main chérie.

Près des champs de mon père il est un frais vallon,
Où j'ai vu s'écouler ma première saison,
Un bois sombre et touffu de son riant feuillage
Décore la prairie, et son antique ombrage
Se déployant au loin comme un vaste rideau,
Dérobe à l'oeil profane, un modeste coteau,
Des jardins odorans, un colombier gothique,

LIOTECA

Et du joyeux fermier la demeure rustique.
Ami de la nature, et docile à sa voix,
Je vais dans la retraite interroger ses lois ;
Et, changeant tour à tour d'extase et de délire,
Cultiver la raison, ou réveiller la lyre.
Emma, que le ciel même envoya près de moi,
Pour me donner son cœur et recevoir ma foi,
Un ange de bonté, d'amour et d'innocence
Vient embellir ces lieux de sa douce présence ;
Elle sème de fleurs le pénible chemin,
Où, pour la soutenir, je lui prête ma main ;
Mon âme pour jamais à son âme est unie,
Moi, c'est elle, et pour deux nous n'avons qu'une vie.

Un fils, mon premier né, par son père élevé,
Croît comme un jeune lys, avec soin cultivé ;
Un fils ! ah ! que ce nom pour mon cœur a de charmes ;
Souvent à son aspect je sens couler mes larmes :
Quelle candeur naïve ! on dirait que ses yeux
Conservent sur la terre un souvenir des Cieux,
Et sa jeune âme encor fugitive et légère
Sur son front transparent respire toute entière.

Que j'aime sur sa bouche où la grace sourit,
Reprendre le baiser que sa mère me prit !
Que j'aime à dérouler d'une main caressante,
Les flexibles anneaux de sa tête charmante,
Tandisque mon Emma, d'un air plein de douceur
M'observe et s'applaudit de son double bonheur.
Près de mon jeune fils repose mon vieux père ;
Hôte et Dieu du foyer, tantôt grave et sévère,
Pressant du poids des ans son antique fauteuil,
Il médite en secret les leçons du cercueil ;
Et tantôt déridant le front dela vieillesse,
Il prend son petit-fils, l'élu de sa tendresse,
Le berce avec amour sur son genou tremblant,
Et pour plaire à l'enfance il redevient enfant.

L'amitié quelquefois visite ma retraite ;
Alors dans le chateau tout prend un air de fête ;
Sous un riant berceau le banquet préparé
Avec un art exquis par Emma décoré,
Unit les fruits aux fleurs, la grace à l'abondance.
Un noble badinage, uni de la décence,
Anime le festin d'une franche gaîté.

Du bon vin était le prix de l'hospitalité.
Mais bientôt l'amitié, moins discrète et plus vive,
S'épanche en doux propos, et le nouveau convive
Raconte longuement l'histoire de ses jours,
Il redit ses chagrins, il chante ses amours,
Et s'éloigne à regret, au lever de l'aurore,
D'un séjour où son cœur le retenait encore,
Et dit en recevant nos pénibles adieux
« Je possède un ami, je puis donc être heureux ». —
— Oui, je le jure aussi, la volupté suprême
Le bonheur c'est d'aimer, d'être aimé comme on aime,
De voir un autre cœur deviner nos désirs,
S'affliger de nos maux, jouir de nos plaisirs,
Une âme de notre âme écho tendre et fidèle,
Qui répond aux accents de la voix qui l'appelle,
De s'entendre bénir pour prix de ses bienfaits,
Et de vivre entouré des heureux qu'on a faits :
Un seul nœud la pitié m'unit encore au monde,
Et je regarde en paix s'écouler comme l'onde
La foule des mortels poussés au gré du sort,
Par des chemins divers se rendant à la mort.

Seule dans ses palais habite l'opulence :
Mais le mien est aussi celui de l'indigence ;
Là toujours l'affligé trouve un consolateur ;
L'homme heureux un ami, le faible un protecteur,
La veuve désolée un père pour sa fille,
Et l'orphelin chez moi se croit de la famille.
Le pauvre en s'éloignant détourne encor les yeux,
Et pour son bienfaiteur semble implorer les cieux ;
Il demande au berger assis sous le feuillage :
« Connoissez-vous ce riche habitant du village,
« Et dont l'or généreux vient de me soulager. »
« C'est un homme de bien lui répond le Berger. »

Guyot (Louis)

L'amour.

Amoureux du chef-d'œuvre enfanté par son art,
Palpitant de désir, de crainte, de tendresse,
Pygmalion disait : ô toi, dont mon ivresse
Réclame vainement le bienfait d'un regard,
Être que j'ai créé, rêve de mon génie,
Que ne puis-je, en ton sein exhalant mes transports,
Y répandre, y verser la moitié de ma vie,
Et d'un souffle immortel animer ce beau corps !

—

Il dit. ô prodige ! ô merveille !
Du marbre éclatant de blancheur
Une teinte riante et vermeille
Rougit l'immobile pâleur.
Semblable au léger météore,
Qui rayonne au sein de la nuit ;
Sur son front glacé qu'il colore
Un feu pur s'épanche et reluit ;
Son cou mollement se balance,

Sous une invisible puissance
Tout son corps s'agite ... frémit,
Sa main doucement se retire,
Son pied sur la base a tremblé,
Elle s'anime ... elle soupire ...
Elle est vivante ... elle a parlé.
Amour! Dieu tout-puissant, voilà de tes miracles!
Ton pouvoir souverain ne connoît point d'obstacles;
La matière s'anime à ton souffle fécond;
A ta voix tout s'émeut, tout s'aime, tout s'attire,
Et sous le marbre même, un amant en délire
S'étonne de sentir un cœur qui lui répond.
Malheur à tout mortel insensible, inutile,
Qui n'a jamais d'amour senti battre son sein,
Et dont l'égoïsme stérile
Est plus froid que le marbre et plus dur que l'airain!
Son cœur est la source tarie,
Où la lèvre du voyageur,
Pour calmer sa brûlante ardeur,
Cherche en vain une herbe flétrie
Et son âme est ce noir flambeau,
Qui, s'animant par intervalle,
Jette une lueur sépulchrale,

Et brule tristement dans l'horreur d'un tombeau !

Ô combien de l'amour la puissante magie
Fait adoucir du sort les arrêts rigoureux !
Combien le rêve de la vie
Apparait plus brillant au mortel généreux !

Semblable à l'océan qui, gonflé par l'orage,
Se soulève, bondit, inonde son rivage,
Le couvre en l'embrassant de son vaste contour ;
Son âme, franchissant son étroite barrière,
S'élance, se répand sur la nature entière,
Et l'embrasse dans son amour.

L'amour seul nous unit aux beautés éternelles,
L'espérance à sa voix nous montre le vrai jour,
La vertu pour s'élever doit emprunter ses ailes,
Et la religion n'est qu'un céleste amour.
L'amour brise la coupe où s'abreuve l'envie
Inspire au dévouement un sublime transport :
Qu'est-ce que l'amour ? c'est la vie ;
L'indifférence ? c'est la mort !

Jadis la poésie aimable et mensongère,
D'un monde de faux Dieux voulant peupler la terre,
Jusqu'au niveau de l'homme avait baissé les cieux.
~~[illegible]~~ Le poète aujourd'hui que l'avenir réclame,
Repoussant loin de lui ces rêves déjà vieux,
Inspiré par un siècle, doit trouver dans son âme
Son parnasse et sa muse et le temple et ses Dieux.

Ah! l'égoïsme impie et son souffle de glace
N'inspira pas celui qui, bouillonnant d'audace,
Et l'œil étincelant d'un espoir surhumain,
Dit aux Grecs rassemblés aux champs des Thermopyles:
« La patrie, amis, nos trépas sont utiles,
Nous périrons demain! »

Vierge de Vaucouleurs! ô bergère héroïque!
Quel rayon soudainement s'éveillant dans ton cœur
Fit briller tout à coup dans ton regard prodigue
Ce noble enthousiasme et cette sainte ardeur
[illegible] !
Ton bras du bouclier ne semble point chargé;
Le fuseau dans ta main se convertit en glaive,
Et tu t'écries: Charles sera vengé!

Ô saint amour des Rois ! vertu des temps antiques !
Source de dévoûment et de nobles exploits,
Faut-il que le vain bruit des discordes publiques
Dans nos cœurs ulcérés ait fait taire ta voix.

Que dis-je ? j'oubliais que des âmes sublimes
Puisent le dévoûment au sein des souvenirs,
Que d'illustres malheurs trouveraient des victimes,
Et qu'ainsi que la foi le trône a ses martyrs !

Guyho (Corentin)

Le Tombeau du jeune Laboureur.

Sous les ormes touffus d'un humble cimetière
De pauvres laboureurs, debout, près de la Croix
Sur un cercueil faisaient tomber la terre,
Et les femmes priaient ; mais un vieux villageois
Se lève, et le silence a suivi la prière.
« Qu'il dorme en paix le jeune Laboureur,
« Dont les constans travaux ont nourri sa famille ;
« Long-temps il supporta le poids de la chaleur ;
« Placez sur son tombeau la gerbe et la faucille.
« Nous l'avons vu du matin jusqu'au soir,
« Guider dans les sillons son pesant attelage ;
« Et le Succès couronnait son espoir ;
« Ses épis étaient beaux parmi ceux du village.
« Sous les feux brûlans de l'été,
« Le premier dans les champs il récoltait la gerbe.
« Jamais par la fatigue il n'était arrêté,
« Et l'on aimait à voir sa faux moissonner l'herbe.
« Plus tard, lorsque l'hyver ramenait les frimats,
« Long-tems avant le jour sortant de la chaumière,
« Vers les champs attristés il dirigeait ses pas ;
« Il émondait le chêne, arrachait la bruyère :
« L'herbe couvrait bientôt ses stériles sillons ;
« Il ouvrait des canaux sur des plaines sauvages,

« Et l'on admire encore ses nombreuses moissons,
« Et la fertilité de ses gras pâturages.
« Jeunes gens, approchez sur son triste cercueil ;
« Déposez votre offrande et ces marques de deuil ;
« Mais ne l'arrosez point de larmes inutiles
« Travaillez comme lui dans vos champs, vos forêts,
« Le jeune laboureur protège vos guérets :
« Ses efforts, mes enfans, n'ont point été stériles,
« Et s'il est mort très jeune il n'a rien oublié.
« Ses sueurs ont promis une dot à sa fille ;
« Né pauvre il enrichit sa naissante famille,
« Jetez, jetez des fleurs ; il a bien travaillé.
« L'homme dans la vertu trouve sa récompense.
« Oh ! combien à ses yeux ses enfans étaient beaux,
« Quand fatigué du jour, après ses longs travaux ;
« Il retournait chez lui, le cœur plein d'espérance,
« Combien sa jeune épouse avait pour lui d'attraits !
« S'il sourit, en rentrant dans son humble ménage,
« L'entretenir encor de ses nouveaux succès.
« Et sa famille était honorée au village.
« Lorsque dans sa chaumière il revenait s'asseoir,
« Il ne regrettait point l'emploi de sa journée,
« S'il guidait ses troupeaux au prochain abreuvoir,
« Il les voyait plus beaux, plus nombreux chaque année.
« Le soir en attendant le son du chalumeau,
« Autour de lui s'assemblait la jeunesse,
« Et c'était lui le premier du hameau
« Qui conduisait la bruyante allégresse.

« Si l'on dansait dans les jours des moissons,
» Son épouse toujours embellissait la fête ;
» Les vieillards répétaient ses joyeuses chansons,
» Et de riches épis elle couvrait sa tête.
» Mais déjà le malheur flétrit ses jours si beaux ;
» Nous ne la verrons plus si contente et si fière
» Aux jeux des moissonneurs se mêlant la première
» Conduire avec orgueil sa fille à nos travaux. »
« Femmes, unissez-vous à son humble tristesse
» Et dans ces lieux témoins de nos regrets touchants
» Vous joindrez votre offrande au don de la vieillesse,
» Quelques épis plus mûrs et quelques fleurs des champs.
» Le jeune laboureur a droit à notre hommage :
» Il ne méprisa point son modeste héritage ;
» Son courage naissant ne fut jamais vaincu ;
» Il avait la prudence et l'esprit de notre âge,
» Et dans si peu de jours il a beaucoup vécu. »
Le vieillard avait dit ; la foule désolée
Jetta sur le cercueil le froment le plus beau,
La famille couvrit le simple mausolée
Et l'on n'élèvera point de superbe tombeau.
Déjà l'on entendait sur la terre sonore
Les coups du fossoyeur qui frappait en ces lieux ;
On répéta longtemps les suprêmes adieux
Et la foule disait encore :
« Qu'il dorme en paix le jeune laboureur
» Dont les constants travaux ont nourri sa famille ;
» Longtemps il supporta le poids de la chaleur ;
» [illegible] la gerbe et la faucille. »

De la Gournerie.

Le Château de Fontainebleau

(mars 1828)

(Séance trimestrielle du 1er mai 1828)

Ange des souvenirs, hôte des vieux palais,
Enfant du temps et de l'histoire,
Toi qui, de nos ayeux consacrant la mémoire,
Sur ton livre d'airain inscris tous les hauts faits,
Ouvre-moi du passé les pages immortelles;
Dévoile à mon œil curieux
Le nom des héros et des belles
— Dont la gloire et l'amour ont illustré ces ~~lieux~~ lieux.

Sous cette voûte de feuillage,
Vois-tu les noirs débris d'un antique hermitage?
C'est là qu'humblement prosterné
Au pied de l'hôtel solitaire,
D'ombre et de calme environné,
Saint Louis, à genoux, murmurait sa prière.

Que ces lieux sont changés, le pieux monastère
A fait place aux bosquets où veillent les amours,
Et la divinité qu'on adore à Cythère
A détrôné la dame au bon secours.

~~François~~ François, nouveau Renaud, enchanté par Armide,
C'est toi qui, courtisant le génie et les arts,
De chefs-d'œuvres pompeux as peuplé ces remparts.
Ici ton amante perfide
Fière de ~~[illegible]~~ t'enchaîner de ses bras séducteurs,
Cachait en souriant tes lauriers sous des fleurs,
Ou, pour charmer tes illustres disgraces,

Conduisait ~~Ella~~ tes pas, les muses et les grâces,
Et de tes vers brûlans animait les échos
Instruits à répéter le beau nom d'un héros.
Dans ces palais, écueil de l'innocence,
Diane de ton fils a fixé l'inconstance,
Et sur son front, heureux vainqueur du temps,
Brillait en son hyver les charmes du printemps.

J'ai vu la modeste Chapelle
Où seule et loin du bruit la volage beauté
A son amant, à Dieu tour-à-tour infidèle
Venait gémir en liberté.

Sous ces dômes obscurs, sous ces portiques sombres
Augustes monumens de splendeur et de deuil,
J'ai vu, confidens du cercueil,
Autour d'un trône vide errer de pâles ombres.
Brillant Fontainebleau, que j'aime à parcourir
Les vingt palais unis dans une même enceinte,
Où, pour instruire l'avenir,
Chaque siècle en passant a gravé son empreinte,
Et chaque règne un souvenir!
Il en est un cher à toute la France;
C'est un nom plus beau que tous les noms,
Un nom d'amour, de gloire et de vaillance,
Un nom l'honneur du trône et des Bourbons:
C'est le tien, ô Henri!... ton image sacrée
Semble en cet antique palais
Une Divinité dans son temple adorée;
L'airain, les tissus, les portraits,
La toile où le pinceau fidèle
A fait revivre tes bienfaits,
Le pin et la vieille tourelle,
Et le bosquet et la chapelle

Tout parle ici du Béarnais.
C'est là que, déposant l'orgueil de sa couronne,
Il prenait de sa main la main d'un ennemi,
Là qu'il disait à son ami :
" Levez-vous, on croirait, Sully, que je pardonne ".

Fuyez, aimables souvenirs,
Fuyez, tendres amours, fuyez grâces légères,
Le crime a profané le temple du plaisir,
La mort a visité vos grottes solitaires.
Pourquoi ces lugubres clameurs ?
Et ces soupirs mêlés au souffle du zéphir,
Et ce sang qui rougit le calice des fleurs ?
Ce guerrier, quel est-il ?... Ciel ! il tombe, il expire !...
Frémis, sainte hospitalité,
Une impie étrangère, une reine perfide
Dans le sein d'un ami plonge un fer homicide.
Une femme de gloire brave la Majesté,
Et, d'un nom révéré parant un acte infâme,
Cache un front impuni, que le bourreau réclame,
Sous le bandeau royal qu'hier elle a quitté.
Monadelchy, déplorable victime,
L'ombre du grand Henri de son regard vengeur
N'a pas, en ces réveillant, épouvanté le crime !
Et toi, riant bosquet, infidèle au malheur,
Pour ces horrible sacrifice
Tu prêtas le secours de ton ombre complice !!
Fuyez aimables souvenirs etc ...

Silence ! il est ici de plus nobles revers !
Au fond de ce palais, un prêtre veille et prie ;
C'est le chef des chrétiens qui languit dans les fers.
Mais, bandissez un soldat, en son orgueil impie,
Foule aux pieds la tiare, et tient Rome asservie,

Le prélat de Rome commande à l'univers :
Tout puissant pour punir, tout puissant pour absoudre,
Il parle, le ciel s'ouvre ou se ferme à sa voix,
Et de sa main captive il lance encor la foudre
Sur ces fiers monarques qui fait pâlir les rois...
Mais, sous le poids du céleste anathème
Le fier géant plie,
Et semblable à Sylla, tombé du rang suprême,
Au monde conjuré n'opposant qu'un laurier,
Déchire son sanglant diadème.
Il abdique.... Ouvrez-vous, palais, jardins fleuris,
Pour fêter le retour de nos princes chéris,
Etalez à leurs yeux votre magnificence,
Beaux arbres ! sur leur front inclinez vos rameaux :
Par de joyeux concerts accueillez leur présence,
Hôtes légers des bois, et vous, humbles ruisseaux,
Murmurez les doux noms qui charmaient leur enfance.
Dans ces murs enchantés remplis de leurs aïeux
Que tout redise en chœur les maîtres de ces lieux.
Pour les fils de Henri, les sauveurs de la France,
Venez, aimables souvenirs,
Venez, tendres amours, venez, grâces légères,
Les rois ont visité vos grottes solitaires,
La vertu s'est assise au temple des plaisirs.

Guyot (Louis)

Conseils romantiques
à
Un Jeune Auteur.

Enfin de la raison les saints droits sont vengés ;
Son éclat vif et pur chasse les préjugés ,
Sa main, des vils tyrans implacable ennemie ,
Des fers de Despréaux affranchit le génie ,
Et fait pleurer de rage Apollon méprisé ,
Sur les restes épars de son sceptre brisé .
Au chemin de la gloire il n'est plus de barrière ;
Sans balancer, mon fils, entre dans la carrière ;
Aucun joug désormais ne pèsera sur toi ,
Et ton unique règle ~~loi~~ est de vivre sans loi .
Livre-toi sans réserve à l'ardeur qui t'anime ,
Méprise la Grammaire et dédaigne la rime :

Aujourd'hui, sans logique on devient raisonneur,
Et sans littérature on est littérateur :
Hâte-toi de bannir, poète dramatique,
Des vieilles unités l'usage tyrannique !
Ta scène peut errer de Paris à Bordeaux.
Dans des langes d'abord montre-nous ton héros,
Et qu'il vienne à la fin, cacochyme et débile,
Vanter le temps passé à son fils indocile.
Pourquoi te consumer en pénibles efforts ?
Aux bardes d'Albion emprunte les accords ;
Ou plutôt, si tu crois que, dans l'âge où nous sommes,
L'aspect de leurs pareils puisse lasser les hommes,
Choisis d'autres acteurs pour changer nos plaisirs ;
Des gambades d'un singe amuse nos loisirs,
Et pour le bien public sur la scène ébranlée
Fais des chauves-souris danser la troupe ailée.
Si d'un ton élevé, d'une pompeuse voix,
D'un Achille nouveau tu chantes les exploits,
Oublie et le Parnasse, et la muse et la fable ;

Au lieu d'un demi-Dieu, fais apparaître un Diable ;
Enchante les forêts, mets des sorciers partout ;
Ou, si ces noirs moyens ne sont pas de ton goût,
D'une larme de Dieu tu peux tirer un ange,
Dont la beauté céleste étonnera l'archange ;
Faire entendre une voix qui répète : Elloa ! (Eloa – poème de M. de Vigny).
Elloa paraissant répondra : me voilà !
Quelqu'effort surhumain que ta voix puisse faire,
Mon fils ne crains jamais qu'elle soit téméraire ;
La marque du génie est d'être Créateur.
J'ais aussi dans tes chants la part de la douleur ;
Complais-toi dans le vague et dans la rêverie ;
Que la fleur n'ait d'attrait qu'autant qu'elle est flétrie ;
Que le vent dans tes vers ne souffle que le soir :
Ô du vague élément admirable pouvoir !
Quand tu te livreras à quelque beau délire,
Ce vent fera vibrer les cordes de ta lyre.
Va souvent près d'un lac, sur le déclin du jour,
En soupirs doucereux exhaler ton amour.
Fuis des feux du midi la chaleur importune ;

Il est doux de rêver aux rayons de la Lune,
Quand un pâle nuage à son disque argentin
Prête l'abri tremblant d'un voile de satin.
Si les cris de l'orfraie ou ceux de la Chouette
Des bergers du hameau remplacent la musette,
Votre âme alors s'égare aux célestes lambris;
Vous avez le bonheur de parler aux esprits,
D'entendre les accents et la voix du silence,
Et de revoir les morts de votre connaissance.
Mais si la brise est fraîche, et que pour ton cerveau,
Tu craignes de rester trop long-temps près de l'eau,
Rentre dans ton manoir, qu'un goût tout romantique
A fait bâtir au sein d'une forêt antique.
Entends les loups hurler, et la bise en sifflant
Bercer sur un sapin le triste chat-huant!
Ce bruit vague t'endort... un horrible fantôme
Voltige autour de toi pendant ton premier somme;
Dans un impur linceul squelette enveloppé,
De sa voix défaillante enfin l'air est frappé;

Au marbre d'un tombeau sa pâleur est égale ,
De son oeil sans paupière un feu sombre s'exhale ...
Il a fui ; ..... mais bientôt le Cauchemar affreux
Accablera ton cœur de son poids ténébreux ;
Et jusqu'à ton réveil, mille vapeurs cruelles
T'apporteront la peur et l'Enfer sur leurs ailes.
Si ta bouche, au moment où tu sors du repos,
A celui qui te fuit adresse quelques mots ,
Ne le nomme plus Dieu, ni Seigneur, ni mon père ,
Mais des siècles passés le vieux Célibataire.
Que je trouve partout, en tes sombres tableaux ,
Ce Spectre vaporeux, transfuge des tombeaux !
Allant troubler des morts les paisibles retraites ,
Poursuit sur le Liban les ombres des prophètes ;
Fait parler le désert et gémir les torrents ,
Donne la vie aux morts, et la mort aux vivants.
Hélas ! à l'éclairer en vain je m'évertue ,
Une profonde nuit se répand sur sa vue ,
Et tous mes beaux discours ne font que l'endormir ;
Adieu, pour l'achever je l'envoie au Souper !

Quinquet.

Épître à une dame Bretonne qui m'avait promis des Galettes,

(telles qu'on les fait en Bretagne, et je voulais faire des vers en son honneur.)

Ô Vous, dont la maison, touchante colonie,
Pour tous les Bas-Bretons est une autre patrie ;
Chez qui le Quimperois à Paris transplanté
Retrouve, avec surprise, et la franche gaîté,
Et l'accueil prévenant, et l'humeur cordiale,
Indigènes produits de sa terre natale ;
Vous voulez, par l'espoir d'un plat qui m'est bien doux,
Forcer mon Apollon à s'enflammer pour vous.
Croyez, quoiqu'au marché je consente à souscrire
Que l'intérêt n'est pas la muse qui m'inspire,
Et qu'en vous adressant cet hommage flatteur,
L'Estomac m'a guidé beaucoup moins que le cœur.
Ô qu'à ces bals pompeux, fastueuse cohue,
Où, dans les flots pressés d'une foule inconnue,
L'opulent, fatigué des autres et de lui,
Va montrer ses laquais, son or et son ennui,
Je préfère cent fois vos modestes soirées !
Là n'apparaissent point ces nullités dorées,
Ces noires ambassadeurs, ces altesses, ces grands,
Qui se font ennuyeux pour mieux garder leurs rangs.
Mais le plaisir s'y montre, et l'ennui s'y déplaît ;

L'étiquette jamais n'y vient flétrir la joie :
L'on s'évertue, on danse et l'on chante et l'on rit ;
Chacun impunément peut avoir de l'esprit ;
La vieillesse est sans fard, les amans sont sincères,
Les belles en amour ne sont pas trop légères,
La sombre politique abjure ses débats,
Et les femmes enfin ne se détestent pas.
C'est vous de qui l'adresse opère ces miracles ;
Vos soins ingénieux lèvent tous les obstacles :
Chacun se voit par vous adroitement flatté,
Les uns de leur esprit, d'autres de leur beauté.
Toute rivalité dans ce moment s'oublie,
Sans exciter la haine on peut être jolie.
Et nul, si d'un talent il reçut l'heureux don,
N'est contraint à genoux d'en demander pardon.
Mais plus heureux celui qui peut, loin de la foule,
Fixant le temps qui fuit et l'heure qui s'écoule,
Dans un libre entretien, épanchement du cœur,
De votre intimité savourer la douceur.
C'est là que, sans détour, l'âme entière se montre ;
Là chacun peut plaider ou le pour ou le contre :
Personne dans la peur d'être pris pour un sot,
Ne s'y fatigue en vain à courir un bon mot.
Mais l'abandon naïf, la douce sympathie
Des esprits sans effort fait jaillir la saillie.

Le sarcasme cruel respecte l'amitié,
Et l'orgueil de l'esprit nul n'est sacrifié.
Jamais de ce séjour l'affreuse médisance
N'y flétrit d'un ami l'infortune ou l'absence ;
La malice est sans fiel, le rire est sans aigreur,
Tous les traits de l'esprit sont passés par le cœur.

Que de fois, sans sortir, nous mettant en campagne,
Nous avons près du feu visité la Bretagne !
A Paris sans regret nous faisions nos adieux,
Nous préférions cent fois à ces palais pompeux,
Dont le front rembruni semble braver l'orage,
Le gothique clocher de notre humble village ;
Du joyeux Galoubet les sons faux et criards
Venaient nous délasser des merveilles des arts.
Nous laissions du français la brillante élégance,
Pour le patois breton que parla notre enfance
Ô douce illusion ! Délicieuse erreur !
Qui jetait sur ma vie un éclair de bonheur.
Et qui donnant le change à mon âme attendrie
Absent en souvenir me rendait la patrie. !

Guyho corentin

La Tombe du Mont Valérien ;

Hommage à la mémoire de Jules Quinque, ancien membre de la société D'études Littéraires, mort à Paris, le 4. mars 1827. — lu à la seconde séance Trimestrielle de la société D'Etudes Littéraires, le 3. Mai 1827.

Le mois riant des fleurs ouvre enfin sa carrière ;
L'astre du jour répand sa féconde lumière
Du sommet des côteaux dans le creux des vallons :
Pour orner du printems la pompe végétale,
La terre avec orgueil étale
Les trésors verdoyans qui couvrent ses sillons.
Viens, secouons, ami, la poussière des villes ;
La paix attend le sage au rustique hameau :

Déjà les bois, parés du feuillage nouveau,
Aux rêves du poète ouvrent leurs doux asyles;
Allons, parmi les fleurs ... visiter un tombeau!
Naguère s'exilant de la Cité bruyante,
Lorsque régnaient encor les noirs frimats,
Dans cette plaine aujourd'hui si riante,
L'amitié conduisit les pompes du trépas: (a)
De la douleur touchant pèlerinage!
Nous suivions un ami dans ce dernier voyage;
Mais avec nous lui seul ne revint pas .....
J'ai reconnu le modeste village, (b)
Où la vierge des champs, triste, arrêtant ses pas,

(a) Pour obéir aux dernières volontés de Jules Guinque, nous portâmes ses restes au Cimetière du Mont Valérien. Ses obsèques eurent lieu le 5. Mars 182. à cette époque, la saison est encor rigoureuse, à Paris, et lorsque deux mois après, j'allai prier sur la tombe de notre infortuné collègue, l'aspect riant de la campagne m'offrit un contraste frappant avec la nature morte et inanimée des 1ers jours de Mars, — cette note et les notes suivantes sont nécessaires pour l'intelligence de la pièce.

Du mobile tombeau saluait le passage ;
Où, mêlant sa prière à nos hymnes de deuil ,
Le prêtre , au nom de Dieu , bénissait un cercueil . (c)
Dans cet étroit sentier , dont l'inculte Aubépine
De Méandres fleuris ceint la verte colline ,
Des amis se pressait le cortège pieux ;
Et , promenant la mort à travers la campagne ,
Nous portions en pleurant ce fardeau précieux ,
Comme si , vers le haut de la sainte montagne ,
Des anges l'attendaient pour le conduire aux Cieux .

(b.) On passe au Village de Nanterre , pour aller au Mont Valérien . /

(c.) Mr. Le Curé de St. Jacques du haut-pas , qui avait accompagné le convoi jusqu'à Nanterre , remit le corps au Curé de ce Village , après avoir fait un touchant éloge de notre vertueux ami . nous gravîmes ensuite la Colline , par un sentier tortueux , et , comme le char funèbre s'était arrêté à Nanterre , nous portâmes le cercueil .

(a) Le Mont Valérien domine les coteaux voisins . /

Vois-tu comme s'élève au milieu de la plaine,
Ce Mont sacré, Roi des humbles Côteaux? (a)
Où vient mourir le bruit de la cité lointaine!
A ses pieds, apportant le tribut de ses eaux,
La Seine en longs détours et serpente et s'égare; (b.)
C'est le fleuve d'oubli, près du champ de repos,
Le nouveau Léthé, qui sépare
Le tumulte du monde et la paix des tombeaux.
C'est là que l'amitié fidèle,
Murmurant le Suprême adieu,
Confia d'un ami la dépouille mortelle
à la garde même de Dieu.
C'est là qu'il dort, c'est là qu'il a prié peut être! (a)

(b) La Seine, après avoir baigné les murs de paris, vient passer à St. cloud, et tour le Mont Valérien.

(a). Jules quinque aimait à faire le pélerinage du Mont-Valérien, et à promener ses pieuses rêveries au milieu des tombeaux des anciens Cénobites, qu'avaient respecté les fureurs de la Révolution.

Dans ce riant asyle où tout semble renaître ;
Seul il dort, sous ce marbre arrosé de nos pleurs.
Comme une tendre mère, en ses chastes douleurs,
Du fils qu'elle a perdu pare la douce image ;
La nature a caché la tombe sous des fleurs .....
Ces arbres ont repris l'orgueil de leur feuillage ;
Et, quand le vent léger, balançant leur ombrage,
Entr'ouvre sur mon front le dôme de ces bois,
Comme l'astre des nuits sort de la nue épaisse ;
Sur la tombe descend et lentement s'abaisse
L'ombre immobile de la Croix.

Oh! qu'il repose en paix cet ange du Calvaire ; (b.)
Ce juste que le Ciel enviait à la terre ;
Et dont la vertu sainte orna les jeunes ans !
Il a passé, semblable à la fleur printanière,

(b.) Le Mont-Valérien porte aussi le nom de Calvaire ; sur le haut de la montagne, s'élèvent trois grandes croix, qui semblent veiller sur les tombeaux, et porter aux Cieux l'espérance des Morts. :

Qui, pour parer l'autel, dérobée à nos champs,
De suaves parfums remplit le Sanctuaire ;
Et tombe, après avoir exhalé son encens.
Si de ses derniers pleurs la source fut amère ;
Près de son lit de mort, où n'était point sa mère, (a)
La fidèle amitié consolait un ami ;
Elle a reçu du moins sa touchante prière ;
Et refermant en paix sa débile paupière,
Dans nos bras fraternels Jules s'est endormi.
Beaux jours, où l'avenir au bonheur nous convie !
Naguère encor, brillant d'espérance et de vie,
D'une Muse naissante écoutant les transports, (b.)
Comme un Cygne mourant chante son agonie
Joyeux, il préludait à la sombre harmonie,
Qui n'a d'écho lointain qu'à l'empire des morts.
Le Poète n'est plus ; moi de sa main glacée,

(a) Jules Quinque n'eut pas la consolation d'embrasser ses parens avant de mourir. Son père et sa mère n'arrivèrent à Paris, qu'après ses funérailles. /

Pour charmer les ennuis de mes longues douleurs,
    J'ai pris sa lyre délaissée,
Dont la corde déjà se détend sous mes pleurs.
    Mais, avec ces accens échappés de la lyre,
De l'Orme de la plaine effleurant les rameaux,
    Le vent du soir plus mollement soupire.
Croix auguste, salut, gardienne des tombeaux,
Des restes d'un ami sainte dépositaire !
Quand reluira le jour consacré par le deuil,
Jules, nous reviendrons dans ce lieu solitaire,
D'un pieux souvenir honorer ton cercueil. /.

(b.) Quinque avait fait en poésie quelques essais, qui donnaient d'heureux présages pour son avenir littéraire. à la séance solennelle du 15. janvier 1827, on avait entendu avec le plus vif plaisir son Épitre à un Jeune Romantique. /. (voyez page 117).

A. Flayol.

Épitre à une demoiselle de 12. ans.

Ma muse qui jadis, balbutiant encore,
Implora pour vos jours les Prêtres d'Épidaure,
Et faisant succéder l'allegresse à son deuil,
Dit vos charmes naissans échappés au cercueil,
A votre heure natale au jour de votre fête,
De quelques fleurs au moins doit parer votre tête;
Je le dois, mais hélas! malgré tous ces travaux,
D'un poète souvent les fleurs sont des pavots.
Doux et charmant trésor d'une mère attendrie,
Vous dont un Dieu bénit la jeunesse chérie,
Je voudrais aujourd'hui que mon austère voix
Vous parlât sur des tons plus graves qu'autrefois.
Vous avez déjà vu douze étés disparaître,
Depuis qu'avec les fleurs le printems vous vit naître,

Et vous-même avez dit, et d'un air triomphant :
Non, non, je ne veux plus que l'on m'appelle enfant !
Car les sages leçons qui vous furent données,
La raison a chez vous devancé les années ;
Votre âme va s'ouvrir à de nouveaux destins.
Dès long-tems dédaignant vos hochets enfantins,
Vos récréations ne sont plus occupées
Aux atours puérils qui parent les poupées ;
Vous préférez pourvoir à de plus vrais besoins,
Et les pauvres enfans habillés par vos soins
Vous témoignent leur joie ingénue et folâtre,
Mieux que les yeux muets de l'Anglaise de plâtre.

Mais vos jours à venir seront-ils tous sereins ?
Comme il a ses plaisirs, chaque âge a ses chagrins.
Adieu, des premiers ans les histoires chéries,
Les palais enchantés, les charmantes féeries !
Hélas ! ils ont fait place au triste Rudiment ;
Il faut parler, il faut penser correctement.
Que de fois j'ai maudit vos règles, vos principes,
Verbes capricieux et Louches Participes !
Sans doute on vous a dit des Grecs ingénieux

La fabuleuse histoire et le Ciel et les Dieux ;
Vous savez de quel sang s'est élancé Pégase,
Le mortel qu'un Vautour ronge sur le Caucase ?
Qui fait croître les fleurs, les fruits et les troupeaux,
Quelle Divinité verse le doux repos,
Et de l'or des moissons quelle autre se couronne ?
Les triomphes sacrés de l'amant d'Erigone,
Le triple Chien qui hurle aux portes des enfers,
Les Déités des monts, des bois, des flots amers
Et de tant d'immortels le monarque suprême ?
Avec ces fictions que la Poésie aime,
Il faut, depuis le jour où le Ciel nous a faits,
Savoir du genre humain les maux et les forfaits,
Les noms environnés de vertus et de gloire,
Les monstres trop nombreux qui font rougir l'histoire ;
Comment, au nom de Dieu, des chrétiens triomphans
Ont d'un autre hémisphère égorgé les enfans.
Bientôt d'un pôle à l'autre, assise à votre place,
Vous allez de ce Globe étudier la face,
Les moeurs des nations, et, dans un noble essor,
Sur les pas de Newton, vous apprendrez encor

Des Comètes enfin les courses vagabondes,
Les immuables lois qui font rouler les mondes,
Et comment les mortels, titans audacieux,
De leur foudre impuissante ont désarmé les Dieux.
Grâce au Ciel ! vous voilà grande, belle, savante,
Bonne surtout ; chacun vous admire et vous vante.
Riche, vous parcourez, dans vos riants désirs,
Et le cercle des arts, et celui des plaisirs.
Sur le clavier sonore enfantant des merveilles,
Vos doigts harmonieux ont charmé les oreilles ;
Votre danse est divine ; et vos talens vainqueurs,
Vos grâces, votre esprit enchaînent tous les cœurs.
Quel séduisant tableau ! pourquoi faut-il encore,
Qu'il cache des soucis que l'innocence ignore !
Victime de la mode et d'un brillant ennui,
Renonçant à vous même, et vivant pour autrui.
Sans regarder d'abord ce que chacun va dire,
Vous n'oserez marcher, ni parler, ni sourire.
Hélas ! peut-être en proie à d'amères douleurs.
Dans ce monde orageux verserez-vous des pleurs
Sur les paisibles jours de votre heureuse enfance !

Mais non ; le Ciel sourit à votre adolescence ;
Loin ces présages vains, et ces pensers cruels ;
Croissez pour le bonheur sous les yeux Maternels !
Quand votre âme en espoir devançant les années,
Rêve dans l'avenir de si belles journées,
Pour parler tristement de craintes, de regrets,
C'est vouloir, à la Rose alliant les Cyprès,
Que Terpsichore en deuil voile ses yeux humides,
Et que le front d'Hébé soit sillonné de rides !

Cosnard.

La Mort d'un jeune enfant.

Enfant, loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel ? - (Victor Hugo).
De utero translatus ad tumulum - (Job).

Tel que l'humble roseau par les autans flétri ;
Tel sur le sol natal brisé par la tempête,
Ce jeune enfant a reposé sa tête
Sur le sein qui l'avait nourri.
Dans les bras maternels on croit le voir encore
Dormir, ainsi qu'au jour de son premier sommeil :
Mais vainement sa mère attendra son réveil.
Cette nuit n'aura point d'Aurore ....

Âge heureux de la vie où l'homme enfant s'ignore !
Julia, d'un front serein que la gaîté colore,
Folâtre, rit et jouant, les longs habits de deuil :
Jeune enfant, à tes yeux la mort est un mystère ;
Dans sa naïve joie, il appelle son frère,
On le berce dans son cercueil ......
Oh ! reste, aimable enfant, près du lit funéraire,
Viens sourire à ta mère en pleurs ;
Son fils n'est plus ; mais elle est encor mère,
Et tes jeux innocens tromperont ses douleurs.
Sa mère !... je l'ai vue en ses chastes alarmes,
Couvrant son fils mourant de baisers et de larmes ;
De l'amour maternel doux et cruel transport !...
Et l'enfant, pour nourrir sa craintive espérance,
Mêlant des noms chéris aux cris de la souffrance,
Contre l'affreux trépas luttait avec effort ;
Et de sa mère épuisant les tendresses,
Pour prolonger ses dernières caresses,
Sur sa lèvre glacée il arrêtait la mort ...
Vain espoir ! Amour inutile !
Le doux sourire a fui ce regard immobile,
Et ce front où la mort a laissé sa pâleur :
L'enfant n'appelle plus sa mère inconsolée,

… ame s'est exhalée
Dans un dernier cri de douleur ....

Quoi ! déjà ta course est finie !
Quoi ! déjà dans tes mains la coupe s'est tarie ?
Lassé de l'existence ainsi que d'un fardeau,
Tu franchis le seuil de la vie,
Pour trouver la paix du tombeau .....
Du moins ce frêle esquif qu'attendaient les naufrages,
N'a point senti des flots le souffle meurtrier,
Et, vers les célestes rivages,
Avant la saison des orages,
Le port a recueilli ce jeune nautonnier.
C'est l'innocent agneau conduit au sacrifice ;
C'est le bluet des champs sur sa tige incliné,
Qu'avec les épis mûrs la faulx a moissonné,
Lorsqu'aux pleurs de l'aurore il ouvrait son calice ;
Cet athlète n'a point triomphé dans la lice,
Et, vainqueur sans combat, son Dieu l'a couronné.
S'il n'eut point de vertu, il ignora le crime,
Les fureurs de la haine et les feux de l'amour ;
Le malheur, comme la mort, l'eut choisi pour victime,
Né pour souffrir, du moins il n'a vécu qu'un jour....
Demain, quand du hameau la cloche solitaire

Ira du glas des morts frapper l'écho du bois,
Quand l'humble étendart de la croix
Ouvrira lentement la marche funéraire,
Que le prêtre, entonnant une sainte prière,
Vers le dieu de l'enfance élevera sa voix,
Des trésors échappés au vent glacé d'automne,
Vierges des champs, venez tresser une couronne,
Venez parer la mort et le deuil de ces lieux;
Et que le jeune enfant, sous un dais de feuillage,
Parmi les fleurs, l'encens, les cantiques pieux,
Ainsi qu'aux jours d'Eden, offre la douce image
D'un ange voyageur endormi loin des Cieux.

A. – Flayol.

Le Soldat du Bois-Briacé,

Légende Vendéenne.

Ils lui disaient : „au fond de la ravine ;
„ Nous t'avons pris les armes à la main ;
„ Et le Sénat de la cité voisine
„ A nos Mousquets te livrera demain. „

„ D'Ici, tu peux, à travers la clairière,
„ Voir la cabanne où ton père t'attend :
„ Si tu le veux, ce soir, dans la chaumière
„ A ses genoux, tu dormiras content. „

Et lui pleura ; car il vit sa demeure

Et de son père il murmura le nom :
« — Pour te revoir faudra-t-il que je meure ?
« — Oui ou non — Eh bien ! que me veut-on ?

« — Prends cette hache, et d'un bras intrépide
« Brise la Croix qu'ombragent ces ormeaux ! ».
Lui tour à tour jette un coup d'œil rapide
Sur sa cabane et sur les verts rameaux.

« — Donnez ! » — les pleurs qui baignent son visage
Ne coulent plus ; déjà son pied hardi
S'est imprimé sur le tertre sauvage,
Et dans ses mains la hache a resplendi.

Par les vainqueurs dont ils sont la conquête,
D'autres captifs, traînés au même lieu,
En frémissant détournèrent la tête ;
Car ils croyaient qu'il renait son Dieu.

Mais, appuyé sur la Croix qu'il protège,

Du Machabée on entendit la voix :
« — Mort à celui dont le bras sacrilége
« Du Dieu sauveur profanerait La Croix ! »

Seul, au milieu des licteurs qu'il défie,
Son bras décrit un cercle flamboyant,
Et sur le front de la cohorte impie
La hache siffle et frappe en tournoyant.

Il combattait sans mesurer le nombre,
Et les captifs dirent que le Seigneur
D'un bouclier sur lui projettait l'ombre,
Et dirigeait les coups du fer vengeur.

Mais de ce fer la dernière étincelle
Vient de jaillir sous son bras triomphant,
Les coups pressés et le sang qui ruisselle
Ont de la hache émoussé le tranchant.

D'un plomb mortel frappé dans la poitrine,

De la Croix sainte il cherche en vain l'appui ;
Son corps chancelle et sa tête s'incline ...
Il est tombé .... captifs, priez pour lui .

Il proféra sa dernière parole :
« ___ On m'attendait, mon père, je t'attends ! ».
Et de la foi le modeste symbole
Par les bourreaux fut insulté long-tems .

De ses débris ils jonchaient la ravine ;
Et la fureur hâtait leurs pas tardifs :
Car le Sénat de la cité voisine
A leurs Mousquets promettaient les captifs.

Quand vint la nuit, à travers la clairière,
On m'a conté qu'un vieillard pria seul ,
Et qu'il posa sur l'humide bruyère
Un Corps sanglant roulé dans un linceul.

L'infortuné long-tems dans les ténèbres
Au même lieu, pour prier, apparut :
Plus triste, un soir il dit ces mots funèbres
— Mon fils m'attend ! — et le vieillard mourut .

Cappt.ne de Feuilide.

La confiance

Extrait d'un poëme sur la piété filiale (mai 1828.)

. . . .

. . . .

Touchante sympathie! heureuse confiance!
Tu charmes les loisirs de notre adolescence.
Eh! quel fils près d'un père, en son humble manoir,
N'a goûté la douceur des entretiens du soir!
Près du feu, dont l'éclat vient redoubler la joie,
Sans peine le cœur s'ouvre et l'âme se déploie;
On conte son histoire, on s'amuse et l'on rit;
On est simple, on est vrai, chacun a de l'esprit:
L'aïeul vante son temps, le jeune enfant babille,
Et si le fils aîné, poëte de famille,
Pour chanter son bonheur, a composé des vers,
On l'écoute, sur lui tous les yeux sont ouverts,
Personne n'est jaloux de sa modeste gloire.
Il ne voit ~~plus~~ pas au moins s'endormir l'auditoire;
Il lit devant son père et sa mère et ses sœurs,
Il est certain de plaire à ses quatre auditeurs!

Heureux qui sans témoins, dans les ris ou les larmes
Trouve un cœur où verser sa joie ou ses alarmes!
Voyez la jeune vierge, en son humble séjour,
Ignorant sa beauté; dès qu'un premier amour
A fait naître en son cœur une flamme inconnue,

Aux premiers battements de son âme ingénue,
Elle cherche sa mère et, presque sans dessein,
Dépose en hésitant ses secrets dans son sein;
Soupire, en bégayant nomme celui qu'elle aime,
Soudain baisse les yeux et rougit d'elle même,
Et bientôt son visage, où brille la pudeur,
Dans les bras de sa mère a caché sa rougeur.

(Voyez s'entretenir un fils avec son père;
L'un à cet âge heureux où l'on vit de chimère,
Se forge avec espoir les plus brillans destins,
Forme de grands projets; tout plein de ses Romains
(Dont il lit chaque jour la mémorable histoire,
Ne songe qu'aux combats, ne rêve que la gloire;
Il se voit conquérant!... il voit dans l'avenir!...
L'autre sur le passé se plaît à revenir,
Remonte avec son fils à son adolescence,
Lui parle du collège et des amis d'enfance,
Lui dit comment sa mère, au printems de ses jours,
Sentit naître en son cœur de pudiques amours —
[illegible] sentiment embellit [illegible]
Lui vante les douceurs d'un paisible ménage,
Ou bien associant son fils à ses projets,
Lui montre ses jardins, ses moissons, ses forêts,
Qui sourit et lui dit, content de son ouvrage:
« Ces bois que j'ai plantés t'offriront leur ombrage »

Oh! combien je les plains ces avares de cœur
Qui de la confiance ignorent la douceur,

Egoïstes parfaits, cœurs froids, âmes glacées,
Dont jamais un ami n'a reçu les pensées:
Leurs plaisirs, leurs travaux, leurs craintes et leurs vœux
Tout, jusqu'à leur chagrin, ils gardent tout pour eux.

Deschamps.

Le Jeune Prêtre.

Elégie.

Comme un léger nuage emporté par les vents,
J'ai vu s'évanouir mes rapides printemps;
Sous le poids des chagrins ma tête s'est penchée,
Et je suis devenu comme l'herbe des champs
Qui se flétrit et tombe desséchée. (1.)
Mes jours ne me sont plus que des jours de douleurs;
Et les nuits dont j'aimais le calme et le mystère
Refusent le sommeil à ma triste paupière;
Je veille, et, désolé, j'arrose de mes pleurs

—(1) — Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui. (Ps. 101) —

Ma couche solitaire —— (2.).

Dans les tranquilles murs d'un asile pieux,
Jeune, ignorant le monde, et m'ignorant moi même,
Je vis la douce paix et des cœurs vertueux ;
Je crus qu'à ce bonheur, dont ils m'offraient l'emblême,
Je pourrais prétendre comme eux.
Pourtant, (il m'en souvient,) de mes lèvres mon père
S'efforça d'arrêter le funeste serment ;
Ma mère aussi pleurait !... hélas, et froidement
J'ai vu couler les larmes de ma mère !...
Jour fatal ... ! ce matin, je suis allé m'asseoir
Près de la Croix, au bout de la prairie ;
Le pâtre du village est passé sans me voir :
Il venait de quitter sa compagne chérie ....
Mais il la reverra ce soir.
Un jour, j'ai pénétré dans leur humble chaumière ;
Sur un berceau mon regard s'est tourné,

—— (2.) — Lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo. (Ps. 6.)

J'ai contemplé la jeune mère ....
Comme elle était heureuse et fière
En embrassant son premier né !..
Et moi, tout me retrace un bonheur que j'envie,
Ministre infortuné d'une trop sainte loi !
Et seul je traînerai le fardeau de la vie,
Et mon nom tout entier doit mourir avec moi !...
Ô Dieu, qui de mes jours reçus le sacrifice,
A qui j'offrais ma vie avant d'avoir vécu,
Regarde moi d'un œil doux et propice !
Grand Dieu, ne maudis pas un regret superflu.
Et dans sa douleur amère
Le Jeune Prêtre languissait ;
Mais il priait, et son humble prière
Sans guérir sa douleur au moins l'adoucissait.
Je l'ai vu ; dans son cœur renaissait le courage,
Dieu lui faisait des jours moins rigoureux ;
Il voyait succéder au trouble de l'orage
Le calme d'un ciel pur... il se disait heureux..
Cependant vers l'autel, quand sur sa sainte pierre

Venait s'agenouiller un couple virginal,
De l'hymen, en tremblant, il lisait la prière,
Et, malgré lui, de sa triste paupière
Une larme tombait sur l'anneau nuptial.

Mauger.

Le Retour au Village.

Salut, ô champs aimés, champs féconds de Neustrie,
Où j'appris à souffrir en commençant la vie,
Où la première fois je répandis des pleurs !
Loin de vous, frais vallons, bocages protecteurs,
Vergers, prés odorans, murmurantes fontaines,
Un mal cruel et lent a desséché mes veines ;
Je suis pâle, abattu, respiré trop long-tems,
L'air infect des cités a flétri mon printems ;
Mais sous ton ciel si pur, ô ma chère patrie,
Une seconde fois je vais puiser la vie.
Les habitans ailés des bosquets d'alentour
Semblent par leurs concerts saluer mon retour ;
Dans le vallon natal, les fleurs et la verdure
Ondulent à mes pieds avec un doux murmure,
Et les vieux protecteurs de mes jeux innocens

Inclinent sur mon front leurs rameaux caressans ....
Nul ne m'attend ici, car je n'ai plus de mère ;
Mais je n'aborde point une rive étrangère ;
J'y sens moins mes chagrins, mon abandon cruel ;
On est moins orphelin près du toit paternel.

Voyez-vous s'animer ces plaines enchantées,
Par les douces vertus et la paix habitées.
Dimanche a suspendu les travaux journaliers :
Sous les pommiers en fleurs et les hauts peupliers,
Les champêtres accords, le vin de la Neustrie.
En salon de festin ont changé la prairie ;
La gaîté brille au front des villageois bruyans.
La jeunesse a formé ses quadrilles riants ;
Et la belle Normande, à la haute coëffure,
Tour-à-tour en cadence effleure la verdure !.
Mortels chéris des Cieux, habitans des hameaux !
Que n'ai-je partagé vos rustiques travaux ;
Affronté les hivers, courbé sur la charrue,
Guidé les chars pesans et la herse crochue.

Ou, mesurant mes pas et ceux du blanc semoir,
A ces fertiles champs confié notre espoir !
Non, j'ai vu les cités, les arts, la renommée ;
Et d'inquiets désirs ma vie est consumée.
Dans ces fêtes aussi jadis je folâtrais,
Et tous les yeux amis ont oublié mes traits :
On ne me connait plus aux lieux de ma naissance !
A peine cependant, depuis ma courte absence,
Les moissons dans la plaine ont jauni quatre fois,
Et le cinquième hiver a mugi dans les bois.
Quelle est cette beauté sous ce vieux saule assise ?
Sa bouche a dit mon nom ... Oui c'est moi, chère Elise !
Hélas ! seul, entre tous, ton cœur m'a reconnu.
Que te voilà grandie ! à ton front ingénu,
Combien quelques printemps ont ajouté de charmes !
De tes yeux et des miens je sens couler des larmes ....
Elise, c'est bien toi, car, dans notre amitié,
Le sourire et les pleurs tout était de moitié !
Dis-moi, te souvient-il des plaisirs du jeune âge,
Quand les mères partout te nommaient la plus sage,
Et, que, plus indocile et rêvant les combats,

Lui, je disciplinais mes agrestes soldats ;
Au village prochain, jeunesse studieuse,
Nous allions recevoir l'instruction pieuse ;
De turbulens voisins, chevaliers discourtois,
Insultent nos beautés.... au signal de ma voix,
Notre escorte en fureur sur eux se précipite.
Seul, j'en terrasse deux.... tout prend bientôt la fuite ;
Ils étaient déjà loin dans leur rapide essor,
Que la pierre en sifflant les atteignait encor ;
Et celles dont nos bras vengeaient ainsi l'outrage
D'un innocent baiser payaient notre courage.
Un beau soleil de Mars échauffait les glaçons ;
La neige se fondait dans les creux des vallons,
Des débris de l'hiver l'onde roulait accrue ;
Et sa mère inquiète attendait sa venue.
Un torrent qui survint empêchait son retour ;
On ne pouvait se rendre avant la fin du jour ;
Un pastoureau.... sans pâlir, bravant l'onde en furie,
Paul nouveau, dans mes bras je prends ma Virginie ;
Fier de ce doux fardeau je tente un noble effort.
Je m'avance, et bientôt je touche à l'autre bord,

Et cette fois encor, sur ta bouche timide,
Je recueillis le prix de mon zèle intrépide.
C'est ce même printems qu'un jour, silencieux,
Écoutant les ruisseaux, les bois mélodieux,
Je sentis dans mon sein s'éveiller le génie,
Ma voix pour te chanter devina l'harmonie!
L'étude fut bientôt un besoin pour nos cœurs.
O qu'il nous semblait doux de voir des Rois pasteurs!
Des Patriarches saints que la vie était belle!
Aux vallons d'Arcadie ou sur les pas d'Estelle,
Toujours, dans nos récits, des cœurs purs, et toujours
Les fleurs et les bergers et les jeunes amours.
Lise, pour l'avenir ces heures fortunées
Nous promettaient encor de plus belles journées:
Oui, ta douce présence a dessillé mes yeux.
Vaines illusions, recevez mes adieux!
Adieu, cercles brillans, cités, foule importune,
Où je cherchais la gloire et non pas la fortune!
Le bonheur est ici.... trahi par le destin,
Dès mon premier essor j'ai connu les chagrins;
Grâce au Ciel! je suis sage et je suis jeune encore!

Ah ! que c'est au vieillard qu'un long regret dévore
De voir l'heureux sentier qu'il eut dû parcourir ;
D'apprécier la vie alors qu'il faut mourir !
Viens, ô ma bien aimée ! allons trouver ton père ;
Il m'a vu naître, il m'aime, il l'aurait naguère,
Lorsque nos jeux offraient, dans leur douce gaîté,
D'un ménage enfantin l'antique gravité.
Il n'ira point chercher, avec un soin barbare,
Si pour moi de ses dons la campagne est avare ;
Quels troupeaux mes bergers ramènent vers le soir,
Et quels plans m'ont promis d'enrichir mon pressoir.
J'ai des bras, du courage ; et une jeune science,
Conseillant quelquefois la vieille expérience,
J'irai, le Code en main, par de nouveaux décrets,
D'un travail éclairé féconder ses guérets,
Et des fermiers voisins la cohorte étonnée
Nous verra moissonner jusqu'à trois fois l'année !

Cosnard.

3.

Le Créole.

Ô toi qui sur d'autres rivages
Souriant à l'azur des Cieux,
Tranquille dans tes simples jeux
Vivais à l'abri des orages,
Toi qu'au sein de notre univers
A conduit un espoir frivole,
Qui t'inspira, Jeune Créole,
De traverser les vastes mers ?

Peux-tu contempler sur nos rives
Ces jardins émaillés de fleurs,
Dont le printemps voit les couleurs
Briller si fraîches et si vives ?
Mais hélas ! avec les hivers
Tu le sais leur éclat s'envole ;
Qui t'inspira, Jeune Créole,
De traverser les vastes mers ?

Peux-tu chercher dans le feuillage
Et sous l'ombre de nos bosquets
Ces oiseaux, qui, dans tes forêts,
Étalent l'or de leur plumage ?
Ils n'habitent que les déserts
Et loin d'eux rien ne les console.

Qui t'inspira, jeune Créole,
De traverser les vastes mers ?

Loin des palmiers de ton enfance,
Et du toit bâti par tes mains,
Viens-tu des Grecs et des Romains
Admirer la grandeur immense ?
La ronce et le sable ont couvert
Le Pyrée et le Capitole ;
Qui t'inspira, Jeune Créole,
De traverser les vastes mers ?

Crois-moi, retourne à ta chaumière,
A ces plaines vierges encor,
Où nous n'avons pas cherché l'or,
Instrument de notre misère.
Fuis l'Européen et ses fers ;
Que ton pays soit ton idole ;
Pour le revoir, Jeune Créole,
Traverse encor les vastes mers.

De Bourgeon

Epitre d'un fils à son père, pour le prier d'être son guide dans le choix d'un état.

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.
— Boileau. —

Ô Vous pour qui mon cœur n'eut jamais de secrets,
Mon père, éclairez-moi, parlez je me soumets ;
Je veux de votre bouche apprendre à me connoître,
Savoir pour quels destins les Dieux me firent naître.

Comme avant le signal, le coursier frémissant,
Frappe à coups redoublés le sol retentissant ;
Blanchit son frein d'écume, agite sa crinière,
D'un œil étincelant dévore la carrière ;

Ainsi mon cœur brûlant appelle les travaux,
La gloire, les dangers, les combats, les rivaux,
Et d'un monde inconnu voyant briller l'image,

Sut aussi du destin s'aggrandir son courage.

Mais le monde enchanteur s'ouvre à peine à mes yeux,
Déjà, pour voler sur des flots orageux,
Je donne un libre essor à ma barque captive,
Que l'aspect du courant me ramène à la rive.

La vie est un Dédale où les faibles humains
En mille sens divers s'ouvrent mille chemins ;
Cédant au tourbillon dont la fureur l'entraîne,
Sous les lambris dorés l'un court porter sa chaîne ;

L'autre, au fond d'un vallon, loin du monde et des cours,
Sous un chaume ignoré coule en paix de longs jours.
Au gré des passions, Syrènes homicides,
Nous voguons au hasard sur des ondes perfides.

A travers les rochers que cache un flot trompeur,
Nous poursuivons hélas ! l'image du bonheur !
Bonheur, phare lointain, que l'homme voit sans cesse
Devant lui reculer et tromper son ivresse !

Où te trouver, dis-moi ! mon esprit incertain,
Hélas ! n'a plus, le soir, les projets du Matin ;
L'imagination brillante avant-courrière
Un Prisme dans ses mains, m'ouvre enfin la carrière ;

Rien ne peut me fixer ; comme un rapide éclair,
Qui, du Nord au Midi vole et brille dans l'air,
Des hameaux aux palais mon inconstante envie
Parcourt, sans s'arrêter, le cercle de la vie.

Souvent brûlant d'un feu que je croyais sacré,
J'osai vers l'hélicon prendre un vol inspiré ;
Je disais plein d'orgueil : oui je suis né Poëte :
Muses, de vos lauriers venez ceindre ma tête ;

Oui j'en crois ces transports, cette ardeur, ces tourments,
D'un cœur né pour la gloire inquiets mouvements,
Ce vif amour du beau, cette divine flamme,
Qu'un seul vers de Racine allume dans mon âme ;

Apollon, à mes chants sourit du haut des Cieux !
Je graverai mon nom parmi les noms fameux,

Et, dût-je mourir percé des flèches de l'envie,
Un seul instant de gloire est un siècle de vie....

Ô Songe séduisant ! c'est ainsi que mon cœur,
S'abreuvait à longs traits d'un poison enchanteur ;
Peut-être, au même instant, les Nymphes du parnasse
Riaient de mon orgueil et de ma jeune audace.

Sur la double colline oubliant les Neuf sœurs,
Irai-je de Thémis implorer les faveurs ?
Je vois son front orné d'une palme immortelle ;
Des flots d'adorateurs se presser autour d'elle !

Mais envain sur leurs pas je voudrais m'élancer,
Thémis, à ton nom seul mon cœur se sent glacer :
Qu'un autre au poids de l'or te vende son martyre,
Ah ! garde ta balance et laisse-moi ma Lyre.

Que ton art bienfaisant a plus d'attraits pour moi,
Divin Vieillard de cos ! J'aimerais comme toi,
A soulager les maux, endormir les souffrances
Dont l'homme porte en lui les mortelles semences,

À rendre aux doux baisers de son amante en deuil
L'amant déjà penché sur le bord du cercueil ;
À ranimer un fils dans les bras d'une mère ;
À rendre de la mort la coupe ~~plus~~ moins amère !...

Mais Bellone à mon cœur n'offre pas moins d'appas ;
Que ne puis-je cueillir la palme des combats ;
Imiter nos guerriers, ces héros intrépides ;
Soit que l'Aigle ait guidé leurs escadrons rapides ;
Soit que le Tage ait vu, sous l'étendard des Lys,
Refleurir les rameaux de leurs lauriers vieillis !

Je t'offrirais mon bras, ô Liberté chérie ;
Ton camp serait mon camp, ton séjour ma patrie ;
Tu me verrais, des bords qu'affranchit Wasingthon,
Voler avec les Grecs aux champs de Marathon ;
Et du sang Musulman encor toute trempée ;
Dans son temple immortel suspendre mon épée !

Mais dans cette, volant de désirs en désirs ;
Je voudrais tout-à-coup, renonçant aux plaisirs,
De mon cœur au Très-haut consacrer les prémices,

Faire monter aux Cieux l'encens du sacrifice,
Et, comme les flambeaux allumés sur l'autel,
Sous les parvis sacrés brûler pour l'éternel.
Une nuit, je rêvais que, du Ciel inspirée,
Ma voix retentissait dans la chaire sacrée.
Armé d'un saint courroux, oh! de quels traits vengeurs
Je foudroyais le monde et ses hochets trompeurs,
Ce siècle qui s'endort aux pieds de ses idoles,
La science orgueilleuse et ses discours frivoles;
Sous les pas de ces grands et si vains et si fiers,
J'entr'ouvrais le sépulcre où nous rongent les vers,
J'évoquais le grand jour où notre âme troublée
Apparaît devant Dieu tremblante, désolée,
Où l'homme détrompé garde pour seuls trésors
Le juste ses vertus, le méchant ses remords.
Ainsi de mes pensers la vague incertitude
Nuit et jour de mon cœur nourrit l'inquiétude;
Vainement j'interroge ma faible raison:
Comme, en la profondeur d'une obscure prison,
La lampe suspendue à ses voûtes funèbres
Semble moins éclairer que montrer les ténèbres,

Ainsi de ma raison l'incertaine clarté,
Vers Mille objets divers guidant ma Volonté,
A travers Mille écueils me montrant Mille routes,
Ne me dévoile enfin que l'horreur de mes doutes.
Mon père, à Votre fils, daignez tendre la main,
Dans un monde inconnu tracez lui son chemin.
Dans les flancs d'un rocher, ignorée et captive,
Souvent dort sans honneur une source d'eau Vive;
Mais que le laboureur decouvrant ce trésor,
Sache aux flots comprimés donner un libre essor,
Ils jaillissent au loin, et l'onde déchaînée
Porte un fleuve de plus à la plaine étonnée!

Desmarand.

Auprès du vieux château de Clisson, il existe un oratoire réparé depuis quelques années ; c'est là qu'une jeune fille avait vu périr toute sa famille : elle seule fut sauvée .... après bien de la misère, elle parvint à se cacher loin de son pays, pendant que les Vendéens se battaient .... quand tout fut fini ...... lorsqu'on recommença à bâtir les Églises, elle revint dans son village ..... elle fit le vœu de mendier pour amasser de quoi relever la Chapelle où sa mère et ses sœurs avaient été massacrées ...... la Chapelle est rebâtie, et la jeune fille ne mendie plus.

——— Extrait des lettres Vendéennes du Vicomte Walsh. ———

L'orpheline de Clisson.

(Séance Solennelle du 13 Juin 1827).

L'hiver glace les champs de la noble Vendée,
Terre illustre à jamais ! que le sang des martyrs,
Pour la cause des Rois, deux fois a fécondée.

Dans le manoir désert, dont tant de souvenirs
Et l'ombre des Clisson peuplent les grandes salles,
Sous les arceaux croulans des voûtes colossales,
Le vent froid de l'hiver prolonge ses soupirs;
Et la voix du torrent, qui fuit dans les ravines,
Mêlée au cri plaintif de l'oiseau des ruines,
Remplit d'un vague effroi l'habitant des vallons.
Sur la terre durcie, à leur tige arrachées,
Des pins et des genêts les branches desséchées
Erraient en murmurant au gré des aquilons;
Le givre étincelant blanchissait les bruyères,
Et la neige, à grands flots, tombant dans les clairières,
Aux rameaux dépouillés suspendait ses flocons.

Au sommet ébranlé des Eglises rustiques,
L'airain sacré frémit et tinte dans les airs;
Les pieux Vendéens, inondant les portiques,
Vont invoquer le Dieu qu'attestent leurs revers,
Et qu'ils n'ont pu long tems adorer qu'aux déserts.
Le sang avait rougi le seuil du sanctuaire,
Le jour était venu de le purifier:

Car les Prêtres, rendus à leur saint ministère,
Ne s'exilaient plus pour prier.

Sur les débris épars d'une antique Chapelle,
Au détour du grand bois, où le peuple fidèle
Creusa pour ses martyrs un immense tombeau,
Est une jeune fille.... elle prie ...! elle chante...!
Le bruit qu'en tournoyant fait son léger fuseau
Accompagne sa voix touchante :
„ Vous qui passez dans le chemin ,
„ Donnez à la pauvre Orpheline ;
„ Au nom des Morts sur la colline ,
„ Donnez : Elle vous tend la main !

„ Vous souvient-il du jour où ces murailles,
„ Dont la mousse a couvert les restes consacrés ,
„ Retentissant du cri des funérailles,
„ Croulèrent dans le sang des Prêtres massacrés !
„ Car les bourreaux et les vents agrandis ,
„ Autour du monument la flamme s'éleva :

" Le peuple saint priait pour la patrie ......
" Mais, étouffé par l'incendie,
" L'hymne pieux dans le Ciel s'acheva.

" Donnez à la pauvre Orpheline,
" Vous qui passez dans le chemin;
" Au nom des morts sur la Colline,
" Donnez: Elle vous tend la main!

" De nos bourreaux la satanique joie
" Hurlait autour des vitraux enflammés,
" Et leurs Mousquets perçaient encor leur proie
" Des martyrs qui fuyaient à demi consumés!
" Dans ce cercle de feu, de nos tribus captives
" Ainsi mouraient les femmes fugitives ...."
De l'Orpheline, ici, les chants confus
Se traînaient en notes plaintives,
Elle pleurait! .... elle ne chantait plus!
" Donnez à la pauvre Orpheline;
" Vous qui passez dans le chemin;
" Au nom des Morts sur la Colline,
" Donnez; elle vous tend la main!

"Sous les débris, reprit la jeune fille,
"Dieu me garda vivante... errant dans ce tombeau,
"Un vieux soldat au sein de sa famille
"M'emporta dans les plis de son large manteau.
"J'ai bien long tems pleuré sur la rive étrangère....
"La charité soulageait ma misère.....
"J'ai mieux aimé souffrir dans mon pays:
"Car de mes sœurs et de ma Mère
"Les ossements ne m'avaient pas suivis.
"Donnez à la pauvre Orpheline,
"Vous qui passez dans le chemin;
"Au nom des morts sur la Colline,
"Donnez; Elle vous tend la main!

"Quand des feux voyageurs scintillait la lumière,
"Vers cette heure nocturne où, sous l'ombre des bois,
"Le Bucheron, veillant dans sa chaumière,
"De ceux qui ne sont plus croit entendre la voix;
"Lorsque du soir l'astre mélancolique,
"A travers les brouillards, dans mon humble réduit
"Laissait tomber un rayon fantastique,
"Souvent, près du foyer rustique,
"L'ombre de mes parens me visita la nuit:

17e

" Donnez à la pauvre Orpheline ;
" Vous qui passez dans le chemin ;
" Au nom des morts sur la Colline ;
" Donnez ; elle vous tend la main !
" Mes jeunes sœurs, ma mère échevelées
" Me parlaient des tourments qu'elles avaient soufferts,
" Et je voyais sur leurs mains mutilées
" Les sillons de la flamme et l'empreinte des fers.
" Elles m'ont dit : Durant la nuit obscure
" Les loups sur nos tombeaux ont cherché leur pâture,
" Va, jeune enfant, retourne en nos pays,
" Et là, sur notre Sépulture
" Bâtis une Chapelle !... et moi je l'ai promis
" Donnez à la pauvre Orpheline,
" Vous qui passez dans le chemin
" Au nom des morts sur la Colline
" Donnez ; elle vous tend la main.
" Je l'ai promis ! si Dieu ne la protège,
" L'Orpheline doit être infidèle à ses vœux.
" Voyez, de mes pieds nus la trace est sur la neige,
" Le vent du nord siffle dans mes cheveux.
" A mendier le Seigneur me condamne ;
" Je n'ai plus rien ! la pauvre Paysanne
" Me refuse, le soir, à ses humbles foyers ;

„ Car nos bourreaux de ma cabane,
„ Au nom des lois, se sont faits héritiers.
„ Donnez, à la pauvre Orpheline,
„ Vous qui passez dans le chemin;
„ Prenez pitié des morts sur la colline
„ Donnez, donnez! Je tends la main — „.
Sur les débris d'un temple, assise au pied d'un chêne,
Ainsi chantait, le jour, la jeune Vendéenne.
Le peuple s'arrêtait, écoutant ses soupirs,
Il portait une offrande à cette pauvre fille,
Et ceux qui lui donnaient, souvent, dans leur famille,
Avaient compté bien des Martyrs.
Lorsque la jeune enfant que la foule environne
Voyait quelques vieillards, du peuple révérés,
S'incliner en pleurant, sur les gazons sacrés,
Et du bras qui leur reste apporter leur aumône,
Elle disait, à demi-voix:

„ Venez, vous qui pleurez!... sur la sainte colline
„. Vous verrez s'élever, à l'ombre de la Croix,
„ Un temple, où nous prierons pour l'auguste Orpheline,
„. Qui gémit dans l'exil et console nos ROIS. „.

Et, quand un char léger, roulant avec vitesse,
Emmenait dans les lieux, témoins de ses douleurs,
Les riches d'un moment, sourds à ses longs malheurs,
Et dont la pourpre et l'or qui chargeait leur mollesse
Bravait, dans la toilette, la première rudesse ...
Elle se détournait, et répandait des pleurs.

L'hiver ne glaçait plus les champs de la Vendée,
Les oiseaux du printemps jouaient dans les buissons,
Et par les feux du Soleil la terre fécondée,
Étalait sa parure et ses belles moissons.
Alors le voyageur errant sur les collines,
De l'enfant du malheur n'entendit plus la voix;
Mais il vit, à travers les arbres du grand bois,
Sur les lieux où rampaient de mousseuses ruines,
Un monument pieux que dominait la Croix.

J. G. C. [illegible]

Satire.

Les Jeunes gens.

Satirarum ego
Adjutor gelidos veniam caligatus in agros.
——— Juvénal. embarras de Rome. —

On veut que je me taise, et demeure tranquille ;
Ah ! les travers du temps m'échauffent trop la bile :
Je parlerai, je veux dans ce siècle nouveau,
M'engager sur les pas de Perse et de Boileau,
Et, m'armant après eux du fouet de la Satire,
Déchirer de mes vers les hommes en délire.
Tout me fait ou sourire, ou m'irrite ici bas ;
Des sots et des méchants l'espèce était plus rare,
Mais par l'arrêt du Ciel envers nous trop barbare,
Les méchants sur les sots ont la Majorité ;

Et je le souffrirais ! pour moi seul irrité,
Lâche, je garderais un silence coupable,
En détestant tout seul un monde détestable.
Sans dénoncer le vice à la haine de tous,
Faible, j'en nourrirais mon stérile courroux !
Non, non, je parlerai, sans peine on se décide
Quand pour servir à tous l'amour du bien nous guide ;
Mais que peindre d'abord ? Bon ! je vois Licidas,
Et me voilà sorti d'un instant d'embarras ;
Licidas jeune sot, qui sait de son agate
Artistement lier les plis de sa Cravate.
Mon sujet est trouvé, chaque âge aura son tour,
Et je peins aujourd'hui les jeunes gens du jour.
« D'où te vient, Licidas, cette si leste allure.
« Ce pas qui se relève avec tant de mesure,
« Cet air si frétillant et ce ton si joyeux ? —
— « Que veux-tu ? mon ami, certes je suis heureux,
« Me trouves-tu si mal ? et dis moi, je te prie,
« Si j'ai grand tort d'avoir quelque coquetterie,
« Mes habits sont ce qui l'aurait été mon tailleur.
« C'est le plus cher de tous ... et je crois le meilleur ...

" Jakoski de ce cuir a dessiné l'Ebène,
" Et ma botte est jolie, encor qu'elle me gêne.
" Mon chapeau te plait-il ? il est des plus parfaits,
" C'est le nec plus ultrà du ridicule anglais,
" C'est la mode en un mot, j'ai fait le sacrifice.
" Plaisir de mes cheveux éleva l'édifice,
" Et de ses ateliers sorti tout parfumé,
" Je traine un horison de vapeurs embaumé.
" Ma Cravate et ses plis ont je crois quelque grace,
" Ce noeud est de bon goût, mais.. floridor qui passe...
" Me fait signe... J'y cours, car nous devons ce soir...
" A l'opera Buffa, nous ... mon cher, au revoir!..."
A suivre floridor, mon ami, je t'invite,
Va courir papilloner, et briller à sa suite.
Je te saurai bon gré du double débarras,
Et de ne plus te voir, et de ne le voir pas!
Vous parlerez sans doute ensemble de Musique,
Floridor en raffole ou du moins il s'en pique.
Il est admirateur de ~~[illegible]~~ La Catalani,
Et partisan fougueux des chants de Rossini.
Ce beau Italien a pour lui Mille charmes,

[illegible] et [illegible] pourtant ont fait couler des larmes.
Il serait bien tenté de les admirer .... mais,
Ils ont ce tort affreux .... c'est de parler français !
Encor si, réchauffant au feu de la musique
De Racine vieilli la froideur poétique,
Les artistes du jour, en leurs hardis projets,
Mettaient Phèdre en bémols et Néron en couplets.
Et montraient, libre enfin du français qui l'obsède,
Un autre Tancredi fait d'un autre Tancrède ....
Ce sont là leurs discours, ils sont plaisants !.. Voyons
Si nous aurons sujet d'user d'autres crayons.
Parlerai-je d'Egard, philosophe en bas âge,
Etourdi de vingt ans, sous le manteau du sage,
Sur de profonds sujets discutant lourdement
Fatiguant ses amis de maint long argument,
Ennuyant tout le monde et s'ennuyant lui même;
Un jour il s'avisa de bâtir un système,
Il approuve et réfute en ses pédants ébats,
Leibnitz qu'il ne lit point et Kant qu'il n'entend pas.
Son cousin Stanislas moins lourd et plus comique,
Pense être dans ce monde encore en Rhétorique,

Couvre ses compliments d'un Vernis de Latin ,
Croit citer à propos et Térence et Lucain ,
Et fier il se pavane , orné comme en sa classe ,
Des débris de Virgile et des plumes d'Horace .

. . . .

Je poursuis Frédéric .... mais quoi me direz-vous ,
Sont ce là les objets d'un aussi grand courroux ?

. . . .

Le ridicule seul n'excite point ma haine ,
C'est là le beau côté de la nature humaine ,
Heureux si pour fournir des sujets à mes chants ,
je trouvais mille sots, sans trouver aucun méchant ! . . . .
Sainval de son vieux père a calculé la vie ,
Il trouve que ses jours au gré de son envie ,
Marchant trop lentement pour arriver au port ;
Et son impiété sollicite la Mort :
" Pour lui , dit il , le temps a reposé ses ailes ,
" Et prête à son vieux sang des chaleurs éternelles ;
" Pourquoi , de cette terre inutile fardeau ,
" Seul n'acquitte-t-il point la dette du Tombeau ?
" Dans son trépas tardif il me faudra le suivre ,

« Et sans avoir vécu j'aurai cessé de vivre . ! »
Frimval, garde ton cœur de remords éternels !
Le crime aux bras sanglants suit les vœux criminels !

. . . .

Hylas, jeune insensé, libertin et frivole ,
Est séducteur profond, au sortir de l'école ,
De la jeune Chloris l'innocente beauté
A moins touché son cœur, qu'ému sa vanité .
Il a juré sa perte , il presse , il sollicite ,
Il tremble ou s'enhardit , s'adoucit ou s'irrite ,
Jusque là que, fidèle à ses vœux corrompus ,
Pour s'aider dans le vice, il use des vertus ;
Bientôt il va plus loin ; par des livres infâmes
D'un amour sacrilège il attise les flammes ,
Et, parvenant enfin à son but désiré ,
Il gouverne en despote un cœur déshonoré ;
Heureux si pur encore de l'air infect du vice,
Il ne la flétrit point du crime et du supplice ,
Et s'il ne porte point dans son flanc déchiré ,
L'anathème mortel dont il est dévoré .
Cet autre, en ses plaisirs portant l'indépendance ,

Pour calculer et feindre a trop d'insouciance,
D'un maître qu'il méprise, il n'est point le sujet,
Et sans faire l'amour il l'achète tout fait.
Aussitôt que la nuit de ses pesantes ombres
Enveloppe les Cieux et les cités plus sombres,
Il court impétueux, dévoré de désirs,
Dans des jardins publics marchander ses plaisirs,
Où sur un Taux fixé par des lois déshonnêtes,
Il trouve des autels et des Victimes prêtes,
Et son front dégradé vient révéler au Jour
Les dégoûtants combats de son hideux amour.

. . . .

Geoffroi-Chateau

Epitre à ma sœur.

Depuis, ma très aimable sœur,
Qu'il fallut vous quitter, et que dans ma douleur
Je pris congé de vous pour une longue absence,
Convenez-en, pour moi vous avez eu bien peur !
Vous vous imaginez, je pense,
Que par ma route en diligence
Je me suis acquis plus d'honneur
Que tel célèbre voyageur
En faisant le tour de la France ?
Hélas ! détrompez-vous, je n'ai point mérité
D'aller par ce chemin à l'immortalité !
Il ne m'est arrivé, vous voudrez bien m'en croire,
Rien qui doive passer à la postérité,
Rien qui soit digne de mémoire.
Point de malheur, point d'accident,
Pas un tragique événement

Où l'on put trouver de la gloire !
Enfin je suis très sottement
Arrivé tout tranquillement ;
Point de combat .... partant point de victoire :
C'est fort heureux, assurément ;
Mais bien stérile pour l'histoire !
Pourtant, à mon départ, vous l'avez exigé,
A vous écrire en vers je me suis engagé ....
Il faut donc malgré que j'en pense,
Rimer en dépit d'Apollon,
Et d'un voyage en diligence
Faire un voyage à l'hélicon !
Bravons donc dans nos vers l'envieuse critique,
Et soyons tour à tour et touchant et comique :
Tel un bon bourgeois du Marais
Lorsqu'il a fait enfin ... après de longs délais !
(A tout bourgeois bien né la patrie est si chère !)
Le voyage effrayant et par mer et par terre
Du Boulevard du temple aux rives de St. Cloud,
Raconte avec orgueil près de son feu de Motte
Les dangers de la Galiotte
Et les durs cahots du Coucou !

Mais vous l'avez voulu : montrez donc du courage,
Et dans vos moments de loisir
Lisez, s'il se peut, sans dormir,
Le récit ennuyeux d'un ennuyeux voyage :

A peine nous sortions des portes de Rouen,
Nos coursiers, non sans peine, avaient pris leur élan ;
Le conducteur dormait couché sur la voiture,
Le postillon bravant une selle un peu dure,
Goutant avidement un bienfait passager,
Imitait son sommeil à notre grand danger !
Il faisait nuit encore, et l'ombre vacillante
Donnait à chaque objet une forme effrayante ;
Les chevaux tout-pensifs suivaient le grand chemin ...
Quand sur eux tout à coup d'un repaire voisin
S'élance avec fureur un monstre épouvantable :
(Ce monstre était un chien ... mais un chien formidable !)
L'attelage effrayé s'emporte à travers champs,
Nous courons des dangers sans cesse renaissants ;
Le sommeil est bientôt chassé par l'épouvante,
Le conducteur avance une tête imprudente ...
Mais, hélas ! son bonnet par le vent emporté

Au milieu du chemin est tout à coup jetté !
En vain de nos coursiers par une voix tonnante
Il voudrait arrêter la troupe encor tremblante,
Tout se crut tout-perdu, et le sort trop cruel
Lui donne de regrets un sujet éternel :
J'ai vu, ma sœur, j'ai vu, tout couvert de poussière,
Ce bonnet, jadis blanc, foulé dans une ornière !.
Par ce coup imprévu brusquement réveillés,
Le calme enfin renait dans nos esprits troublés.
Pont-de-l'Arche bientôt à nos yeux se présente,
Et reçoit dans ses murs notre masse roulante :
Salut ! ville intrépide et fidèle à nos Rois,
Qu'*Henri* vit la première obéir à ses lois !
— J'espérais en quittant mon heureuse patrie
Voir les sites charmants dont elle est embellie.
Mais fâcheux contretems ! malencontreux hazard !
Tout fut voilé pour moi par un épais brouillard ;
Heureux quand le soleil, éclaircissant la nue,
Offrait pour un instant ces beaux lieux à ma vue !
Ainsi l'infortuné dans la nuit du malheur
Voit briller quelquefois un éclair de bonheur.
— Il faut donc te quitter, riante Normandie !

Que ne puis-je en ton sein voir s'écouler ma vie !
Ah ! tous mes vœux seront pour un prochain retour,
Tu seras à jamais l'objet de mon amour,
Beau fleuve, qui parcours cette terre chérie ;
Tu baigneras bientôt les murs de ma patrie ;
Je ne puis comme toi revoir ces lieux charmants,
Ah ! porte lui du moins mes regrets et mes chants !
— Nous voilà dans Rosny, l'asyle solitaire
D'une jeune Princesse aux bons français si chère :
C'est là que s'exerçant aux plus douces vertus,
Elle vient regretter les biens qu'elle a perdus.
Elle pleure un époux qu'un farouche Séide
Frappa dans son printemps d'un poignard parricide ;
Ah ! nous partageons tous sa touchante douleur,
Oui, Berry des français aurait fait le bonheur...
Mais il nous laisse un fils : Dieu ! protège la France !
Veille sur cet enfant notre unique espérance !
Que nourri des leçons qui forment les grands Rois,
Il soit courageux, ferme, et bon tout à la fois ;
Descendant des Bourbons, petit-fils d'henri quatre,
Qu'il sache pardonner comme il saura combattre,

Qu'il étouffe du mal les efforts renaissants,
Qu'il soit l'amour des bons et l'effroi des méchants,
Qu'il nous retrace enfin les vertus de sa mère,
Et rende à nos regrets son infortuné père !.......
—— Je quitte malgré moi ces lieux chers à mon cœur,
De nos coursiers trop prompts j'accuse la vigueur ;
Mais nous entrons dans Nantes, et comblant notre envie
On nous annonce enfin que la table est servie ;
L'hôte, le bonnet bas et d'un air caressant,
A chacun pour descendre offre un bras complaisant.
Je pourrais, de Boileau me déclarant l'émule,
Vous décrire à mon tour un repas ridicule :
Je peindrais l'appétit du voyageur glouton
Dévorant d'un regard la Dinde, le Jambon,
Plongé jusqu'au menton dans sa grasse serviette
Incessamment il vide, il remplit son assiette ;
L'Hôte sans se troubler et toujours en courant,
Répond aux cris confus du voyageur pressant.
Je peindrais d'abord ces découpeurs d'office,
Trop empressés, hélas ! à nous rendre service !
Insipides bavards, impertinents hâbleurs,

Surtout, c'est là leur gloire.., intrépides mangeurs,
Qui, fort soigneux de soi, fort oublieux des autres,
Affament leurs voisins ..... et font les bons apôtres!
Je ne sais ~~par quel~~ trop, par quel hazard heureux,
Tous les meilleurs morceaux restent toujours pour eux.
Je vous peindrais encor .... mais la voix redoutable
De ce lourd conducteur si pressé de partir,
Et pour les gens tardifs toujours impitoyable,
Me force à déserter la table;
J'entends le fouet claquer et les chevaux hennir,
Sous notre char pesant le pavé va gémir.
Ô d'un dîner quelconque influence certaine!
Nous qui nous connaissions à peine,
Semblons dire à présent, tant nous sommes unis:
Tout compagnon de table est un de nos amis!
Mais cet accord, hélas! est de peu de durée,
Et dès les premiers mots la discorde est semée;
Aux cris des orateurs reconnaissant des sots,
Je ris à leurs dépens de leurs fades propos:
L'un se donnant pour profond politique,
Dispute lourdement sur chaque République,

Et tout-à-fait content de son petit cerveau,
Essuie un front poudreux qui se fond tout en eau.
Celui-ci, comme il veut, fait la paix et la guerre,
L'autre promet encor des ~~fléaux~~ à la terre ....
J'écoutais tristement, dévorant mon malheur,
Et maudissant tout bas le trio discoureur ;
Quand par un coup du Ciel un sommeil salutaire
Dans l'intérêt commun le força de se taire.

Le Ciel était plus pur, et le soleil couchant
Dissipait, mais trop tard, le brouillard malfaisant ;
La route traversait des plaines verdoyantes,
Des coteaux enrichis de vignes florissantes,
Des prés toujours couverts de troupeaux bien nourris.
J'admirais ces trésors de notre beau pays.

Cependant la nuit vient, et prodiguant son ombre,
Sur les hauts coteaux répand un voile sombre ;
Alors chacun se tait, et tâchant de dormir,
Cherche à tromper l'heure qui semble ne plus finir.
Enfin de Saint-Germain nous traversons la place,
Je vous décrirais bien son château, sa terrasse,
Mais malgré mon désir il fait déjà trop noir ;
Et la nuit qui descend m'empêche de rien voir.

Sortis de Saint Germain nous traversons Nanterre ;
C'est là que la vertu d'une simple bergère
Lui valut des honneurs plus touchants et plus beaux
Que ceux que nous rendons aux plus fameux héros ;
héros, vous n'êtes plus qu'une vaine poussière !
Geneviève est aux Cieux ! sa touchante prière
fléchit du tout puissant les rigoureuses lois,
Et la vierge des champs protège encor nos Rois !
Mais bientôt l'horizon se charge de Lumière,
Et de Paris enfin nous passons la barrière,
Non sans avoir maudit les commis
Qui font damner les gens pour les droits réunis !

Cependant délivré de leur griffe crochue
De Longchamps au grand trot nous suivons l'avenue,
fort heureux de nous voir arrivés sans revers ;
Et moi bien plus encor d'être au bout de mes vers.
Je ne vous peindrai pas la brusque impatience
De quiconque attendait la lente diligence,
Les chevaux embrasés, les curieux caquets,
Les cris des voyageurs réclamant leurs paquets.
Je me retrouve enfin dans ma mansarde obscure,

Où, grâce au cahot de la rude voiture,
Je vais goûter j'espère un sommeil bienfaisant
Sur ma couche tant soit peu dure;
Mon œil appesanti se ferme à tout moment...
Je finis donc sans plus d'affaire:
Adieu, pensez à votre frère
Qui vous embrasse en s'endormant./.

Caumont

Le Bon Viellard.

Soixante fois j'ai revu l'hirondelle
Aux jours des fleurs regagner nos climats,
Je suis bien vieux, et la saison nouvelle
Sans doute ici ne me trouvera pas !
Mais près de vous j'aime à parler sans cesse
Des souvenirs de mon joyeux printems ;
Je crois alors éloigner la vieillesse,
Mes bons amis, je n'ai plus que vingt ans !

S'il faut chanter aimable chansonnette,
Ou consoler quelque illustre malheur,
Sans nul retard ma voix est toujours ~~prête~~ prête,
Car ma chanson est l'écho de mon cœur.
Si pour les Grecs on veut faire la guerre,
Et si de Sparte on nomme le tyran,
La liberté qui toujours me fut chère
Me dit tout bas : tu n'as plus que vingt ans !

Quand le soleil a mûri les vendanges,
Et qu'un vin pur coule dans nos tonneaux,
Crainte qu'un jour Dieu ne trouve nos granges
Vides de tout, même d'épis nouveaux,
Aux laboureurs je conseille, en bon père,
De se munir pour de plus mauvais temps :
Et s'il veut bien écouter ma prière,
Mes bons amis, je n'ai plus que vingt ans !

Mais si, de l'âge oubliant les faiblesses,
Je veux encor courtiser les amours,
Le froid qu'on met à mes froides caresses
M'apprend assez le nombre de mes jours ;
Quand je veux plaire à la beauté craintive,
Sa main se joue avec mes cheveux blancs.
Si je lui dis : J'aime ! sa bouche naïve
Répond tout bas : Vous avez Soixante ans !

Dufauré

Oraison funèbre d'un cheval de fiacre.

C'était le soir : d'une nouvelle année
Paris voyait finir la première journée ;
Dans leur rapide essor, se croisant en tous sens,
Des riches orgueilleux les brillants équipages
Effrayaient à grand bruit les timides passans,
Qui couraient rendre à pied leurs modestes hommages.
Dans ce cahos mouvant, par la foule arrêté,
Exhalant en gros mots sa colère impuissante,
Le brusque Automédon d'un char numéroté
Pressait de ses coursiers la marche languissante.
Souriant d'un air de bonheur
Du gain de sa journée il faisait la balance,
Et bénissait de tout son cœur
Du premier jour de l'an la magique influence,
Quand tout à coup César, son cheval bien aimé,
S'abat ..... et reste inanimé !
Connoissant bien son humeur apathique,

Son maître, sans plus s'émouvoir,
Pour le rappeler au devoir
A recours à son fouet, argument sans réplique ;
Pour la première fois son fouet est sans pouvoir ;
Dieux ! quels cruels soupçons alarment sa tendresse !
Le cœur entre la crainte et l'espoir suspendu,
De son siège aussitôt il s'élance, il s'empresse .....
Mais il n'était plus temps : César avait vécu !
Son maître sent alors ~~dans~~ l'excès de sa misère,
Par ce coup imprévu son cœur est accablé !
Cependant près de lui le peuple rassemblé
Compatissait à sa douleur amère :
(Car ce peuple outragé par de vains jugemens,
Sortit sensible et bon des mains de la nature ;
Oui, quoique né dans une classe obscure,
On peut toujours avoir des sentimens !)
L'intérêt du public, son éloquent silence,
Du maître de César allègent le malheur ;
Et, plein de ses regrets, il fait à l'assistance
L'histoire de celui qui cause sa douleur.
Tout Cocher qu'il était, c'était un beau parleur,
Il avait la mémoire ornée
De tableaux bien connus et de termes choisis

Qu'il avait retenu jadis
Etant Concierge à l'Athénée.
Rassemblant donc tous ses moyens,
Du siège de son char, qui lui sert de Tribune,
A ses nombreux concitoyens
Il raconte en ces mots toute son infortune :
" César, dont vous plaignez le destin rigoureux,
" Dans son printemps, Messieurs, fut un cheval fameux !
" Il vit fuir l'ancien régime,
" (Vous voyez qu'il était déjà sur le retour,)
" Il vint au monde alors qu'un peuple magnanime
" Brisant ses fers devint maître à son tour,
" Remplissant dignement par cet élan sublime
" Le plus saint des devoirs d'un peuple qu'on opprime ;
" Déjà..... mais revenons à mon pauvre cheval :
" Peut être attendez-vous sa généalogie ?
" Mais non, ce modeste animal
" Ne se donna jamais pour le collatéral
" D'un des coursiers fameux de la Mythologie ;
" Il était sans ayeux, ses parents peu connus
" Bons chevaux de labour, n'avaient pas de jactance ;
" Il dut tout à lui seul et rien à sa naissance !
" Mais il n'eut pas l'orgueil des parvenus.

« Quittant bien jeune encor sa province natale
« Il vint chercher fortune et briller à Paris :
« Bientôt sur ses rivaux, sans brigue, sans cabale,
« Par son mérite seul il remporta le prix.
« Et qui de vous, Messieurs, n'a gardé la mémoire
« Du fameux cheval blanc qui vivra dans l'histoire ?
« Coursier, renommé justement,
« De ce noble héros de l'un et l'autre monde ;
« Connu par ses hauts faits, comme par sa fronde,
« Qui devint tout à coup un grand homme .... en dormant ?
« Eh bien, ce cheval blanc, l'idole de son maître,
« Qui partagea sa popularité,
« Je dirai plus, la surpassa peut-être ;
« Car du bon peuple on sait s'il fut fêté !
« Dans ces lieux à l'instant sonna sa dernière heure,
« Vous le voyez sans vie, et c'est lui que je pleure !
« Ce que c'est que de nous ! de sa grandeur d'un jour
« César fut bien puni par un triste retour :
« Un jour que le héros haranguait l'assistance
« De la [illegible] César eut l'imprudence,
« Au beau milieu de son discours !
« Hélas ! un homme au-dessus du vulgaire
« Tombe parfois comme un homme ordinaire !

" Mais le grand citoyen, justement irrité,
" Jugeant cette mésaventure
" Peu conforme à sa dignité,
" Chassa l'indocile monture .....
" Le cheval blanc fut retraité !
" Quittant donc à regret cette illustre écurie
" César en un seul jour vit sa gloire flétrie :
" Son nouveau maître était un Charlatan,
" Qui, dans le libre essor de sa noble industrie,
" Déclarait traître à la patrie
" Quiconque médisait de son Orviétan ;
" C'était un orateur, un homme de génie,
" Il parlait longuement ... sans trop se répéter,
" Et la multitude ébahie
" Ne se lassait jamais de l'écouter.
" Certes, César pouvait accuser la fortune :
" Servir un charlatan ! lui cheval de héros !
" La disgrâce était peu commune.
" Mais son nouvel état, au milieu de ses maux,
" Lui rappelait encor ses anciens jours de gloire :
" Oui, de chauds partisans ce nombreux auditoire
" La popularité de son nouveau patron,
" Le dirai-je, son air tant soit peu fanfaron,

« Son organe imposant, son riche habit, peut être,
« Tant de points de comparaison
« Lui faisaient croire encore, (était-ce avec raison ?)
« Qu'il n'avait point changé de maître.
« Mais, *César*, n'était pas au bout de ses revers,
« Le sort lui réservait des chagrins plus amers ;
« Son maître fut bientôt trompé dans son attente ;
« Pour ramener une foule inconstante
« Ses efforts chaque jour devenaient superflus,
« Pour notre *charlatan*, le métier n'allait plus...
« Trop *d'amateurs* l'exerçaient sans *patente* !
« Par son maître vendu, *César* devint bientôt...
« *Cheval de fiacre* ! il faut trancher le mot.
« Mais l'homme fait l'état, l'état ne fait pas l'homme !
« *César*, le prouva bien : ce fut peut-être en somme
« Dans cet état peu brillant en effet
« Qu'il sut le mieux montrer ce qu'il était !
« Ah ! je perds avec lui mon unique ressource :
« Il semblait deviner, hélas !
« Si j'étais pris *à l'heure*, ou bien par *à la course*,
« Pour presser avec art ou rallentir son pas.
« Témoin de mes plaisirs, compagnon de mes peines,
« Tu partageais mes maux !... rarement mes aubaines !

" ah! combien de tableaux ou touchans ou joyeux,
" De gais enterremens, de tristes mariages,
" Depuis Dix ans ont passé sous nos yeux!
" Que nous avons traîné de divers personnages!
" Tantôt c'était ce _long solliciteur_,
" Qui fit dans tout Paris circuler ma voiture,
" Et qui de mon _pour-boire_ assigna la valeur....
" Sur les appointemens de sa place future!
" Ou bien encor _ce noir collatéral_,
" affligé .... suivant la coutume,
" Dont le secret plaisir se déguisait si mal
" Sous son funéraire costume!
" Te souviens-tu, _César_, de la noble fureur
" De ce fier et sublime auteur,
" Qui, courant à l'Académie,
" Fut par nous un beau jour versé si rudement!
" Et qui tomba presqu'aussi lourdement
" Que sa pompeuse Tragédie?
" Te souviens-tu ..... mais quelle est ma folie!
" Pour tromper ma douleur discours superflus!
" Puis-je oublier, hélas! que tu ne m'entends plus!
" ah! j'ai causé ta mort, oui, c'est mon injustice
" qui de ta vie entière a fait un long supplice;

« Je t'immolai pour un peu d'or........

« Et pourtant je t'aimais ! trop coupable faiblesse !
« Jusqu'au dernier moment t'accusant de paresse,
« Tu n'étais plus ..... je te frappais encor..! — ».
Il dit : et la foule attendrie
Déplore les revers de ce noble animal ;
Le malheureux cocher sent son âme flétrie ;
Et fuyant de ses maux le théâtre fatal
Il excite en pleurant son unique cheval .....
Accablé de douleur (de fatigue peut être)
Celui ci semble, hélas ! à son air abattu
Pleurer le compagnon, l'ami qu'il a perdu,
Et partager les regrets de son maître ;
Pour lui de son malheur supportant mal le poids,
Il maudit du destin la funeste influence ;
Et gagnant son logis dans un morne silence,
Il s'endormit à jeun ..... pour la première fois.

Caumont

Le Plat cassé.

Cinquante vers ! et pour un Plat cassé !
Ah ! Mesdames, vraiment la dose est un peu forte :
Pourquoi me punir de la sorte ?
Par mon seul embarras mon crime est effacé !
Je conviens de ma gaucherie,
Riez à mes dépens, vous en avez le droit,
Je le répète encor : Je suis un Maladroit .....
Mais épargnez-moi, je vous prie.
Un Plat cassé !.... c'est donc bien étonnant ?
J'en ai cassé plus d'un autre en ma vie,
Et sans efforts, je le parie,
Chacun de vous en ferait tout autant.
Que si tous les casseurs d'assiettes,
De Plats à barbe, ou de Cuvettes,
Reçoivent même châtiment,

S'il leur fallait, Dieu sait comment !
D'un ton triste ou léger, langoureux ou lyrique,
Pour chaque Pot cassé fournir cinquante Vers,
Voyez de chefs d'œuvre divers
Quel rare assortiment ! quel Buffet poétique !
Petit Rondeau sur un grand Saladier,
Sonnet brulant à ma Théyère,
Madrigal à ma Poivrière,
Acrostiche à mon Compottier,
Tendre Elégie à ma pauvre Soupière !
Heureux encor, si quelque bel esprit
Plein de ce feu qu'Apollon nous inspire,
Ne venait entonner dans son noble délire
Une Ode Romantique ... à son Vase de Nuit !
Mais enfin puisqu'il faut chanter ta fin tragique,
J'aurai du moins recours à toi
Plat trop malencontreux ! Viens donc, inspire moi
Par les beaux souvenirs de ta splendeur antique :
Dis moi dans quel festin, fixant tous les regards,
Des Gourmets amoureux causant la douce ivresse,
Tu renfermais dans ta muraille épaisse
Les produits choisis du plus fameux des arts !

Dis-moi … Mais c'est en vain, du dieu de la cuisine
Tu n'as jamais connu les bienfaisants secrets,
Vil instrument d'une main assassine
Tu n'as pu contenir que des Ragoûts malfaits !
Fuis loin de moi Plat Subalterne !
Je vois avec horreur à ce cercle plus terne
Près de tes bords profondément marqué,
Que ton dernier exploit fut un Gratin manqué !
Fuis donc : puisqu'aussi bien, sans ton aide vulgaire,
Sans célébrer ton ignoble destin,
J'aurai su m'acquitter de la tâche sévère
Que l'on m'imposa ce Matin. /.

Caumont
.J.

La Batelière de Brientz

Ranz des bords du Lac.

Le Ciel est pur ; beaux Voyageurs,
Elancez-vous dans ma nacelle ;
Ainsi que moi ma Barque est belle,
Et j'ai des fraises et des fleurs.
Un vent frais agite mes Voiles ;
L'écho redira nos accords,
Et nous regagnerons les bords
Quand se lèveront les étoiles.

Le Jour du matin est moins doux que mes yeux ;
Elisbeth est ici le beau nom qu'on me donne,
Et j'ai vu seize fois le printems gracieux.

Suspendre à nos côteaux sa fertile couronne.
Le Ciel est pur &c.

Les Bergers vont disant : « Elisbeth ! aime nous ! »
Mais je fuis leurs présens qu'à peine je regarde ;
Moi je ne veux aimer que Lenor ; il est doux
Et timide encor plus que l'agneau qu'il me garde.
Le Ciel est pur &c.

Quand la Lune le soir dort sur les gazons verds,
Je vais errer loin, loin dans les sombres campagnes,
Et nous chantons ensemble, oh ! moi je sais des airs
Dont brulent de dépit mes jalouses compagnes.
Le Ciel est pur &c.

Parfois nos jeunes cœurs aiment à tressaillir
Au murmure lointain de l'orage qui gronde ;
Et bercés sur les flots, nous écoutons gémir
Le rocher qui se plaint des injures de l'onde.
Le Ciel est pur &c.

Sur ces monts couronnés de Pins mélodieux ;
Souvent j'aime à voir fuir le daim aux pieds agiles,
D'un coursier hennissant au son du Cor joyeux ;
Elisbeth sait aussi presser les flancs dociles.
Le Ciel est pur &c.

Voyageurs, quand la nuit descendra sur les eaux,
Venez, vous trouverez sous ma simple chaumière
Près d'un feu qui pétille un lit de joncs nouveaux ;
Et vous saurez les airs que me chantait ma mère.
Le Ciel est pur &c.

Humbert-Ferrand.
3.

La Vallée D'Etampes.

Entre Paris et cette ville antique
Où Jeanne D'Arc illustra sa valeur ;
S'étend au loin un vallon poétique ,
Charmant séjour qu'habite le bonheur .
Là, maint ruisseau sur un lit de verdure
Promène en paix son onde libre et pure ;
De verds bosquets , asiles de l'amour ,
Des bois touffus , des rideaux de feuillage
De ce vallon décorent le contour ;
L'oiseau joyeux chante au fond du bocage ;
Sur la colline où vient mourir le jour
Le chêne altier et l'orme centenaire
Lèvent leur front grave et majestueux ;
Et leurs vieux troncs , fils ainés de la terre ,
Restes du temps , nous parlent des ayeux .

Par les neuf sœurs cette terre embellie
Reçut un nom à la Grèce usurpé ;
Le Dieu des vers fuyant la Thessalie,
Vit ce vallon et le nomma Tempé.
En souvenir cette plaine féconde
A vu passer les Rois, les conquérans,
Et les échos sur les bords de son onde
Ont écouté les soupirs des amans :
Là Brunehaut, dans un séjour champêtre,
Rêva l'amour et le crime peut être ......
Sur les débris de ces saints monumens
Dont le remords avait peuplé le monde ;
Il semble voir l'ombre de Frédegonde
Poursuivre encore un spectre détrôné.
Blanche la gloire et l'amour de la France,
Dans ces beaux lieux, ornés par l'innocence,
Cachait l'éclat de son front couronné,
Et sa vertu, amante du silence.
Non loin d'Étampes, au penchant d'un côteau,
S'élève encor une tourelle antique ;
Reste isolé d'un gothique château :

Le roi Robert, si l'on croit la Chronique,
Pour ses plaisirs a bâti ce Manoir ;
Sur ses créneaux et sous son dôme noir
Maint chevalier a suspendu sa lance,
Maint Troubadour a chanté sa constance,
Mainte donzelle a pleuré son tourment.
D'un Roi jaloux la maitresse volage,
Qui de Diane a pris le nom charmant,
Qui fut plus belle et non pas aussi sage,
Jadis, dit-on, dans ce riant bocage
Au lieu de Cerfs poursuivait son amant.
Là chaque siècle a gravé son histoire,
Chaque bosquet, chaque petit ruisseau
D'une héroïne a gardé la mémoire :
Plus d'un guerrier y trouva son tombeau.
J'erre au hazard, entouré de décombres,
De noms fameux et de Royales ombres :
Nobles pensers, doux souvenirs d'amour,
Fêtes riantes, tableaux tristes et sombres
Charment mon cœur et mes yeux tour à tour.
Au sein des bois quel est ce monastère ?

C'est Morigny ; son clocher ruineux
Élève encor sa flèche solitaire.
De ce couvent l'aspect religieux
Ce temple obscur et ces vitraux gothiques,
La pierre usée où priaient les ayeux ;
Ce marbre auguste où de saintes reliques
Rendaient la vie à des membres glacés,
Rappelle un monde et des bienfaits passés.
Sur les vieux murs de ce vaste édifice
On voit du temps se jouer le caprice :
Le chœur debout sert d'Église au hameau ;
Et dans la nef, antique cimetière,
Qui des héros recèle la poussière,
Le berger danse au chant du chalumeau.
Auprès du cloître, au fond de la vallée
Dont la Juine arrose les détours,
De Saint-Phalier la chapelle isolée
Montre au passant les débris de ses tours.
Ce lieu jadis était plein de mystère :
Aux environs si quelque nouveau né
À la douleur en naissant condamné,

Se consumait dans les bras de sa mère ;
Vers la chapelle on conduisait l'enfant,
La mère allait récitant son Rosaire ;
On arrivait au simple monument ;
L'enfant baisait les os du vieil Hermite,
La Croix d'argent et l'étole bénite,
Un Moine en blanc le portait sur l'autel ;
Bientôt du saint la vertu bienfaisante
Et la douceur du baiser maternel
Faisait fleurir la Tige renaissante.
Charme touchant de la religion !
Simples vertus de notre vieille France,
Jours de bonheur, de paix et d'innocence,
Vous avez fui ! la douce illusion,
Le vrai plaisir, la divine espérance
N'habitent plus le toit du Laboureur ;
Un noir poison a desséché son cœur.
Sur des débris entassés par le crime
Mon œil envain cherche un peuple vieilli.
Ils sont unis ..... dans un commun abîme
hommes, lois, mœurs, tout s'est enseveli.

Mais toi tu vis, douce et belle nature !
De l'Aquilon tu braves la fureur,
Et du méchant le souffle corrupteur
N'a pu ternir l'éclat de ta parure.
Tu vois encor briller des jours sereins,
Les bois toujours se couvrent de verdure,
Les prés de fleurs, le pampre de raisins,
Et des ruisseaux la source est toujours pure.
Rians vallons, bocages éternels,
Discrets témoins des jeux de mon enfance,
Je vous revois après dix mois d'absence,
Rien n'est changé. Salut, champs paternels,
Je viens à vous fatigué de la ville,
Je viens chercher dans ce modeste asyle
La paix du cœur et l'oubli des mortels.
Dans mon village au fond de la vallée
Je goûte en paix de faciles loisirs,
Un sommeil pur et d'innocens plaisirs :
Ma Muse aussi, loin du monde exilée
Pour chanter l'ombre et les bocages verds,
Retrouve encor de rustiques concerts.

Des soins légers, des études légères,
De jolis vers et des livres nouveaux
Trompent le cours des heures passagères;
Et mon travail n'est qu'un autre repos.
Point de plaisirs ni de jeux sanguinaires:
Les cris confus d'une Meute aux abois,
Et le fracas des armes meurtrières
Ne troublent point les échos de nos bois;
Oui, mais aussi, quand l'aube matinale
Blanchit les monts, quand phébus radieux
Ouvre à demi sa couche nuptiale,
Le front penché, d'un pas silencieux
Sur le gazon de la rive fleurie
J'aime à porter ma douce rêverie.
Sur le gazon je viens encor m'asseoir,
Lorsque je vois derrière la Colline
L'astre des nuits et l'étoile du soir
Chasser des cieux le Soleil qui décline.
Souvent encor sur un lac argenté,
Dont le cristal, miroir de la nature,
D'un ciel d'azur réfléchit la clarté,

J'aime à guider d'une main ferme et sûre
Un frêle esquif par les eaux ballotté.
Bientôt je cède, et mon bras inutile
Laisse échapper une rame immobile.
Sur ma nacelle étendu mollement ;
L'esprit bercé par la mélancolie,
Je flotte au gré des ondes et du vent ;
Mon âme alors, doucement assoupie,
Dans ses écarts suit le flot inconstant ;
De mes pensers la trace fugitive
Brille et s'éteint, tel qu'un songe effacé,
Ou le sillon par la barque tracé
Qu'on voit au loin expirer sur la rive.
Ainsi mes jours s'écoulaient dans la paix,
Silencieux et calme comme l'onde
Qui fuit sans bruit sous des ombrages frais,
Au sein des prés que sa source féconde.
D'un œil serein contemplant l'avenir,
Assis aux lieux où grandit mon enfance,
Près d'une mère, entouré de silence,
Je m'endormais sur la foi du zéphir.

Mais du zéphir j'oubliais l'inconstance ;
Triste réveil ! dans le fond du vallon
~~J'entends le bruit de la feuille qui tombe~~ ;
Le vent d'automne et le noir aquilon
~~Qui~~ sifflent autour de la branche fanée ;
J'entends l'adieu de la belle saison ;
Et du départ déjà l'heure est sonnée.

Quand vient l'hiver je pars avec l'oiseau ;
Mais lui toujours, fidèle à la nature ;
Va retrouver sous un soleil plus beau
D'autres bosquets, un feuillage nouveau ;
L'éclat naissant d'une jeune verdure ;
Un autre abri sur un autre hameau.
Et moi, quittant ces demeures tranquilles ;
Je vais au loin, dans l'enceinte des villes,
Sous un ciel sombre et chargé de vapeurs ;
Me consumer en efforts inutiles ;
User le temps et sécher de langueurs !

Adieu, temple, doux et frais paysage,
Sombres forêts, vallons mystérieux,
Saints monuments, clocher de mon village,

Terre sacrée où dorment les ayeux !
Adieu, berceaux où l'humble Philomèle
Venait la nuit soupirer ses amours !

Adieu, chateaux, antique citadelle,
Echo lointain à ma voix si fidèle ;
Je fuis ces lieux, mais non pas pour toujours.
Objets chéris ! au déclin de L'automne,
Comme l'oiseau, si je vous abandonne,
Comme l'oiseau je reviens aux beaux jours ;

Guyot (Louis)

A une Pâquerette des montagnes déracinée et renversée par ma charrue.

— Traduction libre d'une pièce de Burns. —
poète Écossais.

De ton frêle destin voici l'heure dernière,
Gentille Pâquerette, humble fille des monts ;
Car il faut qu'en passant dans le champ des moissons
J'écrase sans pitié sur le sein de la terre
Ta robe purpurine et ta tige légère,
Joli trésor de nos sillons.

Pauvre fleur ! ce n'est pas ta compagne timide,
Ce n'est pas l'alouette, hôte de ces beaux lieux,
Qui vient avant l'aurore en ses ébats joyeux
Effleurer les contours de ta corolle humide,
Courber ton front modeste et d'une aile rapide
S'envoler vers l'azur des cieux.

Le vent glacé du nord accueillit ta naissance,
Mais tu bravas gaîment le nord et ses fureurs ;
Ta jeune fleur, éclose avant les autres fleurs,
Des éléments jaloux désarma l'inclémence,
Et choisit, pour cacher sa fragile existence,
L'abri des sillons protecteurs.

Dans nos jardins, où l'art asservit la nature,
Sur un terrain oisif élevée à grands frais
Une plante orgueilleuse étale ses attraits.
Toi, tu vis solitaire en ta simple parure,
Ton humble toit de chaume, un bouquet de bruyère
Voilà ton trône et ton palais.

De ton tendre manteau timidement parée,
Ouvrant ton sein de neige aux baisers du zéphir;
Par un léger parfum tu n'oses te trahir:
Pourtant le soc cruel de sa dent acérée
Brise ton lit de mousse et ta tige ignorée;
Un jour t'a vu naître et mourir!
Ainsi jeune, naïve et de grâces ornée
La vierge du hameau, douce rose des champs,
Trop confiante hélas! aux amours inconstans,
Et de leurs jeux trompeurs victime infortunée,
Gémit, et sans honneur flétrie, abandonnée,
Succombe à la fleur de ses ans.
Ainsi meurt égaré sur l'océan du monde
Le poëte ici bas voyageur étranger:
Laissant aux aquilons le soin de diriger
A travers les écueils sa course vagabonde
Il chante … mais la mer en naufrages féconde
Engloutit son esquif léger.
Ainsi sur cette terre, exilée et souffrante,
La vertu quelque temps lutte avec la douleur,
Et d'un monde superbe affronte la rigueur.
Bientôt du désespoir l'ombre pâle, effrayante
Devant elle se lève, … alors triste et mourante
Elle fléchit sous le malheur.
Tel est aussi le sort qui menace ta tête,
Toi qui d'une humble fleur déplores ici la fin,
L'impitoyable mort avec son soc d'airain
Laboure l'univers comme un champ de conquête:
Le fer fatal s'approche, il te presse, il s'apprête
A mettre un terme à ton destin!

L. Guyot fils

Veillée des fêtes de Vénus.

Aimez au retour de l'Aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur ;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'amour demain vous donne un cœur.
La pompe du printems ~~vient~~ décorer la terre ;
Flore de ses festons ceint le front des côteaux ;
~~La~~ La sève se ralume, enfle, rompt ses canaux,
S'arrondit en boutons, fuit en feuille légère,
Et prépare un asyle aux amours des oiseaux.
~~Elevez à Cythérée un~~ élevez à cypris un trône de verdure ;
~~Des Myrtes odorans enlacez les rameaux~~ ;
Sous des dais émaillés de ~~leurs~~ ces rians berceaux.
Cypris dicte demain des loix à la nature.
Aimez au retour de l'Aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur ;
Et vous qui n'aimez pas encore,

Qu'amour demain vous donne un cœur.
Du matin de l'année Aphrodite est la reine ;
Sous le nom de Zéphir, son amoureuse haleine
Rend la vie aux ruisseaux, muets sous les glaçons,
Dans leurs langes pourprés caresse les boutons.
Sa main, riche de fleurs, se déploie incertaine,
Et verse ses trésors sur le vert des gazons.
Assise triomphante aux portes de l'aurore,
Elle ~~épand~~ étend les vapeurs en mobiles réseaux,
Aux voûtes des forêts colore leurs crystaux ;
Et fait étinceler la corbeille de Flore :
Roses qu'amour teignit dans le sang d'Adonis,
Embellissez le sein de la vierge timide ;
Vous devez à l'amour votre incarnat humide,
Vous devez vos parfums aux baisers de Cypris :
Aimez au retour de l'aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur ;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'amour demain vous donne un cœur.
Sous le voile ondoyant de ces verts ombrages,
Voluptueux dédale, asile du plaisir,

Diane à ses autels appelle vos hommages ;
De sa lyre à vos chants mariez les soupirs ;
Et que ses flots d'encens inondent les bocages.
Nymphes, l'enfant ailé dépose, en ce grand jour,
Pour bannir de vos cœurs, les soupçons, les alarmes,
Cet arc et ce flambeau qui font craindre l'amour ;
Désarmé, nud, soumis, qu'il dévoile de charmes !
Colombes, redoutez ce perfide Vautour !
C'est quand l'amour est nud, que l'amour a des armes.

Aimez au retour de l'aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur ;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'amour demain vous donne un cœur.

Chaste sœur d'Apollon, que l'acier de tes traits
Ne boive plus le sang des peuples des forêts ;
Cesse de foudroyer leurs ténébreux repaires ;
Abandonne à Vénus tes réduits solitaires ;
Si nous pourrions fléchir ton austère pudeur ;
Tu viendrais partager ses honneurs et son trône ;
La fête de Vénus est celle du bonheur,
Cérès, le dieu du Pinde, et l'amant d'Erigone

Animeront nos jeux par leur don séduisant ;
Pendant trois jours, le Myrte ombragera nos têtes
Écho pendant trois nuits répétera nos chants.
Mais l'éclair du courroux luit dans tes yeux brulans.
Eh fuis ..... Vénus, régnez dans ces belles retraites.

Aimez au retour de l'Aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur ;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'amour demain vous donne un cœur.

Viola, dépouille-toi de tes riches couleurs ;
Touche de tes parfums le trône où la déesse
Proclame à l'univers les lois de la tendresse,
Et répands à ses pieds une moisson de fleurs.
La naïve Aglaé, jouant avec ses sœurs,
Sur le sein de Vénus les groupe avec adresse ;
Déjà du fond des eaux, des rochers et des bois,
La timide Naïade en son palais liquide,
L'amante de Sylvain, L'Oréade rapide,
De la belle Idalie ont entendu la voix,
Et l'entourent des flots de leur essaim timide.
L'Amour est parmi nous, il est nu, sans carquois ;

Nymphes, ce faible enfant est un dieu bien perfide.
Aimez au retour de l'aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'Amour demain vous donne un cœur.
Du jour sous ces lauriers évitons les ardeurs,
Et chantons le printems, dont la source féconde
Echauffe l'univers, le pénètre, l'inonde.
Souffle du haut des cieux tes feux générateurs
Ether, toi du grand tout moteur, âme, puissance;
Venus, dans les vaisseaux de ce colosse immense
Disperse les esprits, les sucs réparateurs,
Qui des germes naissans développent l'enfance;
Vole de toute part, fais jaillir l'existence,
Dissous en flots actifs les cristaux des hivers,
Dans les flancs altérés de la terre engourdie,
Roule des flots d'amour et des torrens de vie;
Que le plaisir descende aux abîmes des mers;
Qu'il plane dans l'espace et peuple les déserts;

Que partout la matière aux sentimens soumise,
Dans tous les élémens s'anime et s'organise.

Aimez au retour de l'aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'amour demain vous donne un cœur.

Dans les fertiles champs de l'heureuse Ausonie,
D'Ilion isolé tu gardes le génie;
Tu le fais triompher de l'Olympe irrité:
Ton fils te doit le sceptre et l'immortalité.
Aux farouches Romains tu donnes des amantes,
Aux charmes de Rhéa tu cèdes le dieu Mars;
De deux rois ennemis les cohortes sanglantes
S'unissent à ta voix dans les mêmes remparts,
Et ton Myrthe sacré couvert de fleurs éclatantes
Protège le berceau des deux premiers Césars.

Aimez au retour de l'aurore,
Vous dont l'amour fit le bonheur;
Et vous qui n'aimez pas encore,
Qu'Amour demain vous donne un cœur.

Des bosquets de Paphos les masses ondoyantes
T'offrirent un berceau quand son fils vit le jour :
Les fleurs, penchant sur lui leurs têtes caressantes,
Couronnent de baisers le front du jeune amour.
Sur des mousses qu'ombrage un rideau de bruyères,
Le robuste taureau courbe ses vastes flancs :
Les douces brebis, les béliers bondissants
Du poids de leur toison fatiguent les fougères :
Des habitans de l'air le sémillant concours
Chante la volupté sous des feuilles nouvelles :
Déployant sur les eaux l'albâtre de ses ailes,
Le Cygne fastueux en cris rauques et sourds,
Murmure ses désirs et ses premiers amours.
Des forêts et des nuits syrène gracieuse,
oubliant un barbare, oubliant la douleur,
fille de Pandion, ta voix mélodieuse
Module le plaisir, soupire le bonheur.
De tes sons délicats la touchante magie
M'entraîne et retentit dans mon âme attendrie.
Et moi dont le Permesse écouta les accords,

Ma lyre abandonnée est en proie au silence ;
Des Muses qui m'aimaient j'ai glacé l'indulgence,
Mon ombre ira grossir le vulgaire des Morts.

Humbert-Ferrand.

Les ruines du Cirque à Rome.

Imité de Lord Byron ——— 4e Chant du Childe-Harold

Dieu sans nom, mais qu'ici tout révèle à ma vue,
Toi qu'enfanta le temps, enfin je te salue !
Tes pas, cherchant des nuits la sombre profondeur,
Aux lieux qu'ils ont foulé impriment la grandeur :
Dieu des vieux monuments, tu défends leur enceinte ;
Devant toi, je tressaille, étonné, mais sans crainte ;
Et les yeux attachés sur ces débris épars,
Quand nous interrogeons ces antiques remparts,
C'est par toi que, des temps réparant les outrages,
Nous semblons rebâtir ce qu'ont détruit les âges.

C'est ici, qu'étouffant la pitié dans leurs cœurs,
Du monde épouvanté les farouches vainqueurs
Jouissaient à grand bruit ou de l'oie ou de haine,

Quand l'esclave sanglant succombait dans l'Arène.
L'esclave ! juste ciel ! pourquoi du sang ! pourquoi !
Du Cirque des Romains ignorez-vous la Loi !
Pour charmer ses ennuis, César aussi l'ordonne,
Il vient s'y délasser du poids de sa couronne.
Pourquoi non ? eh ! qu'importe à ces froids spectateurs
Où la mort doit frapper de vils gladiateurs ;
Théâtre pour Théâtre, au Camp ou dans la lice,
Chaque acteur, tour à tour se doit en sacrifice.

Voyez l'infortuné frappé dans ce combat,
Son bras soutient son corps ; et courant au trépas,
Mais son front indigné lutte avec l'agonie,
Il repousse un soupir comme une ignominie ;
Et du sein palpitant que le fer a percé
S'écoule goutte à goutte un sang noir et glacé.
La nuit jusqu'à son cœur enfin s'ouvre un passage ;
Il voit, comme au travers d'un lugubre nuage,
Les objets confondus à ses yeux se troubler ;
La terre autour de lui déjà semble trembler ;
Il tombe, et le Romain qui sortait de la lice,

Fatigue encore les cieux d'une clameur impie :

—— Il l'entend ces cris, et ne s'en émeut pas :
Son cœur est tout entier vers de lointains climats :
Il oublie, en mourant, qu'il succombe sans gloire ;
Mais un vieux souvenir s'attache à sa mémoire :
Il se rappelle encor le champ qui l'a nourri ,
En rêvant le Danube, il se sent attendri .
Là ses fils folâtraient en caressant leur mère ,
Là peut-être en pleurant ils demandent leur père !
Et sa mort divertit les barbares Romains !
Levez-vous, vengez-nous, Vendales et Germains ..!
—— Mais silence .... au milieu de cette vaste arène,
Où le meurtre soufflait sa dévorante haleine ,
Où le peuple agité, de ses cris furieux
Jusqu'au fond de L'Olympe épouvantait les Dieux ,
Où les caprices vains d'une foule en furie
Dispensaient au hasard et la mort et la vie ,
Ma voix retentit seule, et le pâle rayon
Que la lune en tremblant balance à l'horizon ,
Ne vient plus éclairer que des voûtes désertes ,
Des gradins écroulés, des tours d'herbe couvertes ,
Un portique qui tombe, et de sombres cachots

Où mes pas égarés réveillent mille échos.
Non, le Cirque n'est plus : mais quels restes encore !
Rome de ses débris à nos yeux se décore.
Et pourtant, contemplez ce géant abattu ;
L'œil ne voit point d'abord tout ce qu'il a perdu ;
Mais, d'un second regard sur le colosse immense,
Il découvre en pleurant sa vaste décadence ;
Ce corps tout mutilé ne soutient plus le jour ;
Ce qui résiste à tout cède au temps à son tour.

Mais quand l'astre des nuits au bout de sa carrière,
Vient, sous de noirs arceaux reposant sa lumière,
Percer de ses rayons l'antique monument ;
Quand la brise du soir, qui frémit mollement,
Dans l'air fait ondoyer ce rideau de verdure
Dont il a revêtu sa vieille architecture,
Tel qu'on dépeint César, parmi ses vieux guerriers,
Cachant son front blanchi sous d'immortels lauriers ;
Alors, se dérobant de leurs demeures sombres,
Dans l'enceinte magique on voit errer des ombres,
Et j'écoute en tremblant les plaintes des héros
Dont je foule à mes pieds la cendre et les tombeaux.

Nollet de Malleville.

7.

La Guérite renversée

Fait historique

Dédié à la Garde Nationale !

Oui, je prends aujourd'hui pour sujet de mes chants
Cette honnête Garde civique,
Qui, pour la sureté publique,
Brave la fureur des Mutins !
J'estime ces héros tant soit peu pacifiques ;
J'aime leurs vertus .... domestiques ;
Pour moi le titre de Bisct
Sera toujours recommandable ;
Loin donc, bien loin de moi le dangereux projet
De gloser dans mes vers sur ce corps respectable !
Non, si je vous raconte un attentat commis
Dans certaine ville de France,
C'est en blamant la Coupable insolence

De quelques jeunes étourdis ;
D'ailleurs le fait est vrai, je vous le garantis ,
Je suis Normand... vous pourrez donc m'en croire !
Mais si vous étiez incertains ,
Je lèverais au besoin les deux mains
Pour vous attester mon histoire :_
Un honnête Biset, (puisqu'il faut se servir
D'un nom si peu décent, mais admis par l'usage),
Bourgeois peu belliqueux, homme prudent et sage ,
Et pour son compte aimant bien mieux dormir
Que se morfondre en faisant la patrouille ;
Aurait cédé de tout son cœur
A ceux que l'aiguillon de la gloire chatouille ,
Le droit de s'enrhumer en veillant pour l'honneur ;
Un dimanche pourtant, au sortir de l'office ,
Il trouva sous sa porte un billet de service ....
Notre homme sans respect humain ,
Eût bien voulu chez lui dormir à la sourdine ,
Et remettre in petto sa garde au lendemain ;
Mais du conseil de discipline
Redoutant la juste rigueur

——— S'il s'exemptait par contrebande,
Il fallut malgré lui montrer de la valeur ....
Pour éviter la prison ou l'amende.
Il se résigne donc, et du fond d'un grenier
Fait paraître au grand jour son attirail guerrier:
Sa femme, toute en pleurs, attache sa cocarde,
Et lui ceint au côté sa gothique <u>Mouillarde</u>,
Qui tenant fortement à son poudreux étui,
Depuis vingt ans et plus ne fait qu'un avec lui;
Elle admire en tremblant sa prestance héroïque,
Lui donne son fusil, fusil très pacifique,
Quoiqu'il eut dans son tems foudroyé deux moineaux,
Qui de notre <u>Biset</u> dévastaient les pruneaux!
Pour lui, se rengorgeant sous son vieil uniforme,
Il prend un air guerrier... mais le tout pour la forme;
Il confond tendrement dans ses embrassements
Et sa craintive épouse, et ses bruyants enfants;
Tout à coup, je ne sais quel sinistre présage
Vient affoiblir encor son languissant courage ...
Mais chassant cet effroi peu digne d'un grand cœur,
Il se rend à pas lents, au poste de l'honneur.
Tel autrefois, malgré les touchantes alarmes,
Malgré les conjugales larmes

De sa chère Andromaque, expirante en ses bras,
Hector l'abandonna pour courir au trépas !
Notre héros bourgeois, pour disgrâce dernière,
Devait pendant une heure entière,
(Au milieu de la nuit !) rester en faction
Sur une place solitaire
Où, sans doute par trahison,
On n'allumait jamais de reverbère ;
C'était un lieu qu'on fuyait à bon droit :
C'était le rendez-vous, le théâtre ordinaire
De la troupe insolente autant que téméraire,
Des mauvais sujets de l'endroit.
C'est là surtout qu'à la nuit close
Aux malheureux passans ils jouaient plus d'un tour ;
Aussi nos furieux, et pour cause,
Étaient-ils redoutés des bourgeois d'alentour !
Mais que ne peut un cœur à qui se fait entendre
Et la voix de l'honneur et celle du devoir ?
C'est en ces lieux qu'à neuf heures du soir
Notre Bisez ose se rendre !
C'est là qu'en généreux soldat,
Abandonnant tout ce qu'il aime,

Il vient veiller pour défendre l'état ......
Heureux s'il peut se défendre lui même !
Que la nuit parait longue, hélas ! quand on a peur !
Retranché prudemment au fond de sa Guérite
Notre héros, cédant au sommeil qui l'invite,
Croit fuir les noirs pensers qui déchirent son cœur...
Inutiles efforts ! Illusion cruelle !
Il est troublé par un songe alarmant,
Il voit de ses dangers l'image trop fidelle,
Et pour lui le sommeil est un nouveau tourment !
Infortuné Bisez ! déplorable victime !
ah ! que n'écoutais-tu tes prudentes frayeurs !
Trop innocent, hélas ! pour soupçonner le crime,
Tu dors au penchant de l'abyme !
Crains de te réveiller pour de plus grands malheurs !..
Dans l'ombre cependant rôdaient avec mystère
Des étourdis du collège échappés :
Ils parlaient à voix basse, et semblaient occupés
De quelque complot téméraire.
Enfin, la nuit secondant leur projet,
Ils entourent soudain la cabane Civique.
Où, comptant sur la foi publique

Dormait profondément le malheureux Biset.
Hélas ! il avait trop excité leur vengeance !
Les surprenant un jour dans son verger,
De ces pillards, sans aucune indulgence,
Son redoutable bras avait su se venger ;
Des coups de canne du bonhomme.
Nos vauriens conservaient un profond souvenir ;
Jugez s'il est doux de saisir
Un ennemi faisant son premier somme !
Cet âge est sans pitié, La fontaine l'a dit ;
La troupe avec effort soulevant la guérite,
La renverse soudain sur le bourgeois maudit,
Et prend très prudemment la fuite .....
Qui peindrait dignement les tragiques douleurs
De ce bon citoyen tout meurtri de sa chute ?
C'est alors qu'il accuse en ses justes fureurs
Le destin qui le persécute
Et du repos public les noirs perturbateurs !
Enfin, la patrouille trop lente,
Qui devait délivrer le héros malheureux
Venait pourtant finir sa longue attente.

Mais tout à coup quelle épouvante
Pour ces guerriers peu belliqueux !
Ils entendent les cris affreux
De la victime gémissante ......
Croyant alors l'ennemi dans leurs murs,
Et préférant toujours les partis les plus durs,
Ils battent de suite en retraite
Pour éviter une défaite :
Il fallut donc, ô surcroît de douleur !
Que le pauvre Biset, une nuit toute entière,
Enfermé dans sa souricière
Se résignât à son malheur.
Mais libre enfin de revoir la lumière,
Il quitta sans regret son étroite prison,
Et regagnant tristement sa maison
Il maudissait encor son humeur trop guerrière ...
Pour prévenir tout pareil accident,
On fit affermir au plus vite
Et fixer bien solidement
La malencontreuse Guérite :
De plus, l'État major prit un bel arrêté,

Lu, pour ordre du jour, à la garde assemblée,
Portant : Qu'à l'avenir, pour plus de sûreté,
On ne laisserait plus ni de poste écarté,
Ni de sentinelle isolée ;
Item : que les Bisets, quand il ferait trop noir,
Bravant des curieux la fade raillerie,
Ne sortiraient plus seuls le soir...
Mais qu'ils iraient toujours en compagnie,
Afin que désormais, par leur nombre imposant
Se trouvant à l'abri de toute violence,
Ils pussent ... (sans danger) réprimer l'insolence,
Et déjouer les tours de tout mauvais plaisant.
Pour notre bon bourgeois, dépouillant l'uniforme,
Il fut admis à la réforme ;
Et, ne devant plus lui servir,
Ses armes, désormais trophée héréditaire,
Au fond du grenier solitaire
Rentrèrent ... pour n'en plus sortir. /

Caumont
-7-

La Jeune fille mourante.

Le printems renaissait pour la quinzième fois,
Depuis mes premiers pleurs et mon premier sourire,
Et sous les baisers du zéphire,
Flore se réveillait aux champs et dans nos bois.

J'aimais de mon jardin la naissante parure :
Eh! j'avais si long tems accusé ses lenteurs ;
Mais je ne savais pas que la jeune verdure
Me devait apporter ces mortelles langueurs.

Près du côteau chéri, dans ces belles campagnes
Où l'Isle promenait ses murmurantes eaux,
Le premier jour d'Avril, j'assemblai mes compagnes,
Et dansai, sur la rive, aux concerts des oiseaux.
Et les oiseaux cherchaient leur grotte printanière,
Et du feuillage obscur l'amoureux demi-jour ;
Et moi, j'aimais aussi l'ombrage et le mystère,

Comme eux j'allais chanter l'amour.

Dansons, ô mes jeunes amies,
Dansons, c'est un adieu que je fais à mes sœurs;
Les fleurs ne seront pas toutes épanouies;
Et j'aurai disparu, la plus jeune des fleurs!
Et depuis, dans mon parterre,
Parmi ces rosiers aimés,
J'allais, pâle, solitaire,
Je voulais voir la première,
De la première fleur les charmes embaumés.
Je quêtais un bouton de rose:
Hélas! Mai nous gardait ce reste des hivers;
La rose était séchée avant que d'être éclose;
Les Cyprès étaient toujours verts!
Bientôt leur sombre tête ombragera ma tombe;
Et je n'aurai point vu mon quinzième printemps;
Oui je mourrai du moins comme la fleur, qui tombe
Avant d'avoir trouvé les zéphirs inconstants.

Derisou

Couplets chantés au repas de Madrid. –
à la fin du repas.

Il faut partir. (bis,
Déjà je vois à vos trognes vermeilles
Que la raison va fuir dans nos bouteilles;
Amis, ~~Allons~~ cherchons la fraîcheur du zéphir:
Bientôt la nuit va déployer ses voiles,
Oui, par Bacchus! je crois voir les étoiles;
Il faut partir. (Bis.)

Il faut partir (Bis)
Lorsque du punch la liqueur enflammée
Dorant les bords de la coupe embaumée,
Dans tous les cœurs ranime le plaisir,
Des yeux déjà menaçant ce breuvage;
Je lui redis, plein d'un noble courage:
Il faut partir. (Bis)

Il faut partir. Bis
Divinités du classique Permesse,
Tyrans vieillis de Rome et de la Grèce,
Dieux immortels, il est temps de mourir.
L'eau d'hypocrène est tarie au Parnasse,
Et d'autres dieux cédez enfin la place,
Il faut partir. (Bis)

Il faut partir. (Bis)
Depuis six ans, lorsque la Grèce esclave
Montrant sa croix aux tyrans qu'elle brave,
Ne sait, hélas ! que combattre et mourir,
Volez, français, avant qu'elle succombe ;
J'entends Bisson nous crier de sa tombe :
Il faut partir. (Bis)

Il faut partir (Bis)
Du moins, amis, cette heureuse journée,
Pour embellir la fin d'une autre année,
Longtemps encor viendra nous réunir.
Mais sans retour on fait le grand voyage,
Quand le nocher de l'infernal rivage
Vient nous crier ; il faut partir ! (Bis)

A. Flayol.

Vision Romantique,

ou

Conversation d'une troupe de revenans, pour aller jouer un Mélodrame.

Sur des sieges mystérieux,
Ceints de leurs manteaux nébuleux,
Le front gris et chargé d'orages,
Des Bardes, au corps ténébreux,
Déposaient d'un air langoureux
Leurs marécageux personnages.
—— Près d'eux, en bataillon épais,
Sont des fantômes sous les armes;
Et dans leurs yeux toujours dans larmes,
Brillent comme des feux follets:
Des Bardes ils sont les Gendarmes.
—— Sur leurs aériens schakos

Dessinés en forme de l'urne
Que l'on pose sur les tombeaux ;
Un hibou chante une nocturne ;
Et dans leurs noirs porte-manteaux,
Les Sénégas, les Solitaires,
Se pressent par Mille exemplaires
En non coupés in-Octavos.

Donc pour porter tout ce bagage,
On leur a donné des chevaux ;
Ensorte qu'ils offrent l'image ;
D'un nuage qui sur son dos
Laisse asseoir un autre nuage.
Ces Gendarmes aux traits brumeux,
Ces Donquichottes vaporeux,
Dont la lance toujours humide
Transperce les champs spacieux
Qui sont entre nous et les Cieux,
Et pressant d'un pied rapide
Les flancs du Coursier glorieux
Qui dans l'athmosphère les guide
Au gré des vents capricieux,

Ont seule le soin de la police
Qu'on fait dans les célestes lieux :
Or, le fantôme de service
auprès Du Barde sourcilleux
Chargé, pour amuser les âmes,
De jouer quelques Mélodrames,
Chez ces peuples tumultueux,
Flottait vers le Barde en silence...
A son tour le Barde s'avance....
Le Luths aux sons mélodieux
Sur ses épaules se balance......
Et roulant ses humides yeux,
Il dit d'un ton impérieux ;
„. Allez, volez ! — que l'on saisisse
„. Tous ces revenans paresseux
„. Que l'on attend pour le supplice !
„. Faire un Mélodrame sans eux !
„. Non, non. „. de la sombre milice
Part un Maréchal des Logis...
Notez qu'il est Minuit précis !...
De la Solitude voisine
Il somme alors tous les esprits

De se rendre sur la Colline
Où les Bardes sont réunis :
„ Partez, harmonieux fantômes ;
„ Songes, spectres et revenans !
„ Dans nos romantiques royaumes
„ Venez poser vos pieds errans !
„ Au premier de nos dénouments
„ On doit assassiner dix hommes,
„ Dont quatre seront innocens !
„ Votre présence est nécessaire ;
„ Vous le sentez, en pareil cas,
„ Si la bande patibulaire
„ Que nous immolerons là bas
„ Au pied de l'arbre du mystère,
„ Par hazard ne vous voyait pas,
„ Quel effet serait son trépas ?
„ Vous le sentez, dis-je, et j'espère
„ Que vous me suivrez de ce pas.
„ Je laisse à votre conscience
„ Ce qui n'est que de circonstance,
„ Et les douleurs et les hélas !
„ Tout cela vient dans qu'on y pense !

" Rendre l'esprit tranquillement !!!
" Ah! Messieurs, on ne peut vraiment
" Mourir aussi bourgeoisement !
—— " Qu'attendez-vous spectres débiles ?
" Quel est cet air d'abattement
" Qui sur vos faces immobiles
" Vient de glacer le sentiment ?
" Croyez-vous, ombres indociles,
" Qui faites tant les difficiles,
" Tandis qu'un simple coup de vent
" Peut vous jetter en un moment
" Au fond de la Scandinavie,
" Croyez-vous, dit-je, que toujours
" Je veuille chanter pour des sourds,
" Ou que dans le désert je crie !
" Je priais : Je vais ordonner !... ».
—— Il dit : d'un mandat d'amener
—— Il leur exhibe une copie ......
Les revenans saisis d'effroi
Se rendent au nom de la Loi
Déployant leur aile brunie
L'un en passant va du Beffroi

Réveiller la voix endormie ;
Pendant que pour un autre emploi
Son voisin avec énergie
Entonnant un chant d'agonie
Goûte l'ineffable plaisir
De faire en paix l'anatomie
Des détails d'un dernier soupir .....
Cependant au fond de la rue ,
Se fait un changement à vue
Des draps mortuaires chargés
Les Revenans dans le silence
Défilent en ordre rangés ....
Ils vont au lieu de la Séance
Où l'on commence à discuter
Ce qu'ils doivent exécuter ;
Prenant un ton de Tragédie ,
Un Barde , à la pâle effigie ,
Qui se piquait d'être orateur ,
Montait alors à la Tribune :
" Messieurs , dit-il , avec chaleur ,
" Etes-vous d'avis que la Lune

" Paraisse en toute sa grandeur ?
" Ou bien pensez-vous, je vous prie !..
" Pour moi, voici mon sentiment ;
" Sur la colline du Torrent :
" Au bruit lointain de l'harmonie
" Des ailes sonores du Vent ;
" Aux cris de l'homicide génie
" ~~Qui va chaque nuit~~, s'élançant
" ~~Sur la surface rembrunie~~ — —
" Ou du Lac ou de L'Océan ;
" Aux nocturnes accens de Joie :
" De quelques vieux oiseaux de proie
" Qu'il est important d'imiter ;
" (Car leurs voix rauques et funèbres
" Sont de rigueur pour completter
" Les horreurs qu'il faut ajouter
" Aux simples horreurs des ténèbres ;)
" Je veux que le fils tout sanglant,
" Armé d'un Couteau parricide,
" De sa mère perce le flanc ;
" Ensuite qu'il se suicide ;

« Et qu'il aille tomber mourant
« Aux pieds de l'amante timide,
« Qui sera là, près d'un brouillard,
« Voilant une prunelle humide,
« Et cherchant d'une main avide
« A profiter de ce poignard ....!

....

~~[illegible]~~
~~[illegible]~~....

« Mais j'aime qu'un trait de folie,
« Qu'on mêle au tintement du glas,
« Coupe un peu la monotonie
« D'une dixaine de trépas. //.

Ainsi parlait la voix sacrée
De ce Barde des anciens jours.
Il avait fini son discours,
Et pourtant sa main égarée
Semblait gesticuler toujours....
Tout à coup, son regard oblique
Me rencontre .... troublé, confus,
Je m'éveille .... mes sens émus,
Plein de l'image fantastique;

Par la frayeur tous abattus :
Et je jure, foi de classique,
Qu'on ne m'y prendra jamais plus !

Cloppin ...

Adieux à la Poésie.

Ode.

De Castor émule rapide,
Et loin du vulgaire tremblant,
Un héros, dans les jeux d'Élide,
Précipite son char brûlant :
Qu'un indigne obstacle l'arrête,
Il détourne sa noble tête,
Et quitte en pleurant ses coursiers :
Les vainqueurs pour dernier outrage,
Insulteront à son courage
Du spectacle de leurs lauriers !

Libres d'une entrave importune,
Tentez la gloire et ses hazards,
Vous favoris de la fortune,
Ravissez la palme des arts :
Sans combat je fuis la victoire !
Amant des filles de mémoire,

Le sort m'arrache à tes autels .....
Adieu, Divine Poésie,
Ne me verse plus l'ambroisie
Qui met au rang des immortels !

Oui, je l'ai fait ce sacrifice ;
J'abjure un penchant séducteur ;
Que votre désir s'accomplisse ;
Ô mon père, ô mon bienfaiteur !
Vous m'avez montré la misère
Prix de cette gloire éphémère,
Cher et fatal présent des Dieux :
Je vous ai cru ; mais je soupire !
Et, même en se brisant, ma Lyre
Exhale un son Mélodieux !

Pieux, disais-je à ce luth sonore,
Du malheur je brave l'écueil ;
Mon cœur que l'avenir dévore
Ne veut qu'un illustre cercueil.
Lyre, sois mon trésor suprême :
Au sein de l'indigence même,

Rendons nos destins éclatans:
Loin ces craintes pusillanimes!
Les échos de mes chants sublimes
Résonnent audelà des tems!

" Ah! fuis ces trompeuses amorces;
" Ces voux ~~surpassent~~ ton pouvoir:
" fuis, disait-on! déjà tes forces
" ~~Ont trahi~~ ton superbe espoir.
" Si tes vers ont quelque harmonie;
" Où sont-ils ceux que ton génie
" Lance vers l'immortalité!
——— formant son oil à la lumière,
L'aiglon, dans sa course première,
franchit-il donc l'immensité!

L'illusion qui m'est ravie
Peut être égarait mon destin,
Parmi ces fleurs qui de la vie
N'ornent jamais que le matin!......
Que dis-je! mes ailes rapides,
Du Mont sacré des Aonides,

Auraient pris leur sublime essor :
J'y gravais mon nom ; j'en atteste
L'affreux désespoir qui me reste ;
Et ces pleurs que je verse encor ! —

Par le malheur et les souffrances
Naguère en mon printems vaincu,
Je voyais fuir mes espérances ;
Je mourais sans avoir vécu :
De nobles désirs consumée,
Ma jeunesse sans renommée
Devant la tombe dut ~~fuir~~ finir . . .
Mais, puisque la gloire est un crime,
Mort, tu peux frapper ta victime,
Tu n'entendras pas un soupir. —

Pourquoi, si ta perte cruelle
Devait me coûter tant de pleurs !
Reine des chants, sainte immortelle,
Me faire espérer tes faveurs ?
Retiens ton souffle qui m'inspire ;
Ces vers que ma douleur soupire
Ne font qu'augmenter mes regrets :
Fuis, ta présence me tourmente . . . . .
Près de perdre une tendre amante,
On lui trouve encor plus d'attraits.

Ah! plutôt allège ma chaîne,
Doux arbitre de mes destins;
Veux, sous quelques lois que je traîne
Ma vie obscure et mes chagrins.
Pour-moi, dans cette nuit funeste,
Quelque fois un rayon céleste
S'échappera de ton flambeau:
Ainsi, loin des Jardins de flore,
notre oil attendri voit éclore
Une rose sur un Tombeau. /

Cosnard

La Guerre D'Espagne

fragment.

Devant nos armes triomphantes
Les preux de la révolte ont fui de toutes parts,
Et Cadix a reçu leurs cohortes tremblantes
Au sein de ses triples remparts :
C'est là qu'un dieu vengeur rassemble ses victimes
Il pousse vers ces murs, comme vers des abîmes,
Ces rebelles enfans que l'Espagne a proscrits

Unis par la terreur ainsi que par leurs crimes,
Là sont encor ces transfuges flétris
Dont le glaive a purgé Lutèce et Parthénope,
Restes impurs, foibles et vils débris
Des révolutions qui souillèrent l'Europe.
Citoyens factieux, ou parjures soldats,
Le sol de la révolte est leur seule patrie;
Mais pour d'autres forfaits envain s'aiguisent leurs bras:
Comme aux champs de l'Abbruze aux champs de l'Ibérie,
Maudits par la Victoire, ils ont fui les combats.
Tremble, Cadix, cité rebelle,
Tes flots, tes rocs géans, ta fière citadelle,
Tes écueils protecteurs ne te sauveront pas.
Envain du haut de la tour infidèle
Cent bronzes enflammés vomissent le trépas:
Le volcan gronde encor sur le brûlant cratère
Déjà Bourbon s'élance, aux tours du trocadère
Bourbon du lys vainqueur arbore le drapeau;
Il descend, il poursuit les rebelles cohortes,
Et quand l'astre des cieux éclaire un jour nouveau,
Aux Français triomphans Cadix ouvre ses portes.
Tremblante, rejetée aux lieux de son berceau,
Sous les coups de Bourbon la révolte succombe;
Cadix l'avait vu naître et Cadix est sa tombe........
....
Pour dire à l'avenir leurs sublimes exploits,
Aux portes de nos murs un monument s'élève; (1)
Le fier usurpateur du trône de nos Rois

(1) l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile.

Le commença jadis, mais un Bourbon l'achève.
Ah! cet homme, enivré de l'encens des grandeurs,
Ne songeait pas, dans ses rêves de gloire,
Qu'il dressait des autels pour une autre Victoire
Et pour d'autres triomphateurs!.........
Cet homme sur son front essaya la couronne;
Il alla réveiller au temple de Bellone
Le foudre endormi des Césars;
Ce soldat roi planta ses étendards
Sur les rives du Nil, sur les murs de Lisbonne,
Sur la tour vierge encor de la cité des Czars.
Mais nos lauriers croissaient dans le sang, dans les larmes;
Les peuples domptés par nos armes
Payaient nos fers de leurs trésors:
Veuves de leurs enfants qui manquaient à nos fêtes
Les familles en deuil maudissaient nos conquêtes;
Vainqueurs, pour nous la joie était presque un remords!....
Gloire immortelle au fils de Henri quatre!
Ils sont purs les lauriers qu'il vient de moissonner;
Comme le Béarnais nous l'avons vu combattre,
Comme lui vaincre et savoir pardonner!
A-t-il avec le fer des braves
Arraché le bandeau du front sacré des Rois?
A-t-il au char de ses exploits
Enchaîné des princes esclaves?
Un plus noble triomphe honora sa valeur,
Le Scipion chrétien n'a pas détruit Numance:
Il rencontra la gloire en donnant le bonheur,

Et l'Espagnol vaincu par sa clémence
Le salue du nom de son Libérateur :
Pour la première fois, ô spectacle sublime !
Le monde a vu des guerriers bienfaiteurs,
Des victoires sans deuil, des conquêtes sans crime,
Et des vaincus pleurant au départ des vainqueurs. ....

....

Fière reine des mers, aux champs de Césarée,
Pour conquérir une tombe sacrée,
Le monde vit au lys s'unir tes Léopards ;
Et naguère, Albion, comme un peuple infidèle,
Quand le ciel t'appelait pour venger sa querelle,
Tu repliais tes étendards.
Tu retins dans tes ports tes voiles orgueilleuses :
De tes bandes victorieuses
Ta sombre politique enchaîna la valeur :
Mais il était pour nous, aux demeures divines,
Des alliés puissans, un noble protecteur,
Le Dieu de Tolbiac et le dieu de Bouvines,
Et nos dieux paternels, les Bourbons et l'honneur.
Tu fus neutre aux combats, neutre dans la victoire,
Albion, nos succès pour toi sont étrangers ;
Tu nous laissas tous les dangers,
Nous recueillons toute la gloire.

A. Flayol,

Germanicus

rencontrant dans les forêts de la Germanie les débris de l'armée de Varus.

Ode.

Quand te lasseras-tu de rapine et de guerre
Rome? hier tu disais : « J'envahirai la terre ;
« Je frapperai ses rois indignes de mes fers !... »
Sois satisfaite enfin. l'oiseau qu'arme la foudre

Et de sa serre immense il presse l'univers.

Mais le Germain s'indigne au sein du monde esclave,
Rome, et tu cours punir un orgueil qui te brave.
Crains de livrer ton sang aux mânes de Brennus !

On croit bruit de tes pas, ta grande ombre te suit ;
On connaît le poids de son glaive,
Il te menace encor, et Camille n'est plus !

Arminius déjà, tout bouillant de carnage,
Au Romain qui s'avance a disputé la plage ;
Tout prépare à Varus le plus sanglant accueil :
Et Rome cependant attend l'heure fatale,
Où son insolente rivale
Sous ces bois embrasés doit trouver son cercueil.

L'heure est passée !... où sont ces fiers vainqueurs du monde ?
Tel un torrent qu'engloutit la plage qu'il inonde,
L'oppresseur des Germains dort-il dans leurs sillons ?
Sous un voile de deuil Rome a caché ses craintes ;
Et tout retentit de ces plaintes :
Varus, traître Varus, rends-nous nos légions !..

Rome on te les rendra !.. non pas riches de gloire,
Enchaînant la révolte à ton char de victoire,
Mais tels qu'est un Romain sous le fer du Germain.

Varus oubliait-il qu'un plus grand capitaine
Depuis qu'après dix ans de peine
Planta dans ces climats le pavillon Romain?..

Mais un autre César s'éveille au nom de guerre!..
Rome à Germanicus a remis son tonnerre:
Il marche, et devant lui se lève Arminius.
Les Romains ont frémi d'une subite joie,
Et, l'oeil fixé sur cette proie,
Ils promettent son sang aux mânes de Varus.

" Egorgeons, ont-ils dit, cette race parjure!
" Que de nos frères morts son sang lave l'injure!
" O Dieux, rendez enfin la Vengeance à ces bords!
" Votre oeil verra bientôt d'étranges funérailles;
" La terre en ses vastes entrailles
" Ne pourra recevoir tant de sang et de Morts!.."

Hélas! d'affreux débris déjà couvrent ces plaines.

Là dorment sans honneur trois légions Romaines !
César les reconnaît, César court les venger !
Mais la douleur succède au courroux qui l'anime,
Et prêt à frapper sa victime,
Il pleure sur l'autel où l'on doit l'égorger !

Ainsi lorsque aux déserts, une horde farouche
De la lionne absente a dévasté la couche,
Le monstre a vu quel sang inondait son séjour :
Il part, revient, hésite, et devant ce carnage,
Livrant sa douleur ou sa rage,
Pousse un cri de vengeance ou des plaintes d'amour !

Alors cède à la douleur, ensevelis ta honte,
Rome, avant de frapper l'ennemi qui t'affronte ;
Les mânes de tes fils demandent du repos.
Trop long-tems ces guerriers, privés de sépulture,
Des loups ont été la pâture ;
La terre à ses vainqueurs doit annoncer des tombeaux.

Leurs frères cependant contemplent leur poussière ;
Ils ont du Camp désert vu l'immense barrière,
Tout leur peint le ravage et l'ordre du combat :
Car loin des rangs épars, ou courbé sous leur masse,
Monument de crainte ou d'audace,
La Muclette repose où luttait le Soldat.

Partout l'œil apperçoit quelque affreuse dépouille,
Des boucliers brisés, des dards rougés de rouille,
De pâles ossements d'hommes et de chevaux.
Jusques dans ses malheurs on retrouve une Reine,
Et toute la grandeur Romaine
Semble veiller encor sous ces tristes lambeaux.

Toujours sûr ses revers Rome marcha plus belle ;
Jadis Pyrrhus vainqueur s'inclina devant elle :
Carthage crut un jour la noyer dans le sang ;
Mais tandisque Annibal ébranlait cette idole,

L'ombre immense du Capitole
Épouvantait au loin les Dieux du conquérant.

Rome ici cependant frémit sous tant d'injures !..
Ces torches, ces poignards destinés aux tortures,
Des vainqueurs de Varus tout redit les fureurs ;
Et le soldat, qu'alors épargna tant de rage,
Décrit de ce jour de carnage
Au soldat effrayé les tragiques horreurs :

" Là Varus, pour courir sous la hache ennemie,
" Trancha ses tristes jours qu'attendait l'infamie,
" Là, restés dans le sang, nos aigles furent pris,
" Sur ce roc le vainqueur présidait aux supplices,
" Là se faisaient des sacrifices,
" Et ces autels fumaient sous nos frères meurtris ".

À ces tristes récits qu'accompagnent des larmes,
César a, dans ses mains, senti frémir ses armes,

Son œil étincelant a cherché l'ennemi :
"Romains, il est venu le jour des représailles ;
"Volez à d'autres funérailles,

Recule, Arminius, entends ces cris de rage ;
De quoi te servira ton farouche courage ?
César vient d'effacer l'aspect de tes fureurs,
Tu vas les expier ; le voilà qui s'élance !
Tremble, le fer de la vengeance
Est plus terrible encor retrempé dans les pleurs.

Dieux ! c'en est fait, le glaive a dévoré sa proie ;
César triomphe !... hélas Rome a caché sa joie !..
Rome n'ose plus même applaudir aux vertus ;
Dans ces murs avilis on a proscrit la gloire,
Et, pour prix de cette victoire,
La coupe de Tibère attend Germanicus !

9me/6
3.

274.

Le Sacre de S. M. Charles 10.

Sumpsitque Sadoch sacerdos cornu olei de tabernaculo, et unxit Salomonem, et cecinerunt buccina, et dixit omnis populus : vivat Rex Salomon !

(Lib. 3. Regum capit. 1. v. 39.)

Naguère encor les pleurs, les sanglots, les prières
Retentissaient autour d'un illustre cercueil ;
Le crêpe des douleurs recouvrait nos bannières,
Et la pourpre des Rois se cachait sous le deuil ;
Comme au jour lamentable où, veuve inconsolée,
La france aux pieds du Royal mausolée
Muette, accompagna le lugubre convoi ;
Charles n'a pu s'offenser de nos larmes :
Pour son cœur fraternel ce deuil même a des charmes :
Un bourbon aime à voir comme on pleure un bon Roi.

Pareil au jour vainqueur né du sein des ténèbres,
Le Christ sort d'une tombe et renaît immortel.
Déchirez ce long crêpe et ces voiles funèbres;
Refermez le sépulcre, et préparez l'autel.
Reprends, chaste Sion, tes vêtemens de fête;
Aux murs de Rheims que la pompe s'apprête,
Des flots d'un encens pur inondez ces parvis.
Temple des Francs, agrandis ton enceinte!
Prêtres du Seigneur, apportez l'huile sainte
Sur l'autel qui reçut les sermens de Clovis.

Clovis, à Tolbiac, trahi par ses idoles,
D'un autre Dieu, pour vaincre, invoqua le grand nom,
Et, par ce Dieu sauvé, dans ce temple des Gaules
La foi de la victoire acquitta la rançon.
Une blanche colombe, auguste messagère,
Vint déposer au fond du Sanctuaire
Du baume consacré le céleste trésor;
L'ange Sauveur sur ses ailes de flamme
Du nouveau Constantin apporta l'oriflamme,
Où sur des lys d'azur brillait une croix d'or.

Sainte parvis, ouvrez-vous; le Roi Chrétien s'avance!
Son front, au diadème à peine accoutumé,
Porte encore les traits d'une longue souffrance,
Que tempère en son cœur le bonheur d'être aimé.
Un autre Charles aussi vint dans ce temple antique,
Suivant les pas de la Vierge héroïque
Par un ange ravie aux champs de Vaucouleurs,
Quand, pour sauver la France prisonnière,
Le Ciel à sa houlette arbora sa bannière,
Et rendit la Victoire à ces nobles couleurs.

Peuples, que Reims convie à cette heureuse fête,
Au même autel naguère un Roi fut amené;
L'huile sainte coula sur son auguste tête,
Mais pour un autre empire il fut prédestiné.
Athlète consacré pour un combat sublime,
Louis devait, généreuse victime,
Tombé du trône antique où régnaient ses ayeux,
Prouver en Roi les vertus de sa race,
Et du juste immolé suivant la noble trace,
Passer par l'échafaud pour monter dans les Cieux.

D'un trône ensanglanté sacrilège héritière,
La révolte insolente, et son féroce orgueil,
Chassa comme un tyran Dieu de son sanctuaire,
Et poursuivit les Rois sous l'abri du cercueil.
Fouillant du vieux Henry la tombe violée,
Elle accourut, Bacchante échevelée,
Ravir le saint trésor que gardaient ces lambris: (a)
Car elle avait pour les têtes Royales
Une onction nouvelle, et, dans ses saturnales,
Elle versait leur sang sur leur trône en débris.

(a) profanation de la Sainte-Ampoule en 93.

Mais Dieu du haut du ciel de ses fureurs se joue;
Noble sang des Bourbons, vous n'êtes point tari!
Pour ne plus se briser la chaîne se renoue,
Et sur leur sol natal les lys ont refleuri.
Ce Dieu, quand périssait une race adorée,
Au sein fécond d'une Veuve inspirée
A de David éteint rallumé le flambeau.
Sur nos autels des Cieux redescendue
Au front proscrit des Rois l'huile sainte est rendue.
Ils ont tous reconquis, jusques à leur tombeau.

Temple contemporain de notre vieille gloire,
Berceau des Francs, salut ! Reims entre les cités,
Des jours de ta splendeur réveillant la mémoire,
Ce jour va rajeunir tes dômes attristés.
On embellit l'autel des dépouilles du trône ;
L'Ecu Royal, le manteau, la couronne
S'élèvent en trophée aux regards éblouis :
On voit auprès du fer de Charlemagne
(qui pour vaincre naguère a relui sur l'Espagne)
Le Sceptre que porta le plus grand des Louis.

Là, ces preux dont les noms vivent dans notre histoire
A côté du Monarque ont déjà pris leur rang ;
Là, ces preux sans aïeux, créés par la Victoire,
Qui, pour gagner un nom, ont versé tout leur sang.
L'appel du Souverain y réunit encore
Ces envoyés que la pourpre décore,
Et qui des Rois amis nous apportent les vœux.
Mais toute pompe à ses regards s'efface,
Quand Charles a pour témoins tous les Rois de sa race,
Et que ~~d'une voix libre~~ de tout un peuple il va répondre à Dieu.

De promesses du ciel divin dépositaire,
L'évangile est ouvert, sur le livre sacré
Le Roi chrétien s'engage au maître de la terre :
Noble serment rempli avant d'être juré !
Il promet de régner aux lois de Dieu fidèle,
De maintenir l'alliance nouvelle
Des vieux droits de la France et de la Royauté ;
Comme un fleuron de sa riche couronne,
Il promet de placer l'équité sur le trône,
Et de faire à sa droite asseoir la liberté.

Le monarque a parlé ; le sacrifice auguste
S'achève ; sur l'autel Dieu même s'est rendu ;
Le Roi des Cieux descend dans le cœur d'un roi juste ;
Au fond de tous les cœurs il semble descendu.
Avec le Roi chrétien un peuple entier s'incline :
Le chant sacré de l'enceinte divine
Seul interrompt encor le calme solennel ;
Et l'on dirait, à ce pieux silence,
Que ces vastes parvis remplis d'un peuple immense
Sont un temple habité par les anges du Ciel.

Le Pontife tremblant apporte le saint chrême,
Il unit sur l'autel le sceptre avec la croix;
Prosternant devant Dieu son front sans diadême,
Charle attend à genoux le baptême des Rois.
Accomplissant alors le mystère ineffable,
Le saint prélat sur son front vénérable
Trois fois verse les flots de ce baume adoré.
Ainsi tantôt il l'abaisse ou l'élève,
En lui rendant enfin sa couronne et son glaive,
Il montre au peuple ému son monarque sacré.

La nef s'ébranle au bruit de cent foudres qui grondent;
De mille cris d'amour le temple a tressailli;
Au serment d'un Bourbon les cieux même répondent,
Et dans son livre d'or l'ange l'a recueilli.
Sur la page immortelle où naguère un roi sage
Du peuple franc nous rendit l'héritage,
Près du nom de Louis Charles inscrit son nom.
France, reçois ces royales largesses!
Nous avons pour garant de ces libres promesses
La foi d'un chevalier et l'honneur d'un Bourbon.

A... Hayol.

Epître à mes Collègues De La Société d'Etudes Littéraires

Il est dans nos Cités une foule futile
Qui fatigue le sol de son poids inutile ;
Au Théâtre le soir promène ses lorgnons,
Traîne son triste ennui de salons en salons,
Et comme à son prochain à soi même incommode,
Borne tous ses destins à bien suivre la mode.
Voyez cet incroyable assis nonchalamment,
Caressant son menton pour tout amusement :
Il a l'air fatigué ; qu'a fait notre Automate ?
Il a lu son journal et noué sa Cravate.
Sans votre exemple, Amis, sans votre heureux secours,
Peut être à ce néant consacrant ma jeunesse,
J'allais languir comme eux au sein de la mollesse ;
Car, prêt à décider le destin de mes jours,

Mon esprit qu'effrayait cette grave matière
N'a pas encore osé choisir une Carrière.
J'ai médité pourtant sur les états divers,
J'eusse au Barreau suivi nos orateurs diserts,
Et, prêtant à Thémis un salutaire organe,
Fait mugir de mes cris l'Antre de la Chicane;
Mais ma poitrine est faible, hélas! et quel succès
Eut jamais couronné mes efforts et ma peine?
J'aurais appris bientôt, Avocat sans haleine,
Que de mauvais poumons, perdraient un bon procès.
Oubliant ma faiblesse et ma courte stature,
Peut être on m'aurait vu, héros en Miniature,
Aux dépens des Anglais, des Russes, des Germains,
Pratiquer le bel art d'égorger des humains.
Quand déjà plein d'espoir je brandissais ma lance,
La paix vient par malheur enchaîner ma vaillance.
allez, ô fils des Preux, modernes Paladins,
Montrer votre uniforme en nos pompeux jardins,
Et guider, à l'aspect de nos dieux domestiques,
De vos fiers Bataillons les marches pacifiques!
Trop heureux et comblés vos exploits Citadins

Quelque ordre belliqueux vous mande à la frontière,
Pour y former parfois un Cordon Sanitaire !
Ainsi quelques chemins que je veuille tenter,
Toujours dans mon essor je me sens arrêter.
Je désirais pourtant illustrer ma mémoire ;
Indigné d'être obscur, j'avais besoin de gloire ;
Mais, pour léguer mon nom à nos derniers neveux,
Faut-il, désespérant d'efforts plus généreux,
Puiser ma renommée à quelque indigne source
Et, nouvel Erostrate aller bruler la Bourse ?
Je voulus un beau jour servir l'humanité.
Déjà, Scapel en main, disséquant foie & rate,
J'écoutais les leçons des enfans d'Hyppocrate ....
La discorde en fureur troublait la faculté ;
Ses fondements croulaient et sa vieille méthode
Devant les orateurs allait passer de mode.
On me criait partout : « nouveau prédestiné,
» êtes-vous pour la Diète ou bien pour le Séné ?
» Le Quinquina nuit-il aux fièvres continues ?

» Buvez-vous de l'eau claire ? aimez-vous les Sangsues ?
» Quand la peste ravage et dépeuple un canton,
» Est-ce la peur qui tue, ou la Contagion ?
» Répondez. nous avons la Gothique routine
» Et du fameux Broussais la moderne doctrine :
» Laquelle suivez-vous ? — aucune en vérité.
» Le choix est délicat, et mes doctes formules
M'inspiraient parfois de terribles scrupules.....
Pardonnez, je vous prie à ma témérité ;
J'aime trop mes amis pour soigner leur santé.

Un Mortel dont partout on vantait la sagesse ;
» Me dit un jour : Mon cher, votre sort m'intéresse ;
» Pour être sans fortune, il faut en acquérir.
» Sur le gouvernement, ses projets, ses mesures,
» Publiez examens, opinions, brochures ;
» Et de ses biens rogués quand chacun va gémir,
» La loi sur les Rentiers pourra vous enrichir.
» Que vos fiers argumens et vos clameurs sinistres
» Sur leur trône superbe ébranlent nos Ministres.
» Pertubez sans repos leur chef épouvanté ;

» Du formidable cri : Responsabilité ,
» Si votre plume avait un crédit salutaire ,
» Peut être seriez-vous , dans un jour de bonheur ,
» Et payé pour écrire et payé pour vous taire . »
—— Je suis loin de prétendre à cet excès d'honneur ,
Monsieur ; j'ai d'autres goûts : d'un charme involontaire
L'aimable Poésie a capturé mon cœur .
Si j'osais essayer sa divine harmonie
Et cueillir quelques fleurs sur les monts d'Aonie ?
—— « Qui vous arrête ? allez . par d'heureux procédés
» Apollon et Plutus se sont raccommodés .
» Rimer , c'est aujourd'hui courtiser la richesse ;
» Même on y peut gagner des lettres de Noblesse . »
—— Fort bien ; mais l'astre ami dont nous parle Boileau
A-t-il de ses rayons éclairé mon berceau ?
—— « Laissez-là Despréaux et vos craintes bizarres ;
» On ignore aujourd'hui ces préjugés barbares .
» Les tems sont bien changés ! dans ce siècle enchanteur ,
» Tout homme a du génie et chacun naît auteur . »

Mon charmant professeur voulut m'apprendre encore
Comme on déraisonnait dans un jargon sonore,
Et comment on pouvait par des points éloquens,
En Prose ainsi qu'en Vers remplacer le bon sens.
Fidèle au goût du Jour, d'une Voix Monotone,
Triste comme un brouillard qui voile un jour d'Automne,
Faut-il donc sur les pas de nos bardes pleureurs,
Afin d'être amusant m'abreuver d'amertume;
Puis, à chaque sanglot, dans un triste Volume,
Enterrer mes parents pour charmer les lecteurs?
Pour un seul que chérit la muse Romantique,
Qui, parmi les écueils aimant à s'égarer,
Y guide avec bonheur sa barque poétique,
Que de tristes nochers osent s'aventurer
Sur un frêle bateau si prompt à chavirer!
Chez un peuple léger ami de la folie;
Ces longs gémissemens n'auront pas de succès;
Dans un jour de tristesse et de mélancolie,
Quelque fois nous vions gémir comme un Cyprès;

Mais la gâîté nous charme et le rire est français.
Succédant aux amis perdus pour notre gloire,
D'autres vont dans nos rangs disputer la victoire.
Puissent-ils, avec nous rivalisant d'efforts,
Ne jamais refuser d'apporter leur offrande!
Ô vous, Mortels glacés qui verriez sans remords
Mettre honteusement votre Muse à l'amende,
Vous n'avez donc jamais, dans vos heureux travaux
Dérobé quelque palme à de nombreux rivaux;
Du haut d'une Tribune, au sein d'une athénée,
Joui des longs transports d'une foule étonnée?
Vous n'avez donc jamais, en récitant vos vers,
Entendu des Bravos les ravissans concerts!
Autour d'un chef aimé quand l'hiver nous rappelle,
Que ne puis-je rempli de votre noble ardeur,
Redire dans mes vers ses conseils et son zèle,
Offrir un juste hommage à notre fondateur!
Naguères laissant fuir notre cohorte agile,
En ces lieux désertés il restait immobile.
De leur prochain retour consolant ses regrets,

Il voyait ses enfans dans un loisir utile,
Méditer la nature, épier ses secrets,
Et, de tous nos travaux consacrant la mémoire,
Il gardait le dépôt de nos titres de gloire
Que de nouveaux lauriers vont enrichir encor.
Ainsi quand du printems l'haleine parfumée,
Vient ouvrir leur demeure aux aquilons fermée,
Sortant aux feux du jour de leurs cellules d'or,
des abeilles enfin la diligente armée
Au Calice des fleurs prend son rapide essor;
Mais le Monarque attend auprès du doux trésor,
Et veille avec amour sur l'enceinte embaumée.

Cosnard.

L'étudiant à Paris

ou

Le quartier Latin

Épître à M. J. C.

Séance solennelle du 13. Juin 1827.

O en est donc fait? loin du fracas,
Loin d'un ami qui te regrette,
Tu viens de diriger tes pas,
Et le riant fils de Cujas
N'est plus qu'un triste Anachorète:
Par quelle humeur trop inquiète
As-tu formé de tels projets?
Unis naguère et satisfaits
Tous deux sans prévoir la tempête
Nous goûtions l'ombre des forêts

Et, tu le sais, d'autres souhaits
Charmaient alors notre retraite.
De nos destins réglant le cours
Dans le grand Drame de nos Jours
Nous nous tracions un même rôle.
Abjurant nos goûts casaniers,
Nous devions loin de nos foyers
Servir tous deux à même école;
Et très débonnaires guerriers,
Sous les étendarts de Barthole
Tous deux cueillir mêmes lauriers.
Nous devions, changeant de bannière,
Et volontaires de Thémis,
Toujours rivaux, toujours amis,
Fournir une même carrière.
Ainsi nous trompions nos loisirs,
Et, détruisant cette chimère,
Les vents, sur leur aile légère,
Emportaient nos vagues désirs;
Et nous voguions pleins d'espérance.
Las! cependant la prévoyance,
Eut-du troubler ces jours sereins,

Tout n'était pas d'heureux présage ....
Souvent de nos futurs destins
Le Ciel dès lors m'offrit l'image.
On jour, au pied de ces côteaux
D'où tu vois couler la Garonne,
Sur la surface de ses eaux,
Du tronc d'un saule, avant l'automne
Je vis tomber deux verts rameaux;
Protégé par quelques ruines,
Le Saule avançait loin du bord
Et des flots détournant l'effort,
Sous le couvert de ses racines
Aux deux rameaux offrait un port.
Tous deux dans ce réduit tranquille
Par l'orage ils furent chassés:
Longtems autour de leur azile
Grondèrent les vents courroucés,
Longtems l'un vers l'autre poussés
Flottèrent sur l'onde immobile
Les deux rameaux entrelacés.
Mais enfin s'appaisa l'orage
Et je les vis se désunir.

Bientôt survint un doux zéphir ;
Ils le suivirent au passage ;
Et loin du paternel rivage
Je les vis tous les deux s'enfuir.
Nés ensemble au même feuillage,
Je crus que vers le sein des Mers
Ensemble ils suivraient leur voyage ;
Mais leurs destins furent divers.
L'un d'eux dans sa course inégale
Bientôt quitta le fil des eaux ;
Et guidé par des vents nouveaux
Tout seul, sous sa tige natale,
Il revint chercher le repos.
A cette retraite profonde
L'autre fit d'éternels adieux ;
Il conserva le fil de l'onde
Et, jouet des vents orageux,
Sans doute encor sous d'autres Cieux
Il suit sa course vagabonde.
Cette image frappa mes yeux.
J'en présageai triste aventure.
Bientôt confirmant cet augure

Le temps nous a poussé tous deux,
Moi sur cette rive peu sure,
Toi dans les champs de tes ayeux.
Mais quoi ! déjà la solitude
A désenchanté ces beaux lieux
Qu'ornèrent la joie et l'étude !
Déjà ton cœur, tu nous l'écris
A regreté nos jeux, nos ris,
Dans cette retraite profonde
Et tu veux, qu'en traits rajeunis,
Je vienne charmer tes ennuis !
Ton désir est plein de justice.
Tous tes amis sont au service
Ou d'hyppocrate ou de Cujas;
Toi même au fond de tes climats
Tu vis conscrit de leur milice;
Il te faut au moins une esquisse
De leurs scholastiques états.
Ma muse veut te satisfaire;
Ton cœur lui prêtera, j'espère,
Les agréments qu'elle n'a pas.
Pour toi donc j'invoque à la hâte

Maître Cujas, Sire Hyppocrate
Vos deux antiques potentats,
Et sous leurs yeux je vais décrire
La carte de leur double empire,
Les mœurs de leurs jeunes soldats.

Au sein de cette immense ville,
Séjour du luxe et du bon ton,
Où la province trop servile
Vient former son air mal habile
Et n'a pas, gratis, sa leçon,
S'élève un Côteau peu fertile;
Un triste et boueux Hélicon,
Où dans maint sombre domicile
Sur une jeunesse indocile
Règne maint crasseux Apollon.
Une atmosphère de science
Répand sa benigne influence
Surtout ce classique Canton.
Là le bas peuple en son jargon
Sait mêler du gros sel Attique,

Souvent dans son parler Bachique
J'ai cru qu'il citait Cicéron
Tout s'instruit dans la République,
Et l'on n'y voit pas D'empyrique,
De Barbier de bonne maison,
Qui dans un Idiome antique,
Sur le fronton de sa boutique
Ne mette docte inscription.
Ce pédantisme de Routine
Si différent en tout refrain
Du ton vif, léger et badin
Du plat pays qu'elle domine.
Vaut à la savante Colline
Le surnom de Quartier Latin.
Loin de la vile populace,
C'est là qu'hippocrate et Cujas
Rassemblent leurs brillants états.
D'abord au haut de leur Parnasse
Tous deux se disputaient le pas ;
Et presque dans le même espace
Voulaient camper tous leurs soldats.
Mais las ! de la fatale [illegible]

Car mis en guerre les partisans,
On vit que l'Avocat jeune homme,
Pourrait, sans consulter Thémis,
Briser le Crâne aux ennemis
Sous quelque épouvantable Tome;
Que l'adepte Médecin
Voudrait trancher de l'assassin
Avant d'en avoir le Diplôme.
En conséquence, après l'adieu,
Tel qu'autrefois pour même cause
Abraham quitta son neveu,
Nos prudents chefs, suivant les clauses,
Se sont campés en divers lieux;
Plus digne en tout lieu de notre culte
Le potentat Jurisconsulte
Commande un Site le plus beau,
Et sa majesté Médicale
A sur le penchant du Coteau
Transporté sa chaire rivale;
Tout auprès d'eux leurs courtisans
Campent en vraie garde d'élite.
Un peu plus loin est la limite.

Les semi-docteurs bons vivants;
Pour l'amateur aux airs pédants
Vaille que vaille il trouve un gîte
Dans l'un ou l'autre des deux camps.
Tous sous le nom d'étudiants.
Lorsque s'enfuit la pâle automne,
Quittent les champs qu'elle abandonne
Et viennent retrouver leurs bancs.

Durant les jours de l'arrivée
Tout s'éveille au pays latin.
De ses étrennes abreuvée;
La canaille dès le matin
Cuve le fruit de sa corvée;
Le gai marchand, d'un œil malin,
Lorgne la nouvelle levée;
L'invite, et se promet sous main
De plumer au moins un poussin
De la confiante couvée.

Tout le quartier se réjouit
En ces oiseaux d'heureuse augure;
Chacun leur ouvre sa masure,
Et si l'on a dans son réduit
Quelque vieux salon de visite,

Où d'ailleurs on couchait la nuit
Pour fuir l'odeur de la Marmite,
Alors on le quitte sans bruit.
L'ayeul, les époux, la Cousine,
La Chienne, le chat et l'enfant
Tout s'entasse dans la cuisine
Pour loger le nouveau venant.
Pour complaire à ses fantaisies
Les preux chevaliers du Rasoir
De Vingt perruques en Sautoir
Servant d'enseigne et d'armoiries
Ornent les murs de leur Manoir.
Contents d'un plus modeste rôle
Les gens D'Aiguille-aux doigts crochus.
De force aux portes de l'école,
Pour, de leurs fades prospectus,
habiller ce fils de Barthole ;
Tandis qu'en leur goût plus grossier
On voit, dans cette étrange fête,
Errer de Goguette en Goguette
Tous les Sikoski du quartier.
Près d'eux maint fripon de Portier

Arrose l'espoir qui le berce,
En voit tout rose en son métier ;
Il n'est pas jusqu'au Savetier
Qui n'espère enfler son commerce
En devenir même Rentier ;
Lui, qu'en se logeant à l'étable,
Il peut à quelque pauvre Diable
Louer son paternel grenier.
Mais avant tout cette cohorte
Qu'attend tout le Pays Latin,
De son classique Sanhédrin
Doit humblement franchir la porte.
Chacun, dans un triste à parte,
Porte là son droit de Péage.
En vain d'un pas précipité
Fait-on la visite d'usage ;
La Griffe de la faculté
Saisit notre bourse au passage,
Et pour la sauver du naufrage,
La met d'abord en sûreté.
Les Subdélégués de Bartholle
Nous donnent à la vérité,
Pour notre argent, la liberté

D'aller ronfler à leur école.
Après ce ruineux traité
Leste, trotant à L'Estafete,
Et jusqu'à l'échine Croté,
Jusqu'à cequ'on l'ait abrité,
L'étudiant se met en quête.
D'abord sur le haut du pavé
On voit marcher, le front levé,
Les vieux de la docte Milice;
Déjà dans trois lutes vainqueurs
Et fiers de trois ans de service,
Ils ont le flegme d'un vieux Suisse
Et l'air pédant des vieux Docteurs.
Les rangs des nouvelles recrues
Suivent dans un triste embarras,
Se font un Monstre à chaque pas,
Tremblent, et jusqu'au coin des rues
Font leurs emplètes chapeau bas:
Bienheureux s'ils ne payaient pas
Pour leurs faces trop ingénues.
Bientôt cependant, attendu
Qu'on dort mal au clair de la Lune,

Chacun d'eux, au gîte rendu,
Suivant ses goûts et sa fortune
Cazerne son individu.
Munis d'un charmant verbiage
Lestes d'esprit, mais, Cadédis!
Un peu trop légers de bagage
Et vrais oiseaux de Paradis,
Faits pour vivre au sein du nuage,
C'est toujours au septième étage
Que les Gascons perchent leurs nids.
Ils forment là, bruyant ménage
Au temps de la prospérité;
Jour et nuit leur franche gaîté
Tient en éveil le voisinage.
A Cujas, à ses doctes cours
Ils préfèrent leur solitude;
Et dans leurs courts moments d'étude
Mettent le Code en calembours.
Las! ces beaux jours ne durent guère!
Et bientôt est mise au rebours
La bourse du dernier confrère.
Alors ils quittent les hauts lieux,

Et dans notre bas Atmosphère
Ils prospèrent à qui mieux mieux.
Ils s'en vont narguant la misère,
Erigés en sombres Argus,
Effrayer la gente écolière;
Et suivant de louables us
Eux aussi, dans leur ministère,
Ils font rendre gorge à Plutus;
Et quand leur bourse est toute ronde,
Adieu les vanités du Monde!
Ils abdiquent à L'unisson,
Et dans la joyeuse Mansarde,
Reviens enfin monter la garde,
Rire et chanter, le Bataillon,
Sur leur Aérien balcon.
Plus Stoïcien qu'un Rat d'Église,
Campe le fils de L'avegron.
Là, devant son feu qu'il attise,
Triste, et n'ayant contre la Bise
Qu'un Paravent de vieux Bouquins,
L'auvergnat, plaignant la folie
De ses très importuns voisins,
Digère sa philosophie.

Loin d'Hyppocrate et de Cujas
Il suit Descartes pas à pas ;
Parcourt aux trousses d'un tel guide
Le plein, le doute, l'infini ;
Et le Ventre, hélas ! mal garni
Médite souvent sur le Vide.
Passe encor si ce goût rêveur
Loin de notre aimable carrière
N'entraînait point ce déserteur ;
Mais doué d'un tel caractère ;
Et surtout né dans un climat
De Prélats, riche pépinière,
Parfois, non sans cause, il préfère
La Mitre au bonnet d'Avocat,
Et change son Code en Bréviaire.
Bien autrement, en leur cerveau,
Vrais enfans gâtés de Barthole,
Le bas Normand et le Manceau
Calculent l'honneur d'un tel rôle.
Nés pour plaider jusqu'au tombeau,
Dès que loin d'eux la nuit s'envole,
Ils vont éveiller le Bédeau

Et tous les portiers de l'école ;
Et le soir, pleins d'un feu nouveau
Ils iraient, hors de leur Cahute,
Respirer l'air de la dispute
Dans l'anti-chambre du Barreau.
Mais jamais Thémis, par décence,
Ne reçut un plaideur la nuit :
Ceux-ci rentrent en conséquence
Dans leur sombre et triste réduit
Quoique voisin de L'Audience.
Là, sans sortir de leurs greniers,
Sans prier Dieu qu'il les assiste,
Tantôt nos deux ardents limiers
Suivent les procès à la piste :
Tantôt, à leurs nobles destins
Se montrant déjà trop fidelles
Du bruit affreux de leurs querelles
Ils épouvantent les voisins ;
Et pourtant, malgré ces vacarmes,
Ils s'aiment en vrais frères d'armes ;
Et ce lien ne doit céder
Que lorsque, ayant à clabauder

Assez exercé leur organe,
Ces Champions dela Chicane
Pourroient enfin s'entre-plaider./.
Une union aussi parfaite
Aussi douce à de tendres cœurs,
A du trouver des Sectateurs
Parmi la Gente Porte-lancete.
L'agreste originalité
Des Conscrits-Docteurs dela Saône,
La Saintongaise gravité,
L'Opiniatreté Bretone,
Au pied du Dieu trouble-santé
Par qui tout médecin moissonne,
Contre nous; le Ciel leur pardonne...!
Viennent jurer ce doux traité.
Dans un réduit dont la poussière
A noirci les vieilles cloisons,
Et qu'on prendrait, non sans raisons,
Pour l'antre de quelque sorcière
Ou pour un nid de vieux Oisons.
Autour d'une crasseuse nappe
Surchargée, en guise de plats,

D'un Hyppocrate au lourd format,
Siège, coiffé par Esculape ;
Ce médical Triumvirat. /
Malheur à tout chien sans azile,
Malheur à tout frippon de Chat
Consigné dans tel domicile !
Bientôt le malheureux forçat,
Que nos preux doivent par état,
Et suivant leur douce industrie,
Délivrer des maux de la Vie ;
Etale au bout de leur grabat
Sa Carcasse dont maint vieux rat,
Après eux, poursuit L'autopsie.
Un Squelete tout Vermoulu,
Qui jadis eut aussi, je pense,
L'heur d'être occis et pourfendu
Pour le grand bien de la Science,
Au mur, près de là, suspendu
Semble prêcher la pénitence
Aux docteurs que dans l'obligeance
Mit ainsi sa charpente à nu.
Et les cruels sans répentance

Font encor mainte expérience
Sur son osseux individu. /.
A côté de cette Victime
De nombreux instrumens d'Escrime
Pendent en ordre aux Soliveaux. /.
Là vingt Bistouris homicides
Là vingt Scalpels de sang avides
Servent l'ardeur de nos héros. /.
Un Emplâtre au lieu de Cocarde
Brille au sommet de leurs chapeaux. /.
Quatre Seringues en faisceaux
Leur tiennent lieu de hallebarde.
En un mot cette jeune garde
Est mieux armée en son enclos
Et plus insensible à nos maux
Quand elle sort de sa Mansarde
Qu'un corps d'huissiers et de Bédeaux.
Auprès de ces mœurs doctorales
Et de ces grotesques tableaux
Se grouppent nos provinciaux
A faces moins originales. /.
Marqué du cachet Toulousain

Là brille en ses jeunes années
Le fier, le franc Languedocien.
Là regretant ses Pyrennées
Le Montagnard étudiant
Etale ses mœurs surannées
Et son rustique accoutrement. /
Le voisin du triste allemand,
Là mieux au fait de la rubrique
Apporte pour tout agrément
Son Gastronomique penchant
Et sa soif de viel hydropique.
Le Provençal vrai troubadour
Long tems avant le point du Jour
Se trémoussant dans ses tourelles,
Pour son Dieu, son Prince et L'amour,
Là chante vielles Ritournelles,
Tandis qu'au bruit de tel refrain,
A tels élans de Romantisme
Prêt à croire au Somnambulisme,
Trépigne un classique voisin.
Il n'est pas au Pays Latin,
Pour clore enfin ces Litanies,

Jusqu'au docteur Parisien
Qui n'ait ses besaces garnies
De quelques burlesques manies
Et d'un Signalement Certain ./
*— Quelquefois ..... quand l'air est serein ....
A notre école, un peu malade
Pour s'être levé trop Matin,
Et gros de Musc et de Pomade,
Ce Poupon du Quartier D'Autin,
Vient achever sa promenade :
Là sous le nez des professeurs,
Sans respect pour leurs éloquences,
Et malgré ses flacons d'Essences,
Monsieur parfois a des Vapeurs .....!
Parfois dans ses gouts de Coquete
Il transforme nos doctes bancs
En Sieges Mignons de toilete.
Laissant alors aux gros savants
Le soin de prendre à la Pipée
Les uns de nos vieux parlements.
Tantôt notre Diopée —*
Caresse quelques poils naissants

Déjà burlesque ornement
D'une figure de Poupée.
Tantôt du poli de ses gants
Il brosse les plis élégants
D'un habit à dos d'Écrevisse -*-
Dont on a, je crois, par Malice
Sanglé ses misérables flancs ;
Ou, jettant des yeux en coulisse
Dans son mystérieux Castor
Meublé pour un tel exercice ;
Il fait, défait ; refait encor
De ses cheveux aux boucles d'or
L'odoriférant édifice ;
Et lorsque, narguant l'Orateur,
Le beau Juriste et sa friture,
L'Airain a sonné la clôture
Que déjà l'on votait en Chœur,
Notre élégant reprend la route
De ses salons où, plein d'esprit,
Pétri d'agréments, et sans doute

-*- Nom d'une Mode ridicule qui fut long-tems en Vogue.

Sur Bartholo fort érudit,
Il vient prendre un peu de répit,
Vendre un savoir qui tant lui coûte....!
Pérorer et mettre en déroute
Jusqu'au cercle qui l'applaudit.....

....

Suite.

Ainsi par l'aveugle routine
Laissant encor guider leurs pas,
Les divers enfants de Cujas
Long tems sur la docte colline
Gardent les mœurs de leurs climats.
Mais avec ses vicissitudes,
Le temps enfin vient, sans fracas,
Changer ces vieilles habitudes.
Laissant ses amis du vieux ton
Faire sans lui le diable à quatre
Souvent un transfuge gascon
Quitte l'ancien balcon
Et change sa gaîté folâtre

Pour l'étiquette d'un salon.
Là d'abord notre personnage
Penche trois fois suivant l'usage
Son symétrique individu;
Se dresse, ensuite! s'encourage!..
Sourit! compose son visage;
Et, qui pis est, parle pointu.
Mais vainement est-il en garde
Contre sa langue et ses vieux tours
La pauvrette revient toujours
Au triste accent de la Mansarde,
Et retrouve encor, par mégarde,
Et quolibets et calembourgs.
Quelquefois aussi, quel scandale!
Plus d'un juriste bas Normand
Sorta[illegible] dans le bruit du noir dédale
Où, sur sa balance inégale,
Thémis sommeille bien souvent,
Devenu plaideur, bon vivant,
Préfère à son accoutrement,
Aux murs sacrés de la grande salle,
Les pindus de la Capitale

Et l'attirail de l'élégant.
Souvent oubliant leur rubrique
Le Bas-Breton et le Manceau
Ont la souplesse de l'agneau ;
Le Provençal devient classique ;
Et sans craindre d'être hydropique
L'allemand ne boit que de l'eau.
Parfois enfin l'enfant des graces,
Oubliant, jusque sur leurs traces
Le culte qu'il leur a voué,
Change les salons de Cythère
Pour l'antre obscur d'un avoué
Ou la mansarde d'un notaire.
Là parmi des flots de poussière
Il compulse, écrit, met au net ;
Et ne sort du noir cabinet
Que pour aider quelque intimaire
Ou suivre une saisie-arrêt ;
Et si dans son humeur guerrière
Le Suisse met flamberge au vent

Cette plastron du Commissaire,
L'adepte est toujours à l'avant,
Et martyr sublime du Code,
Offre au baton ce même flanc
Jadis victime de la mode.
Vainement changent les mœurs:
Toujours le classique royaume
Prête à rire aux observateurs,
Et malgré leur double diplôme
Ses fils ont encor plus d'un tome
De ridicules et d'Erreurs.
L'un, sans plus songer à Barthole
Qu'au grand Empereur des Chinois,
Vrai sans souci, chaque trois mois
Vient aux fenêtres de l'école
Encadrer son riant minois.
Devant sa douce destinée,
Il dort les grasses matinées,
Leste sa bedaine à son choix,
Pour code, craignant la migraine,
Relit le cuisinier bourgeois

Et ne connoît en fait de lois
Que quelques règles d'hygiène.
L'autre, d'un goût bien plus bizarre,
Epris des charmes de Cujas.
Et de son temps toujours avare.
Là, loin d'un monde trop ignare,
Sécher au fond d'un galetas.
Là dans son âpre inquiétude
On le voit courbé par l'étude
Dévorer maint in-folio.
Pour faire un si maigre ordinaire
L'hyppocondre et docte confrère
Perclus sans doute du cerveau
A-t-il l'espérance secrète
Que son ambitieux squelette
Aille un jour siéger au Barreau !
Quoiqu'il en soit un tel modèle
N'a pas beaucoup d'imitateurs ;
Non que nos apprentis docteurs
Pour Cujas sentent moins de zèle ;
Mais s'instruisant à volonté
Chacun prend route différente.

Certain dont l'humeur turbulente
Parfois prend trop de liberté,
Au corps de garde, courant séance,
Discute la mainte ordonnance
De police et de sûreté.
D'autres dans effort de mémoire
Pour s'instruire au jeu d'Écarté
Sur ce contrat aléatoire.
Ce sont là bien douces leçons,
Mais las ! à cette aimable école
On prend, ainsi que chez Bartholo,
De coûteuses inscriptions !
Aussi c'est un sot personnage
Qui invite ce Lansquenet !
Grâce au diable qui l'encourage
Pour se loger dans son gousset.
Prêt à mettre sa tête en gage
Il fait, sur son pauvre budget,
Un bien terrible agiotage.
Si chez lui les fonds sont croissants
On le voit hardi, palpitant.

Poursuivre une chance opportune,
Et jouir d'un air triomphant
Des caresses de la fortune :
Mais si la volage, parfois,
Contre lui dirigeant sa roue
Soufflète son triste minois,
Trop fidèles aux divines lois
Il court présenter l'autre joue ;
Et lorsque, sans un sou comptant,
Il faut enfin battre en retraite
Adieu mobilier et toilette !......
Ses bijoux sont au plus offrant ;
Un gueux s'en pare et lui pourtant !
Couvre d'une ample redingotte
La honte d'un gilet absent
Et les deux jours de sa culotte ;
Il dort sans toile et sans carreaux,
S'inflige des lois somptuaires,
Va fureter chez ses confrères,
Mais tout fuit .. et pour derniers maux,
Grâce à ses réglements nouveaux,
Il n'a pour sustenter sa vie —

Que les déjeuners de Serpie
Et les dîners de Flicoteaux.
Ces mœurs paraîtront un peu folles
Surtout à certain gros badin,
Qui poussé par quelque Lutin
Et se goûte courir et frivoler,
S'en va, crotté jusqu'aux épaules
Hors de Paris, chaque matin,
Oublier sous un ciel serein,
L'air renfermé de nos écoles
Et l'ennui du pays Latin.
S'il n'apprend point hors des murailles
Les détours du Code civil ;
En place il a trouvé le fil
Des Labyrinthes de Versailles ;
Il connaît Meudon, Chantilly,
A compté les ifs de Vincennes
Et cent fois parcouru ces plaines
Où dort la gloire de Marly
Et lorsque tout Paris s'embarque
Et vole aux pieds de son monarque
Fêter la paix et le printemps

Notre homme est le premier aux champs,
Fait manquer mainte contre-danse,
Sa, Sieur, est reconnu partout,
Car jamais sans son assistance
Ne furent foulés en cadence
Les gazons fleuris de Saint cloud.
Et quand finit ce temps d'allégresse
Il court rejoindre au Luxembourg
Certains vieux rentiers en liesse,
Babille avec eux sur la Grèce,
Et charme par maint calembourg
Leur politique et leur vieillesse;
Et quand le sujet est tari,
La boule en main, le jeune athlète
Prélude à leur jeu favori
Et jette en volant son pari
Le but qui part, roule et s'arrête.
Alors chaque vieux, de côté
Penche à son tour son corps débile
Et sur le globule arrêté
Lance son globule mobile
Touche partout hormis au but.

Mais tout à coup leur jeune émule
Se lève, et d'un bras satisfait
Frappant la boule qui recule ;
Termine tout par cet arrêt :
Et dans la bande ridicule
Sans doute est surnommé l'Hercule
Du noble jeu de cochonnet.
Tandis qu'au sein des pasquinades
Notre ami coule d'heureux jours
Maint de ses savants camarades
Ne fait, hélas ! des promenades
Que dans l'enceinte de ses cours.
D'un esprit vif mais sans courage,
Et qui partout cherche un appui,
On voit ce nouveau personnage
Tendre l'oreille au verbiage
De quiconque a pensé pour lui ;
Et si sa docte destinée
De six cours chaque matinée
Ne [illegible] son ennui,
Il dit : j'ai perdu ma journée.
Notre homme donc dès son réveil

Elevé sou cœur à Barthole,
Et court à son aimable école
Reprendre un paisible sommeil.
Plus tard, au collège de France,
Il rit et claque de son mieux;
A la Sorbonne, sans prudence
Il court après le ventre creux,
Un peu de Grec sert d'allégeance.
Un autre cours s'ouvre!.... il s'élance!..
Perce les flots des curieux
Se fait rouer par la Science,
S'enflamme aux leçons d'éloquence,
Et se morfond aux cours hébreux.
Prenant en pitié ses confrères
Qui de Science ainsi coiffés
Errent sans cesse autour des chaires,
et de ces doctes atmosphères
Sortent moins instruits qu'étouffés.
Maint Juriste en ses goûts contraires
Ne court marchander les lumières
Que dans l'enceinte des cafés,
Et là, durant des nuits entières,

Fume à travers son calumet
L'air pur !...... et les belles manières !..
Et les bons mots d'Estaminet !.
Après ce dernier portrait,
Pour terminer enfin ma glose
Je pourrais joindre encore un trait
Et sur ce docteur Sertuorle.
Dont le voisin peu satisfait
Chaque nuit, au bruit d'un motet,
Jure en attendant quelque faute,
Mieux que l'impitoyable Gresset ;
Et sur ces fils de Terpsichore
Qui, chaque Dimanche, hors du banc,
Dos à dos avec des Manants,
Au bruit du galoubet sonore,
Vont cadencer leurs pas errants.
Et jusque sur la grande Armée
De ces petits-maîtres divers
Qui poudrent par un sot travers
Brutes leur taille de Pygmée,
Sur leurs fadaises et leurs grands airs :
Émule pelure de Coliste

Qui pensent qu'on les jugera ;
Pétris d'esprit et de Malice,
Et Savants au Mec plus ultra.
Lorsqu'ils vont l'année entière,
Loin d'un professeur solitaire
Qui les endort ex cathedra,
Poursuivre à travers leur lorgnete
Quelque poétique bluete
Bons mots — Intrigue — et cetera ;
Et puiser d'après le programme
Et le bon goût au Mélodrame
Et La morale à L'opéra.
Ainsi toujours à son jeune âge
L'homme est comme un fougueux torrent,
Qui creuse et élit son rivage.
Et quoique en juriste peu sage,
Ma plume ait tout en badinant
Reproché maint burlesque usage,
Un rimailleur plus méritant
En eut, je crois, dit d'avantage.
Parmi tant d'erreurs cependant
Au clin de l'empire Savant

Poursuivant son pélérinage,
Crotté, Mouillé par maint orage,
Dévalisé par maint brigand,
Et n'emportant pour son argent
Que de grands mots, un air pédant,
Et quelques coups pris au passage,
Ce pauvre peuple étudiant
Arrive enfin clopin, clopant,
Au terme du docte voyage.
Quel deuil pour le pays Latin!
Sous son costume patelin
Cachant sa griffe de corsaire,
Le bon Bourgeois rappelle en vain
Les rangs épars du docte essaim
Qu'abritait son toit solitaire.
Ils partent et, d'un ton chagrin,
Par un geste plus qu'équivoque
L'un d'eux, d'aux autre colloque
Au passage leur tend la main.
Plus loin ces commerçants nomades,
Qui naguère en maint galetas
Maints marchands sur brigades

Le trousseau des fils de Cujas
Couvert encor d'un oil caustique
plus d'un habit à forme antique
Vrai costume de voyageur,
Qu'à leur industrieuse ardeur
Semble dérober leur pratique.
Dans leurs rangs, maint sale harpagon,
Voyant ainsi fuir sans façon
Tous les vassaux de son usure,
Semble vouloir d'un oil frippon
Jetter sans autre procédure
Le scellé sur la cargaison
Et L'embarquer sur leur voiture.
Il n'est pas jusqu'à ces facheux
Toujours parents, au ventre creux,
De Nigaud qui les invite
Qui n'ailleurs encore après eux
Les suivre d'un pas chatte-mitte
De leur amitié parasite
Et de leurs serviles adieux.
Mais esquivant s'ille que s'ille
La contenance civilité

De ces faiseurs de parenté
De ces ouvriers prince-maille,
Et surtout de la faculté,
Chaque docteur de son côté
Quitte enfin ce champ de bataille.
L'un, de Thémis nouveau soldat,
Étale hors du docte royaume
Et le costume et le diplôme
Et le nom pompeux d'Avocat ;
Et l'autre long-tems, sur la route,
Cherche, sans toque et sans rabat,
Un nom qu'il méritait sans doute !
Et les trois cens francs que lui coute
La honte seule du combat.
Et tous deux dans autres traverses
Vont dans leur paternel climat
Conter leurs fortunes diverses,
Et faire admirer les grands airs,
La politesse sans égale ;
Le fin parler, ces mots couverts,
Leurs modes, et tous les travers
Que leur légua La Capitale,

Et par leurs usages divers
Causer parfois plus de scandale
Qu'ils n'en ont causé dans mes vers :
Car quoique à loisir, dans mon gite,
J'aie esquissé, dans trop de suite,
Les traits divers de mes héros ;
Si je n'ai rien dit du mérite
Je n'ai qu'effleuré les défauts ;
Ces deux difficiles tableaux
Demandent un autre interprête,
L'un eut épuisé ma palete
Et L'autre eut Sali mes pinceaux.

Suite

Si cependant ma retenue
Ne peut, en nos pédants climats
Sauver du blâme et du tracas
Le [illegible] d'une muse ingénue
Ce pour qui, du docte Cujas
N'a passé l'année en revue
Ami tu m'en consoleras
Aux bords riants de la Garonne

Admise par droit de cité

Cette muse toute Gasconne
Trouvera l'hospitalité.
Et de son incomplete esquisse
Toi son hôte, peu satisfait,
Tu viendras vers notre milice
Juger par un soudain caprice
De la vérité du portrait.
Que rien n'arrête ton voyage.
Ne va pas sur ce badinage
De notre doctoral séjour
Te faire une effrayante image
Et ne crois pas que, sans retour
La paix fuyant ce doux rivage,
N'y puisse à l'abry de l'orage
Filer pour toi plus d'un beau jour.

Près des lieux où suivant l'usage
Barthole endort ses nourrissons
Et pour prix d'un coûteux hommage
Leur jette à travers un nuage
Ses systématiques leçons
Il est un tranquille hermitage

Que fuit la discorde l'orage,
Où le Ciel prodigua ses dons
Où semant des fleurs sur leurs traces
Les jeux, la franchise et les graces
Règlent nos riantes saisons.
C'est là que loin d'une patrie
Où tu partageais leur destin,
Tes amis ont conduit enfin
Leur voyageuse colonie.
Là nous pouvons, d'un ton badin,
Quoique sujets du docte empire,
Chanter encore un gai refrain,
Nous déjouer et parfois médire
Des travers du peuple Latin.
Chaque jour on voit sur ces rives
Autour d'un bosquet enchanté
L'amitié tendre déité
Charmer nos heures fugitives
et chaque ~~fois~~ sur ces convives
Verser la joie et la santé.
Une charmante Liberté

S'en vient, conduite par les graces
Se jouer à notre côté
Et fait pétiller dans nos tasses
Bons mots et franche hilarité.
Les jeux, sans consulter la mode
S'assemblant en joyeux Sénat
Ont su nous fabriquer un Code.
Tour à tour, gai triumvirat
La paix, l'enjouement et l'étude
Dans cette aimable solitude
Régnent sans brigue et sans combat.
Sans jamais prendre un ton trop rude
Les ris y jugent tout débat
Et la Vertu, fuyant l'éclat,
Sans morgue et sans inquiétude
Veille au maintien de cet état.
D'une mer en débris sortie
Ainsi nous bravons les fureurs
Jetés ~~en~~ un lointain asile.

Sous l'oeil d'un nautonier habile
Nous tracions des plans enchanteurs ;
Et nous aimons, en nos voyages,
A réaliser sur ces plages
Ces anciens projets de nos coeurs.
D'après ce portrait véridique
Tu vois qu'heureuse et sans abus
Rien ne manque à la République
Cher ami, qu'un sujet de plus.
Hâte... toi ! quelque jour sans doute
Tu seras, dans tes vieux loisirs,
Content, d'avoir sur notre route
Ramassé quelques souvenirs.
Tandisque sa rive est fleurie,
ah ! du fleuve errant de la vie
Suivons ensemble les contours.
Cueillons ces fleurs pour nous écloses
Et nous pourrons couvrir de roses
Les déserts où fuit son cours.
Là cette muse en vieux atours
Nous rappellera notre aurore

Et l'amitié peut-être encore
Réchauffera nos derniers jours !

Guy.

Jeux de l'enfance.

Séance solennelle du 3. Mai 1827.

Dans ces brillans sallons où Giroux, chaque année,
De la mode et du goût réglant la destinée,
Etale aux yeux surpris les mobiles tableaux
De mille objets divers, de mille jeux nouveaux;
Un enfant entouré de jeunes camarades,
D'un Bobèche en carton contemplait les gambades;
Tout-à-coup un serpent déployant ses replis
roule, l'enfant regarde, il hésite, indécis,
Il voit avec frayeur cet animal perfide,
Son regard furieux, et son dard homicide;
Il s'enfuit; aussitôt le Serpent s'est calmé,
Et l'enfant ne voit plus qu'un bois inanimé.
On lui découvre alors le secret artifice;
Mais il craint d'approcher de ce Serpent factice,

Il regarde de loin, avance non sans peur,
Le fait mouvoir et rit de sa naïve erreur.
Il saisit un ballon, embouche la trompette,
Il fait sur un tambour résonner la baguette;
Et, le Sabre au côté, sur sa tête un Schakos,
Il imite lui seul les hauts faits ~~des~~ d'un héros.
C'est Hector combattant sur les remparts de Scée;
C'est un preux, l'œil ardent et la tête baissée,
qui poursuit dans la lice un chevalier félon.
Mais soudain il s'arrête à l'aspect d'un Bombon.
Adieu tournoi, valeur, et vous brillantes armes!
A cet âge un Bombon surpasse tous vos charmes.
Quelquefois il écoute un Luth harmonieux,
Et puis c'est un fusil qui vient frapper ses yeux;
L'enfant l'arme, le tire, et la poudre enflammée
Sans danger et sans bruit s'évapore en fumée.
De même chaque objet irrite ses désirs;
Ce sont toujours des jeux et de nouveaux plaisirs;
Tantôt d'une Poupée il admire la grâce,
Et tantôt d'un Soldat il préfère l'audace,
Tout l'enchante, le charme, il devient tour à tour,
Escamoteur, Guerrier, et peintre et troubadour;

Et puis il change encore ..... ainsi jeune Protée,
De cent pensers divers son âme est agitée ;
Il pleure, et tout à coup joyeux il court, il rit,
Pour oublier ses maux un hochet lui suffit.
Voyez-le réunir ses jeunes camarades ;
Les armer de bâtons, disposer des parades :
Il commande, et sa voix imitant le tambour,
Il marche, il les conduit, les retient tour à tour :
Bientôt il les divise en cohortes égales ;
Guide sous deux drapeaux ces puissances rivales ;
Aux approches du Camp des gardes sont postés,
Il déclare la guerre, il conclut des traités :
Alors pour occuper les loisirs de la trève,
L'exercice, à son ordre, et commence et s'achève ;
Tout le monde obéit, tout le monde est heureux :
Son bâton désormais est un Coursier fougueux ;
L'enfant saute dessus, galoppe, le ramène ;
Mais son ardeur l'emporte, il le retient à peine ;
Pour dompter ce coursier son bras est impuissant,
Il s'enfuit, disparaît et revient triomphant.
Heureux enfant, jouis des plaisirs de ton âge !
Le bonheur te sourit, ta vie est sans nuage ;
Pour toi point de douleurs, de craintes, de soucis,

Entre les seuls plaisirs tu restes indécis
Et nos troubles cruels, nos fureurs et nos guerres ;
Ce sont des jeux pour toi, de brillantes chimères :
Jouis, car le bonheur est un rêve enchanté ;
Et qui bientôt fait place à la réalité.
Le jeune homme aux combats où l'attend la victoire
Te poursuit, ô Bonheur, sous le nom de la gloire ;
Une inquiète ardeur l'emporte sur les mers ;
Ses immenses désirs embrassent l'univers ;
Et lorsque, fatigué du trouble et des allarmes,
Et la gloire et l'amour pour lui n'ont plus de charmes,
Aimable enfant, tes jeux et ta simple candeur
Lui présentent encor l'image du bonheur.
Dégoutés de ces biens que notre ardeur dévore,
A tes plaisirs du moins nous assistons encore ;
Tes grâces, tes propos nous enchantent toujours,
Et tes charmes touchans embellissent nos jours :
Ils font au malheureux oublier sa souffrance ;
Peut être en te voyant il croit à l'espérance ;
Des larmes malgré lui s'échappent de ses yeux ;
Ce front pur et serein lui rappelle les Cieux.
Voyez-vous cet enfant, qui, brillant de jeunesse,

A la Course tantôt dispute de vitesse ;
Ou bien, plus studieux, par de doctes travaux,
Il triomphe déjà de ses nombreux rivaux ;
Son ayeul enchanté rapelle à sa mémoire
Et ses anciens succès et son ancienne gloire,
Il lui redit les vers qu'il apprit autrefois ;
Moins savante sa sœur l'embrasse mille fois ;
Sa mère s'applaudit ; et son plus jeune frère
Et l'écoute et l'observe et déjà même espère.
J'ai vu jadis, non loin des bords où je suis né,
Un sage vertueux, un vieillard fortuné,
Qui fuyant les grandeurs et le monde et l'envie,
Trouva dans ses foyers le bonheur de la vie ;
Une fille et trois fils, soutiens de ses vieux ans,
Prévenaient ses désirs de leurs soins complaisans.
Naguère il avait vu s'accroître sa famille,
Le vieillard renaissait dans le fils de sa fille :
On le voyait assis auprès de son berceau,
Chanter pour l'endormir quelque antique rondeau.
Aux premiers mouvemens de sa lèvre naïve,
Il cherchait sa pensée encore fugitive ;

L'enfant lui souriait, il lui tendait les bras,
Et devinait celui qu'il ne connoissait pas ;
Pour plaire à son enfance et pour charmer ses veilles,
Son ayeul du vieux temps lui contait les merveilles ;
Il conduisait ses pas encor mal assurés,
En montrant un Hochet à ses yeux égarés,
Et, reculant toujours cette amorce fatale,
Tendait l'espoir cruel à ce jeune Tantale.
L'enfant, pour se grandir, prenait avec orgueil,
Sa Canne à pomme d'or, son antique fauteuil ;
Près de lui le bonhomme oubliait la sagesse,
Et ces folâtres jeux déridaient sa vieillesse ;
Ainsi loin des faux biens, du monde et de l'ennui,
Puissions nous tous un jour être heureux comme lui !

De La Gournerie.

Le Français mourant à la Guadeloupe.

Sous le ciel enflammé de ces brûlants climats,
Où depuis trois cents ans, on voit l'Europe avide
Pour un peu d'or, livrer des milliers de soldats
Au souffle dévorant de la fièvre homicide,
Mortellement atteint par ce cruel fléau,
Jeune encore, un Français languissait et l'aurore
Devait le jour d'après éclairer son tombeau.
Mais, avant de mourir, il veut revoir encore
La brillante nature et la clarté des cieux.
Il voudrait, du rivage, adresser à la France
Et ses derniers regrets et ses derniers adieux.
Il s'arrache avec peine au lit de la souffrance
Et, faible, s'avançant d'un pas mal affermi,
Il gagne le sommet d'un tertre solitaire.
Son regard cherche en vain le regard d'un ami:
Tous ses amis sont morts; il est seul sur la terre.
À l'ombre d'un platane il est venu s'asseoir,
Et là pour un instant il renaît, il respire,
Doucement ranimé par la brise du soir.
La mer dort à ses pieds: il la voit, et soupire.
Le triste aspect des flots lui rappelle le jour
Où, confiant son sort à la voile légère,
De la France à regret il quitta le séjour:
Sur le rivage assise il voit encor sa mère
Le suivre sur les flots des yeux de son amour.

Ce souvenir si cher à son âme attendrie.
Dans ses yeux presque éteints a retrouvé des pleurs.
Son regard s'est tourné vers sa chère patrie,
Et sa voix à l'écho dit ainsi ses douleurs:

Oui, c'en est fait! j'ai vu fuir L'Espérance;
A mes regards il n'est plus d'avenir.
Séjour chéri, beau ciel, ô douce France!
Adieu! Je vais mourir!......

Le soleil sous les flots est près de disparaître;
L'ombre s'avance: ainsi vont s'éteindre mes jours;
Mais s'il semble mourir, demain, il doit renaître,
et moi, la nuit m'attend... hélas, et pour toujours.
Oui, c'en est fait! &a..............

Crédule que j'étais! L'illusion légère
De ses douces erreurs m'a longtems amusé.
Mais bientôt, dissipé comme un songe éphémère,
Mon bonheur s'est enfui, je suis désabusé!
Oui, c'en est fait! &a..................

Si pourtant!... mais hélas! la mort déjà me presse,
Le matin de la vie est si voisin du soir!
Adieu, jours de bonheur, que rêvait ma Jeunesse;
Au banquet paternel je ne dois plus m'asseoir.
Non, c'en est fait! &a..................

Je me consolerais encore, si la gloire
Couronnait mon cercueil d'un modeste laurier,
Mais, victime sans nom d'un trépas sans mémoire,
Je descends dans la tombe, et je meurs tout entier.
Oui, c'en est fait &a..................

Je suis seul... pour fermer ma mourante paupière,
Pas un ami! L'écho répond seul à ma voix.
Mais déjà le soleil a fini sa carrière..........!
Mes yeux l'ont vu briller pour la dernière fois.
Oui, C'en est fait! j'ai vu fuir L'espérance;
A mes regards il n'est plus d'avenir.
Séjour chéri, beau Ciel, ô douce France!
Adieu, je vais mourir!..................

S. Petit

La Petite Glaneuse.

« Quoi ! le soleil déjà s'est enfui du coteau !
Il est nuit ; et j'entends la clochette argentine
Qui m'annonce le soir le retour du troupeau ;
Vers la ferme à pas lents le taureau s'achemine,
Il faut retourner au hameau.
Aujourd'hui je suis pauvre, et ma gerbe est légère :
J'ai pourtant bien souffert ; qu'importe la douleur !
Si je pouvais glaner de quoi nourrir ma mère !
Ma mère, tu m'as dit d'espérer au Seigneur.
En vain j'ai devancé l'Aurore et mes compagnes,
En vain d'un Ciel brûlant j'ai pu braver l'ardeur,
Et la tête inclinée à travers les campagnes,
J'ai suivi lentement les pas du Moissonneur.
La faux n'a rien laissé derrière :

Et pourtant autrefois de Ruth et Noémi
Booz écouta la prière,
Et laissa de sa gerbe échapper quelqu'épi.
Mais non, le riche est sourd aux cris de l'infortune;
Ma plainte serait importune,
Elle troublerait ses chansons :
Je l'apperçois là-bas s'avancer dans la plaine,
Il rit à ses belles moissons.
Il chante, et moi je pleure, et ma douleur est vaine !
Oh ! trop heureux vieillard ! ta grange sera pleine,
Tu verras tes enfans se jouer sur ton sein.
Et moi, triste rebut de la nature entière !
L'hyver à tout foyer j'irai tendre la main.
Ah ! respecte du moins l'épi laissé derrière ;
Car c'est la part de l'orphelin. »
Ainsi vers sa cabane une jeune glaneuse,
Un bouquet à son sein, une gerbe à son bras,
S'avançait plaintive et rêveuse.
Son chien, ami fidèle, accompagnait ses pas.
Sur sa moisson, frêle espérance,
Tantôt, elle fixait un regard douloureux ;
Et tantôt ce regard, soulevé vers les Cieux,

De celui qui console implorait la clémence.
Une pieuse larme humectait ses beaux yeux.
Sur la Rose qui vient d'éclore,
Ainsi l'on voit briller quelques pleurs de l'aurore.
La Glaneuse priait : soudain
Le Ciel exauce sa prière.
Une Vierge svelte et légère
S'élance du bosquet voisin.
Elle porte à sa main une gerbe nouvelle.
» Accepte ce présent, tiens, mon enfant, dit-elle,
Voilà le prix de ton bon cœur.
» Prends ces épis dorés, porte-les à ta mère,
» Et dis-lui que le riche est l'ami du malheur ;
» Mais surtout, jeune enfant, n'accuse plus mon père. »
Elle fuit à ces mots, dans l'ombre du bosquet
Elle cache son front modeste ;
La pudique vertu rougissait d'un bienfait,
Semblable à la bonté céleste
Qui répand en secret ses dons sur les Mortels.
— La Glaneuse des monts descendit plus légère,
En passant visita le temple solitaire,
Et déposant sa gerbe aux pieds des saints autels,
Pria pour l'inconnue en priant pour sa mère. Guyot (Louis)
4.

Epitre à Mlle………… à l'occasion de son mariage.

Tu festas, hymenaee, faces, tu, gratia, flores
elige; tu geminas, concordia, necte coronas.
(Claudiani in Mariae et honorii
nuptias epithalamium).

L'aurore, au front vermeil, de roses couronnée,
Annonce dans les cieux la fête d'hymenée;
Déjà ton cœur, Pauline, a salué le jour
Qu'il appelait naguère en ses rêves d'amour.
De ton heureux hymen quand la pompe s'apprête,
Permets qu'au seuil du temple un moment je t'arrête;
Souffre que je prélude à de plus doux concerts,
Et daigne pour mes vœux faire grâce à mes vers.
Mais quand j'ose, à tes pieds apportant mon offrande,
attacher une fleur à ta riche guirlande,

Un funeste penser m'enchaîne au premier pas :
Je veux chanter l'hymen, et ne le connais pas.
De ton sort et du mien fatale différence !
Tu jouis du bonheur, je n'ai que l'espérance !
Je laisse en tremblant mon timide pinceau,
Celui de ton époux finira ce tableau.
Ne crains pas toutefois que, sur les pas d'Ovide,
Je t'égare aux bosquets d'Amathonte ou de Gnide.
D'un hommage plus pur ton amour est jaloux,
Et ton front doit rougir même au nom d'un époux.
J'approche de ton cœur comme d'un sanctuaire,
Je laisse au chaste hymen ses voiles, son mystère ;
Pour peindre le bonheur aux yeux de la beauté,
Tu m'inspirais, Pauline, alors que j'ai chanté.
Mais faut-il, réveillant le chant Olympique,
Traîner au char d'hymen son cortège gothique ?
Du séjour azuré faire descendre Iris ?
Pour te plaire, [illegible] !
Faut-il, pour toi filer des jours d'or et de soie,

M'ouvrir vers le Ténare une facile voie...,
Et, des mains de la parque arrachant les ciseaux,
À l'enfant de Cypris confier ses fuseaux ?
Dans nos lais, virelais, tensons et dédicaces,
Laissons dormir en paix et les ris et les graces :
Pour de jeunes époux les amours sont trop vieux,
Et pour aimer, Pauline, a-t-on besoin des dieux !
Ah ! n'allons pas non plus aux pompes nuptiales
Inviter sans pitié les muses pastorales ;
N'allons pas, enchaînant Flore dans un salon,
À nos danses mêler les nymphes du vallon,
Et, quand elle a perdu sa riante parure,
Dans un quatrain menteur ranimer la nature.
Le rimeur inspiré, dont les vers ingénus
Élevaient triomphante au trône de Vénus,
Travestirait bientôt, poétique Protée,
Ton époux en Daphnis, Pauline en Galathée :
Il vous ramènerait, dans un tendre refrain,
Annette et Léandre, Estelle et Némorin,
Et, sur le ton glacé d'un long épithalame,

Dirait <u>ses beaux destins</u> et peindrait votre flamme :
Je dédaigne en mes vers ces fades ornements.
Pauline, nos autels attendent tes serments :
Ton père, consacrant cet heureux hyménée,
Bientôt va confier ta jeune destinée
À l'amant qui t'adore et qu'a choisi ton cœur :
Pauline, sois heureuse en donnant le bonheur ;
D'un amour partagé porte le poids commode,
Ose aimer ton époux en dépit de la mode ;
Que jamais les jaloux et crédules soupçons
Dans la coupe d'hymen ne versent leurs poisons :
Sur la foi des traités croyez à la constance,
Et que, le front serein, la douce confiance
À l'amour marié laisse encor son bandeau.
Las, dit-on, de servir sous le même drapeau,
L'hymen avec l'amour ne se rencontrent guère,
Ennemis aujourd'hui, jadis ils étaient frères :
Pour leur <u>sainte alliance</u> mettez vos serments,
Et devenez époux sans cesser d'être amants.

Quel bonheur de revivre en un autre soi même,
De lire au front d'un fils une image qu'on aime !
Au premier cri plaintif dont il s'annonce au jour,
palpiter de plaisir, de douleur et d'amour !
Surprendre ses regards sous sa faible paupière,
Lui sourire, et le voir, au seul nom de sa mère,
Répondre en souriant aux pleurs qu'il a coûté !
Charmes purs de l'hymen ! douce communauté
Qui double les plaisirs et partage les peines !
Ton cœur m'a répondu, si l'hymen a des chaînes,
Pauline, tu sauras les cacher sous des fleurs.
Il est vrai qu'insensible à nos voux, à nos pleurs,
L'amour au temps jaloux ne peut couper les ailes ;
On ne rêve qu'en vers des ardeurs éternelles ;
Mais du moins le bonheur survit à leur destin,
Le souvenir nous rend les charmes du matin,
Il embellit le soir des feux purs de l'aurore :
Quand les plaisirs ont fui, Pauline, il reste encore
Ce doux hymen des cœurs qui ne vieillit jamais.

Ainsi de ton bonheur j'esquissais quelques traits,
Quand soudain de Boileau j'ai vu l'ombre en furie.
Par Juvénal instruit dans la galanterie,
Grand maître en l'art d'écrire et non dans l'art d'aimer,
Boileau, qu'un noir démon condamnât à rimer,
Sur les femmes lança les traits de la Satyre;
Sûr de calomnier bien plus que de médire;
Ingrat pour leurs vertus il outre leurs défauts;
Et fait un long procès aux péchés capitaux:
Excusons les transports de son humeur jalouse,
Il n'avait plus de mère et n'eut jamais d'épouse.
Change en tournois d'amour ces fêtes de l'hymen;
Tu me verras, armé chevalier de ta main,
Contre Boileau couvert du bouclier d'Horace,
Défier en champ-clos ce tyran du parnasse,
Et, défenseur heureux de ton sexe outragé,
Ne reprendre mon luth qu'après l'avoir vengé.
Mais non .... pour réfuter ces froides épigrammes,
J'ajoute ton portrait au Mérite des femmes;
Despréaux mépriserait mes efforts superflus,

Son incrédulité se rend à ta Vertu.
Mais silence ! déjà sur l'autel l'encens fume,
Le chant d'hymen s'élève et son flambeau s'allume !
Ton époux d'un doux nom ose enfin t'appeler :
Pauline, je me tais, c'est à toi de parler ; !

A.... Hayos,

Plainte de la fille de Jephté.

Ô Vierges d'Israël, ô mes douces compagnes,
À mes gémissemens venez mêler vos pleurs;
Venez, que les échos de ces tristes montagnes
Retentissent deux mois de l'hymne des douleurs.

Je suis la fleur des champs qu'un matin vit éclore,
Brillante, j'appellais les baisers du zéphir.
Le zéphir accourait sur les pas de l'aurore,
Lorsque vient un orage, et qui me fit mourir.

Ô Vierges d'Israël &c.

Hélas! si jeune encor! quel destin! ô mon père,
Pardonne à ma douleur, peux tu la condamner!
Nul encore ici bas ne m'appela sa mère,

Et je ne laisse hélas ! que toi pour me pleurer.

Ô vierges d'Israël etc.

Non ; je n'aurai que toi pour recueillir ma cendre ;
Un fils en longs soupirs ne dira point son deuil
Un époux ..... ah ! mon cœur s'exhale à ce nom tendre,
Un époux n'ira point gémir sur mon cercueil.

Ô vierges d'Israël etc.

Ô toi ma Méala, compagne douce et chère,
Quand d'un heureux hymen tu béniras la loi,
Lorsqu'on t'appellera du tendre nom de mère,
Quand tu seras heureuse ... ah ! pense encore à moi.

Ô vierges d'Israël etc.

Sur ma tombe, le soir, plaintive, agenouillée,
Viens donner quelques pleurs à mon malheureux sort ;
Viens unir les soucis à la rose effeuillée,
Et le myrte d'amour aux cyprès de la mort.

Ô vierges d'Israël etc.

En tous lieux l'on entend les chants de l'allégresse,

Partout ne retentit que le cri des vainqueurs,
Et moi triste et traînant la douleur qui m'oppresse,
J'erre de Monts en Monts... et je verse des pleurs.

ô vierges d'israël etc.

Et toi, mon père, et toi qui mouilles de tes larmes
Les funestes Lauriers que tu viens de cueillir,
adieu, conserve au moins le Succès de tes armes,
adieu, mon père, adieu, ta fille va mourir.

ô Vierges d'Israël &c.

Guespho (Corantin)
G.

Le Premier Jour de la Moisson.

Dansez gais Laboureurs, dansez sous le feuillage,
Que les échos redisent vos chansons ;
C'est aujourd'hui la fête du village,
C'est aujourd'hui qu'on cueille les moissons !

Jeunes gens, conduisez ces taureaux indociles ;
D'un bras nerveux courbez leurs fronts,
Ils reviendront chargés de vos gerbes fertiles,
C'est aujourd'hui qu'on cueille les moissons !

D'épis nouveaux ombragez votre tête,
Le soleil a dardé ses feux sur vos sillons ;
Les boeufs sont attelés, et la faucille est prête,
C'est aujourd'hui qu'on cueille les moissons !

Ornez vos chalumeaux de guirlandes fleuries,
Que leur son vous précède au milieu des vallons.
Laboureurs, pour vos champs quittez les bergeries,
C'est aujourd'hui qu'on cueille les moissons !

Ô vieillard ! que ta voix bénisse nos ouvrages !
Viens partager les jeux que nous aimons.
C'est la fête de tous les âges !
C'est aujourd'hui qu'on cueille les moissons !

Femmes, dans vos hameaux que rien ne vous arrête ;
Le Seigneur aujourd'hui nous comble de ses dons.
Que vos enfans embellissent la fête ;
C'est aujourd'hui qu'on cueille les moissons !

Ils sont partis ; au sein de la campagne,
On entend retentir le joyeux chalumeau.
Leurs clameurs ont frappé l'écho de la montagne,
Et personne aujourd'hui ne garde le hameau !

Devant le char pesant marchent les jeunes filles,
Leur front est couronné de guirlandes d'épis ;
Elles ont revêtu leurs plus riches habits,
Et portent dans leurs mains de légères faucilles.

La joie est dans leur cœur ; et leurs plaisirs sont doux.
Si le ciel est serein ; si la moisson est belle,
On s'unira peut-être à la saison nouvelle,
Une bonne récolte est la dot des époux !

Voyez ce laboureur, dans l'ardeur du jeune âge,
Hâter de l'aiguillon la marche des taureaux.
A l'automne, ils auront un nouvel attelage;
Ils feront s'augmenter leurs superbes troupeaux!

La mère s'applaudit du bonheur de sa fille;
Et le père en portant son enfant sur ses bras,
Voit des charmes en lui qu'il ne connoissait pas,
Car la moisson est l'espoir des familles!

De blonds épis le champ est couronné.
Le vieillard au Seigneur adresse sa prière,
Il bénit les travaux et la gerbe première,
Et des moissons le signal est donné!

Les jeunes villageois se mettent à l'ouvrage,
Du soleil dévorant ils méprisent les feux.
Les gerbes ont plié sous leurs bras vigoureux,
Et le vieillard applaudit au courage.

Ils s'aimaient, le soir, au son du chalumeau.
Les épis étaient mûrs, la moisson était belle ;
Les plaisirs renaîtront à la saison nouvelle ;
Une bonne récolte est l'espoir du hameau.

Dansez, gais laboureurs, dansez sous le feuillage ;
Que les échos redisent vos chansons ;
C'est aujourd'hui la fête du village ;
C'est aujourd'hui qu'on recueille les moissons !

De La Gournerie

La Grande Nouvelle

Conte.

De Grelots couronnant sa tête,
Février ramène la fête
Du Dieu qu'on adore à Paris,
Et l'hyver d'une main glacée
En vain dans sa course empressée
Veut arrêter le char des ris.
Grace à l'abri d'une épaisse fourrure,
En paix j'insulte à la froidure ;
Des Autans bravant le fracas
J'entends l'aquilon qui murmure
Siffler à travers ma Serrure,
Je vois le toit voisin blanchi par les frimats,
Et de mon feu qui vient d'éclore
En frissonnant, je me rapproche encore.

Quelquefois, inspiré par sa douce chaleur,
Suivant la commune manie,
J'ai cru me sentir du génie,
Me voilà composant poëme, ode, Elégie,
Le plus souvent au feu condamnés par l'auteur.
Or de ces jours passés, bercé par cette erreur,
Dans mon fauteuil de Cuir, par cette inspiration,
En dépit des Neuf sœurs, je rimai cette histoire;
Qui n'est point un roman, comme on pourrait le croire,
Mais un fait très notoire,
(Ce dont il faut avertir le lecteur)
Qui de certain barbon, mon tuteur et grand père,
A déridé le front Sexagénaire.
À ce nom solennel, déjà vous croyez voir
Quelqu'un de ces vieillards austères,
Des abus du vieux temps intrépides sectaires,
Et des mœurs d'à présent censeurs atrabilaires;
En rabat imposant, tout habillé de noir,
Aidant d'un long bâton leur démarche caduque,

Sous des anneaux poudrés arrondissant leur nuque,
Qui, grondant sans raison du matin jusqu'au soir,
Se targuent du respect qu'impose .. leur perruque,
Et croient que leurs enfans pour eux n'ont pas d'amour,
S'ils ne font d'un salut précéder leur bonjour.
Mon grand père était vieux, mais vieillard à la mode,
De nos Nestors goutteux dédaignant la méthode,
Marotte en main, il célébrait Momus,
Et, moderne Titus,
Les jours passés sans rire étaient pour lui perdus.
Pour écouter l'historiette
Ou le fait très certain ... par lui seul inventé,
Auquel sa feinte gravité
S'efforçait de prêter un air de vérité,
Cette douairière coquette
Un instant laissait de côté
La fraicheur de son teint ... chez Langier apprêté;
Le léger Doritas, charmant ... par sa toilette,
Son habit récemment de Paris apporté,

Le vieillard son journal, et l'enfant sa aiguille.
Si d'un rideau moral la triste chasteté
Ne voilait pas sa peinture trop vive,
Sa gaîté communicative
Sur ce défaut fermant les yeux:
La prude, lui prêtant une oreille attentive,
Oubliait de rougir à l'endroit graveleux,
Géronte en longs éclats exhalait son gros rire,
Et la belle Chloé dont nos deux jeunes gens
Ont droit de captiver les regards engageants,
Malgré ses soixante ans, lui donnait un sourire.
Dans son verre puisant un aimable délire,
A table il nous charmait par ses récits badins,
Et mieux que le champagne égayait nos festins.
Dès mes plus jeunes ans à ma reconnaissance
Il s'est acquis des droits consacrés par mon cœur.
D'un père courroucé désarmant la rigueur
Souvent sa voix adoucit la sentence
Qui condamnait au fouet ma désobéissance;

Et quand bientôt échappant à l'enfance
Je savourai ces jours de plaisir et d'erreur,
Qu'alors j'appelais le bonheur,
Il me pardonnait mes folies,
Il croyait à mes maladies,
Et n'imitait jamais ces parens à manies,
Qui, pour en acquitter les frais
Veulent du médecin certificats exprès ;
Et si parfois (le cas est assez ordinaire)
Manquant, en un besoin urgent,
De quelques cents écus pour solder un arriéré
Je m'adressais à lui, préparant sa colère
Il me grondait bien fort ... et m'accordait l'argent.
Hélas ! sa bonté paternelle
Ne guide plus mes faibles pas,
Et trop tôt ma jeunesse a pleuré le trépas
Du Mentor qui des grand-papas
Restera toujours le modèle.
Vous dont le père, atteint au déclin de ses ans
Par la déesse inexorable,

Mais comme de votre aïeul légua votre printemps ;
Puissiez-vous, mes amis, en trouver un semblable,
Et le conserver plus long-temps !

Dans maint auteur j'ai vu le privilége
Qu'a tout conteur d'être diffus :
Pardonnez, si j'en fais abus ;
Mais sans plus perdre temps en discours superflus
Je vais conter : Qu'Apollon me protége !
La Cité, dont le voyageur
A toujours maudit la longueur,
Que pour la galante Duchesse
Par qui François premier jadis se vit trompé,
(Malheur commun aux Rois comme à l'humaine espèce)
Le bon Marot, par politesse,
Honora du nom de Tempé,
Cette Cité, sa très chère patrie,
Nourrissait un Prieur à la mine fleurie,
Qui sous ses lois tint une Confrérie

De ces pieux oisifs qu'on nommait Mathurins ;
Il ne vit pas sans de profonds chagrins
Sa Capucinière chérie
Se transformer en métairie ,
Le travail remplacer par ses joyeux refrains
De sa grotesque Litanie
La Nazillarde Symphonie ,
Et de ce doux séjour la paresse bannie .
Près d'une gouvernante , à l'œil vif , au teint frais ,
Il oubliait du Ciel la Vengeance trop lente ,
Et des Ceps bourguignons la liqueur consolante
S'unissait au Bordeaux pour charmer ses regrets .
Il faisait en dîners payer ses patenôtres .
Artisans , rentiers , Commerçants , Magistrats ,
Payaient dîme à son estomac ,
Sur ce choix fort peu délicat ;
Et d'amis en amis allant quêter un plat ,
Il vivait aux dépens des autres ;
Tant il conservait bien l'esprit de son état !!

Mais remarquez de ce portrait Comique
Le trait le plus saillant c'est qu'à la politique
Prenant un intérêt très grand,
De la Ville le Révérend
Était la Gazette vivante,
Et, selon le besoin, auteur ou narrateur;
Si le discours d'un verbeux orateur
N'avait pu trouver place en l'étroit Moniteur,
Soudain du bon Prieur l'éloquence savante
En façonnait un à son gré,
Et plus d'un journal que l'on vante
Ne s'en serait pas mieux tiré.
Mon grand père logeait dans la maison voisine
Du modeste réduit par l'Ex-Moine habité;
C'était un fin Gourmet, (l'éloge est mérité)
Un Lucullus pour sa cuisine
Dans le Département cité,
Aussi déjà chacun devine
Que par le vieux frocard à rubiconde mine,
À l'heure du dîner, il était visité

Or il advint que pour certaine affaire,
Que de narrer il n'est pas nécessaire,
Mon aïeul pour Paris partit un beau matin.
C'était pendant ces jours fameux dans nos annales,
Qu'au sein des pompes nuptiales
Un soldat couronné de palmes triomphales
A la fille des Rois unissait son destin.
Le Prieur déplorant l'absence
De son joyeux Amphytrion,
Se résignait à l'abstinence,
Et chez tous ses amis pour consolation
Colportait avec complaisance
Les nouvelles du jour dont, par profession,
Avant chacun il avait connoissance !
Mais en vain dans sa prévoyance
Pour savoir du nouveau, le César de couvents
S'évertuait en cent manières ;
Des Cautes gagés les feuilles éphémères
Alors n'apportaient à nos pères
Dans leurs colonnes mensongères
que du vent,

Comme encore aujourd'hui cela se voit souvent.
« Dieux ! disait le Prieur, quelle affreuse disette !
» En tout un grand mois la Gazette
» Ne nous apprend pas un petit combat
» Ou la conquête d'un Etat !
» Bonaparte s'endort ; effet du mariage ;
» Je l'avais bien prédit : mais sans perdre courage
» S'il nous manque des faits, il faut en inventer ;
» Voyons, que dirons nous, irai-je leur conter
» Que l'Empereur attendant une heure fatale,
» Change en lit de mort sa couche nuptiale ?
» Non, chacun connaîtrait que ce sont de faux bruits ;
» Je l'ai déjà tué vingt fois dans mes récits.
» Mais pourquoi fatiguer ma stérile cervelle
» A produire quelque nouvelle ?
» C'est aujourd'hui que de Paris
» Fort à propos arrive mon Compère
» Ariste (car c'était le nom de mon grand père)
» Qu'il est heureux ! il doit avoir appris
» Tout ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on pense ;

"Mon cœur d'un tel ami désire la présence,
"Courons à sa rencontre". À peine en liberté,
Mon aïeul respirait hors de la diligence,
Encor tout étourdi de sa captivité,
Qu'au devant de ses pas notre Prieur s'élance,
Et sans parler de santé,
" Eh bien! lui cria-t-il, par sa magnificence
"Cet hymen solennel vous a-t-il enchanté?
"Le temple était brillant? la foule était immense?
—" Grâce un instant, Prieur, comment vont mes enfans?
—" Bien; l'Empereur au bal portait-il l'uniforme?
" Sa femme? avez vous vu ses nombreux diamans?
—" De la mienne, mon cher, souffrez que je m'informe.
—" Elle va bien. le Bal? et le Pape? et les grands...?".
A la fin perdant patience
Mon grand père emmène à l'écart
Cet impitoyable Bavard,
En lui disant tout bas " Je veux vous faire part
" D'un grand événement d'une haute importance,

« Mais vous n'y croirez pas — ah! je vous crois d'avance.
« — Napoléon — eh bien! — ce despote entêté
« Vient d'exiger, par un nouveau caprice,
« Qu'à l'entrechat pliant sa gravité
« Le Pape ouvrît le bal avec l'Impératrice.
— « En êtes vous bien sûr? — ah! le fait est certain,
« Et vous pourrez le voir dans le journal prochain.
« — Déjà, dit le prieur, devenu moins sévère,
« Pour ce tyran, chaque matin,
« Le Domine salvum au ciel, dans ma prière,
« Demandait un règne prospère;
« Et j'aurais pardonné tous ses exploits éclatans;
« S'il avait seulement rétabli les couvens;
« Mais ce dernier trait là révolte tous mes sens:
« Faire danser un Pape! ah Dieux! quelle infamie!
« A-t-on jamais si loin poussé la tyrannie! »
Incontinent notre fougueux prieur
Court chez tous ses amis, enflammé d'un saint zèle,
Conter l'étonnante nouvelle
Qu'il ne redit qu'avec horreur;

Contre un Monarque impie il fit mainte bravade,
Même il parla, dit-on, d'un projet de Croisade;
Chacun lui rit au nez, le traita d'imposteur,
Ou tout au moins de ridicule,
Et du nom de folie on flétrit son erreur.
Seule sa pénitente Ursule
A ses discours se montra plus crédule,
Detesta le tyran sur la foi des récits;
Et, par quatre Oremus, de Cinq Ave suivis,
Pria, dans sa sainte colère,
Que l'Eternel en délivrât la terre,
Et qu'il fut pour jamais exclu du Paradis.
Quoique traité de vieux fou de Mazette.
Le Prieur de conter n'eut pas fini sitôt;
Mais sa bouche resta muette,
Quand un voisin du jour lui fit voir la Gazette,
Qui du fait important ne disait pas un mot.
Le Prieur dont la honte enflamme le visage,
Accourt chez mon grand père encor bouillant de rage.

Et répand son courroux en un long verbiage :
« Fallait-il qu'un ami m'apprêtât cet outrage ?
« Grâce à ton perfide langage
« Chacun ici me prendra pour un sot ;
« Mais ce n'est pas ton seul ouvrage
« Traître ! aux nouvelles que je lis
« Qui voudra croire désormais ?
— Prieur, dit mon grand père, oubliez cette ruse,
Et dînez avec nous ; — non cet espoir t'abuse ;
« On rit à mes dépens et je le souffrirais ?
« Adieu, je ne veux point d'excuse,
« Je sors de ta maison pour n'y rentrer jamais. »
Il sortait, quand il vit, barrière impénétrable,
S'avancer gravement aux mains d'un marmiton
Un Dindon,
Qui sur un plat de grandeur respectable
Courbait ses flancs dorés par l'art du rôtisseur,
D'où la truffe exhalait son parfum séducteur.
Le Prieur se résigne à prendre place à table.
Dès qu'il vit son verre égayé

De riante couleur du nectar de Madère,
Son courroux fut soudain dissipé de moitié ;
Et, grâce aux argumens de mon sage grand-père,
Qui toujours du Prieur eut soin d'emplir le verre,
À la fin du dessert tout était oublié. /.

Puisse-tu, cher lecteur, comblant mon espérance,
De mon Prieur imiter l'indulgence. /.

Gaville
J.

La Carpe et le Lapin.

Séance solennelle du 3. Mai 1827.

Conte.

Une Carpe, un Lapin; ô le singulier thème!
Le lapin passe encore; il peut avoir du bon
Hors des murs de Paris; mais un maigre poisson,
Une Carpe? allons-nous faire un second Carême?
Peut-être hélas! Messieurs, Or, voici pour sermon
Une trop longue histoire,
À laquelle on peut croire,
Puisqu'on sait bien que son auteur
N'est ni Gascon, ni voyageur.
En ces temps où les Dieux, par cent métamorphoses,
Ici bas descendaient pour la moindre des causes,
Une Carpe, un Lapin, Marguerite et Jeannot;

Voisins, comme on en voit, qui ne s'aimaient pas trop,
L'une au fond d'un étang, l'autre sur le rivage,
Vivaient {scandale affreux} de tout le voisinage;
Car tous deux ils étaient l'un de l'autre curieux,
Au point, comme l'on dit, de s'arracher les yeux!
De Jeannot le lapin, la queue et les oreilles
Qui, dans tout le pays, n'avaient pas leurs pareilles,
Faisaient envie à chaque instant
A Demoiselle Marguerite,
Qui ne comptait pour rien d'être la favorite
Du possesseur de son paisible étang:
A l'entendre son sort était insupportable.
" Et quoi? se disait-elle, en répandant des pleurs,
" Si pour ce beau Jeannot elle est toujours aimable,
" La nature a pour moi réservé les malheurs.
" Monsieur d'un pied léger va, vient, court, bondit, saute,
" Franchit des Monts la Cîme la plus haute,
" Traversant quelquefois le nuage étonné,
" Que je ne vois, hélas! que réfléchi dans l'onde;
" Et, des secrets des Cieux spectateur fortuné,
" Contemple, en se jouant, les merveilles du monde.

„Tandis que moi ! dans le fond ténébreux
„D'un étang noir, triste et bourbeux,
„Le Ciel veut qu'à jamais je demeure ignorante „.
Au même temps qu'ainsi d'une plainte éloquente
Marguerite sans droit fatiguait les Roseaux,
De son côté, Jeannot, dans un dépit semblable,
Racontait près de là ses chagrins aux Coteaux :
„Dieux ! répétait l'écho, pourquoi ainsi tout m'accable,
„Qu'ai-je fait ? le matin, si tout tranquillement
„Je sors, pour m'égayer avec dame Jeannette
„Entre la rosée et l'herbette,
„Un chasseur et son Chien viennent soudainement
„Nous forcer de fuir au plus vite.
„Après c'est l'Epervier, le Milan, le filet,
„Et puis l'importune visite
„Du Chat sauvage et du furet,
„Puis le Renard et la Belette !
„Et puis ...... et puis ..... et puis ... que mon sort est affreux !
„Pourtant, ajoutait-il, en accusant les Dieux,
„Quand tout me trouble et m'inquiète ;
„Quand la vie est pour moi le plus pesant fardeau,

« Pour d'autres, je l'avoue, elle est un vrai cadeau.
« Que fait au fond des eaux, d'écailles toute ornée,
« Ma voisine la Carpe ?.. avec sécurité
« Elle dort toute la journée,
« Sa peine est de venir, belle témérité !
« Recevoir de la main de son maître qui l'aime
« Un aliment qu'il veut lui présenter lui même ;
« Tandisque, poursuivi par des chiens en fureur,
« Il faut, hélas ! souvent que je dine par cœur :
« Sort cruel !.. ah ! Jeannot, vois combien tu t'abuses !
Car enfin, si les chiens, les chasseurs, l'Epervier
Sont ligués contre toi, n'as-tu donc pas ceux ruses,
Qui jusques à ce jour t'ont sauvé du danger ?
Mais, las ! en toute espèce, en tout rang, à tout âge,
C'est la mode ici bas de maudire son lot ;
Et je crois que jamais mortel ne sera sage,
S'il ne reçoit des leçons de la haut.
Un jour donc que, chacun jaloux de ~~bon~~ son mérite,
Nos deux héros, croyant Jupiter en défaut,
Criaient, l'une : pourquoi ne suis je pas Jeannot ?
L'autre : pourquoi, Grands dieux ! ~~ne~~ suis-je pas Marguerite ?

Une voix tout à coup sortit d'un saule creux,
Et leur dit : » Mes amis soyez contens tous deux :
» Je veux que vous cessiez d'accuser la nature. »
Elle dit, et soudain, ô bonheur, ô plaisirs !
Sans ajouter un mot au gré de leurs désirs ;
L'un avec l'autre, ils ont échangé leur figure ;
Et voilà Mons Jeannot qui dort au fond des eaux,
Satisfaisant sans bruit, son oisive folie ;
Et voilà Marguerite à la patte jolie,
Qui visite en courant le sommet des Coteaux.
Mais, las ! tant de plaisir fut de peu de durée ;
Et bientôt nos deux imprudens,
Par une mort prématurée
Payèrent leurs voeux trop ardens.
Ainsi qu'on le prévoit sans peine,
Des forêts Marguerite ignorant les détours,
Des chiens et des Chasseurs fut la proie en deux jours.
Pour Jeannot, libre enfant des bois et de la plaine,
Il ne put supporter les lois
Et les caprices de son maître.
Toujours sauvage, entendait-il sa voix ?
Il fuyait au lieu de paraître.

Et de plus : son procès fut fait :
Il fut pêché, puis porté dans l'office,
Où Marguerite l'attendait ;
Presque morte de peur en voyant son supplice.
En vain alors tous deux reconnurent leur tort ;
En vain alors tous deux pleurèrent sur leur sort ;
De Marguerite on fit une ample Gibelotte,
Et Maître Jean Lapin fut mis en Matelotte.
—— Ce qu'ils auraient évité, si tous deux
N'avaient pas pour le bien, voulu prendre le mieux. /

Blanchard.

La Raison et la Truffe.

fragment.

Dans les sombres détours d'un jardin solitaire,
Gémissant sur les maux qui désolent la terre,
Un jour, dame raison promenait ses ennuis ;
Son empire perdu, ses honneurs avilis,
Le triomphe insolent d'une indigne rivale,
L'enflamment d'un courroux qu'en ces mots elle exhale :
« Quand l'univers entier tremblait sous les Romains,
« Combien de fois Bacchus, au milieu des festins,
« Remplissant de falerne une coupe profonde,
« Fit oublier ma voix à ces vainqueurs du monde !
« Mais son pouvoir fatal fuyait avec la nuit ;
« Son empire éphémère était bientôt détruit,
« Et mon œil enchanté, quand renaissait l'aurore,
« Aux pieds de mes autels les retrouvait encore ;
« Mais la truffe ! ô douleur ! son parfum criminel
« Usurpe sur les cœurs un empire éternel ;
« Cet impur aliment d'un animal immonde
« Sur mon trône en débris donne des lois au monde !
« En vain le créateur, dans le sein des forêts,
« Aux sectateurs du gland relégua ses attraits ;
« Exhumé par leurs soins, aux pompes triomphales
« Il orne les festins de nos Sardanapales !
« Ils découvrent de loin ses parfums enchanteurs,

" Le délire déjà lui égare tous les cœurs ;
" De nos Épicuriens l'ardeur Gastronomique
" Dans les flancs du Dindon, enveloppe mystique,
" Dévore en tressaillant le végétal vainqueur.
" Vive le Périgord ! se disent-ils en chœur.
" Ils eussent chez les Grecs vanté la Béotie,
" Si de truffes pour eux elle eût été farcie !

. . . .

. . . .

Noël.

Le Singe et le Miroir.

Fable

Un Singe à la mobile face,
Singe noir et des plus affreux,
Partant fort vaniteux,
Trouva par hazard une glace :
On devine bien qu'il la prit.
Il se place devant, se regarde, sourit,
Puis encor se regarde
Ne pouvant à son gré, trop long-temps se mirer,
Et s'admirer :
" A voir et ma prestance et ma mine gaillarde,
" On me prendrait, dit-il, pour un homme en tous lieux :
" J'ai comme lui bon air, comme lui deux beaux yeux ;
" Mon nez est un peu court, il est vrai... mais qu'importe ?
" Comme cela je l'aime autant ;
" car s'il était fait d'autre sorte,
" Je paraîtrais bien moins piquant.
" Et puis d'ailleurs on sait que cette Roxelane,
" La plus fameuse des Sultanes,

« Pour avoir peu de nez n'en n'ont pas moins d'appas.
» Je le soutiens, grand nez ne m'irait pas.
» Le sourcil au regard donne de la rudesse ;
» Je rends grâces aux Dieux de me l'avoir ôté.
» Les rides de mon front ont un air de noblesse
» Qu'on ne saurait leur être contesté.
Dans tous mes membres que de grâce !
Dans mon port quelle Majesté !
» Jupin en me faisant devait être enchanté.
» Pourtant, le croirait-on ? je suis un peu bonasse :
» Lorsque des animaux je devrais être Roi,
» Du Lion bonnement je supporte la loi.
» Ah ! Monsieur du Lion, je vous ferai connaître
» Que je veux dans ce bois être l'unique maître. »
Aussitôt dit que fait ce Narcisse nouveau
Tout près de s'adorer, tant il se trouve beau,
Rassemble l'animale race,
Et s'élève en faisant une affreuse grimace,
Qui fit rire pourtant, il faut noter ce point.
Puis du Lion allant usurpant la couronne
Et le sceptre, et le trône, et le riche pourpoint.
« Animaux, cria-t-il, ce... de moi de... j'ordonne.

„ Que tous leurs rangs, emplois, titres et dignités,
„ Pour être à nous rendus, aux Lions soient ôtés.
„ Désormais je serai votre unique Monarque;
„ Et quand j'aurai passé dans la fatale barque,
„ A l'aîné de mes fils tous vous obéirez.
„ Sur ce, Messieurs, Jurez. „
On prête le serment; le nouveau roi procède
A l'installation de son grand chambellan;
Nomme ses officiers, ses maréchaux de camp;
Invite enfin ceux tous celui qu'il dépossède.
„ Mais, Dieux! quel changement est tout à coup produit!
Dans le feuillage un bruit se fait entendre,
Et peuple, maréchaux, chambellan, tout s'enfuit.
Notre Singe étonné de cette prompte esclandre,
Porte au loin ses regards. Ciel! il voit le Lion
Qui gravement s'avance: une terreur subite
Glace ses sens. et vite et vite,
Et sans attendre une sommation,
Manteau royal, sceptre et couronne,
Au Lion tout il abandonne,
Jurant que désormais sa folle ambition

Serait de bien remplir la charge de Bouffon.

Ainsi l'on voit que l'être le moins sage
Se croit souvent un fameux personnage :
Moins on a de capacité
Et plus on a de vanité /.

Blanchard /.
7.

Le Hibou et les Rossignols

Fable

Dédiée à Monsieur V. M. Flayol avocat à la cour Royale de Paris.

Encore des hiboux ? quelle est donc la leçon
Dis-tu, que ta muse envisage
Peut tirer d'un oiseau de si triste présage ?
Ce petit parvenu de la cour d'Apollon
Veut-il dans son sombre génie
Peupler de ces oiseaux votre ménagerie ?
— Pourquoi pour les hiboux afficher ce dédain ?
Il faut aimer votre prochain ;
Et ces chantres mélancoliques
Sont les frères, amis ; car ils sont romantiques.
Au fond d'un bois respecté par le temps,
Entouré d'arcades gothiques,
S'élevait un donjon triste débris des ans.
Ce vieux château d'une mousse éternelle

Et d'un lierre rongeur voyait ses murs couverts :
Ce château bâti par l'un des Dagoberts.
Sur ses murs ébréchés une antique tourelle
Élevait jusqu'aux cieux ses gothiques créneaux.
Les accents d'un mortel, sa bruyante présence
Jamais de ces débris ne troublait le silence ;
Les vieux pasteurs parfois y menaient leurs troupeaux ;
Mais jamais le pied des bergères
N'avait foulé ces gazons solitaires.
C'est là qu'un vieux hibou, fuyant l'éclat du jour,
Avait depuis long tems établi son séjour.
De jeunes rossignols, dont le joli ramage
Fait si bien charmer le bocage,
Venaient quelques fois en ces lieux
Moduler les beaux chants qu'ils ont reçu des cieux.
Notre hibou dans son humeur morose
Les jugeait en censeur et disait quelquefois :
« Ces rossignols ont assez belle voix,
« Et l'on pourrait, je pense, en faire quelque chose.
« Mais il leur faut d'abord chanter plus lentement.
« Ils leur manque trop de goût, pas assez de génie ;
« Ce qui manque à leur ton c'est la mélancolie ;

« Pour bien chanter il faut du sentiment. »
Un jour qu'il entendit leur éclatant ramage,
Il sort de sa retraite, et leur tient ce langage :
« Depuis que je suis né, je vous entends toujours
« Gazouiller dans nos bois vos classiques amours,
« Et vous chantez encor ce que chantaient vos pères.
« Si vous voulez faire bruit de nos jours,
« De la nature, amis, célébrez les mystères ;
« Renoncez sans regret aux chants de vos ayeux,
« Certes, on peut maintenant chanter et beaucoup mieux.
« Vous saurez, ennemis d'une méthode antique,
« Par de nouveaux concerts étonner notre bois.
« Je vous promets, Messieurs, le secours de ma voix.
« Car les hiboux vraiment sont nés pour la musique.
« Je veux bien avec vous essayer des concerts,
« Et votre chant un peu moins sage
« Donnera grâce à mon ramage,
« Charmera l'écho de nos déserts. »
Voilà que nos oiseaux frivoles
Se laissent éblouir par ces belles paroles.
« Ce hibou n'a pas tort : il raisonne fort bien.
« Pourquoi suivre toujours une vieille routine ?

Du nouveau maître on peut essayer la doctrine :
« D'ailleurs il nous promet d'être notre soutien. »
Les jeunes gens, épris d'un zèle frénétique,
Courent chez le docteur apprendre la musique.
Quelques hiboux de ses parents,
Des corbeaux de sa connaissance,
Tous invités par bienséance,
Permettent le concours de leurs mâles accents.
Ces nouveaux Amphions, dans un profond silence,
De la nuit, pour chanter, attendent le retour ;
Les hiboux, ou les chats, étant ennemis du jour.
Le calme de la nuit, la fraîcheur du bocage
Prêtent un nouveau charme à leur triste ramage.
L'astre des nuits, dont les rayons tremblants
Percent à travers les ténèbres,
La nature endormie et les cyprès funèbres,
Propices aux hiboux, inspirent leurs accents.
Notre nouveau Docteur, chef de la Symphonie,
Entonne gravement le chœur d'harmonie.
Mes collègues et Monsieur le Hibou
Peuvent du fond de leur modeste trou
Faire entendre aux forêts de nouvelles merveilles :

Mais jamais sons plus faux n'ont frappé les oreilles.
Surpris de ce concert nouveau
Les pâtres d'alentour, les dévots au village,
Et les curieux du hameau
Sont venus écouter ce burlesque ramage.
Les bois retentissaient de ces tristes concerts;
Un affreux carillon répandu dans les airs
Épouvantait les hôtes du bocage,
Et tous les violons du bruyant opéra
N'ont jamais fait plus de vacarme.
Quoi des hiboux chanter ! n'importe, on admira;
La nouveauté pour nous a toujours quelque charme.
Notre hibou ravi de ces succès brillants,
Et jaloux de donner la même mélodie;
Le lendemain encore il rassemble ces gens;
La foule ne peut plus écouter leurs accents.
Seulement une jeune Artémise nouvelle,
Pleurant l'époux cher à son cœur,
Retirée au pied de la tourelle,
Écoutait le hibou pour nourrir sa douleur.
Puis un jeune Allemand, apprenti en magie,

Dans le penchant mélancolique
Vers le déclin du jour s'égarant dans les bois,
Pour admirer la nature endormie, .
Des hiboux chantant la belle symphonie,
Essayaient leurs accords pour de célestes voix.
Les funèbres accents de leur chant monotone
Entretenaient les cœurs des pensées de la mort.

Le jour suivant, ils chantèrent encor,
Hélas ! il ne vint plus personne. /

Cenzia.
J.

Le Jeune chat.

Un bon cœur est ~~bien~~ en Vérité
Chose plus rare qu'on ne pense;
Souvent on croit réalité
Ce qui n'est que vaine apparence;
Et pour preuve, ce fait qu'un Vieillard m'a conté.
Près d'un taillis, un chat sauvage,
Au cœur pervers, à l'œil perçant,
Découvrit un adolescent,
Chat égaré du voisinage,
Modeste aussi bien qu'innocent.
Le Vieux Routier l'aborde, et d'un air caressant:
" Ami, dit-il, quelle fortune
" Conduisit vos pas vers ce bois?
" Que la rudesse de ma voix
" Ne vous semble point importune:
" J'ai vécu loin des cours, je suis un peu Gaulois."
" — Moi, vous craindre! oh non, je vous jure;
" Étant dans l'âge où par nature
" De voir tout on est curieux;
" Chaque jour errant en ces lieux,
" Je vais, viens, cours à l'aventure,
" Et souvent sans savoir
" Le Soir,
" Quel fut l'emploi de ma journée." —
— " Une semblable destinée

« Ne promet rien de bon, lui repartit le chat ;
« L'oisiveté c'est un fâcheux état
« Surtout avec tant de jeunesse ! »
(Je demande quel scélérat
N'a point au fond du sac des leçons de sagesse.)
« À votre sort, dit-il, je m'intéresse ; —
« Mais que faire à ce mal ? — que faire ! Suivez-moi ! »
Puis il vous l'entraîne chez soi,
Puis à différents tours le dresse,
Si bien que, fier de son adresse,
Des alentours soudain mon chat fut la terreur.
Eh ! quoi ! ces principes d'honneur
Cette fleur de délicatesse,
Un seul jour a changé son cœur !
Son vice croissant avec l'âge,
Il ne fut lors bruit, nuit et jour,
Que de son affreux brigandage ;
Plus d'asile sous le feuillage,
Partout plus de chansons d'amour.
Un matin, à son ordinaire,
Voulant Lapin ou Grive à son crochet,
Notre brigand au loin vit un cochet
Qui s'ébattait sur la bruyère :
« Oh ! oh ! dit-il, dussé-je me tromper,
« Ceci m'annonce bonne aubaine,
« Et chère-lie à mon souper. —
« Sans doute un prochain domaine,
« Par un fil à la patte étant bien arrêté,
« Ce mien poulet [illegible] député
« C'est hommage rendu par la poule emplumée,
« Et j'en bénis ma renommée ;
« Quelque fat userait de générosité,
— Pure sottise, vanité !
Félon ! sa bien-aimée [illegible]
avait-il acheté ces mots — ?
Qu'il donne dans des lacs ; promesse, vaine rigueur,
Rien ne peut retarder sa peine
Et l'homme suspendant notre chat au gibet
Le soir mit au pot le cochet. !

De Monvreuil

La Girafe et le Dromadaire

Fable

(Séance trimestrielle du 17 mai 1828)

Dans ce royal jardin, qui ~~[illegible]~~ parmi ses bocages,
Voit les ifs des déserts marier leurs ombrages
Aux ombrages chéris des pins de nos coteaux,
Où sous le même ciel, dans sa magnificence,
Le Cèdre du liban couvre de ses rameaux
Les roses du Bengale, et les lis de la France;
Là, le lion captif s'indigne de ses fers,
L'industrieux Castor regrette ses déserts;
Emprisonnés dans leurs fosses profondes
On voit l'Ours du Brésil, et l'ours de nos forêts
Reconnaître en ces lieux leurs parents des deux mondes.
C'est là que de nos jours, reine de ces bosquets,
Son altesse Girafe, au fond de son palais,
Chaque matin, selon les ordonnances,
Aux badauds de Paris donne ses audiences.
Le Dromadaire un jour
Fut admis à sa Cour,
Et ce révérend personnage
Lui tint, m'a-t-on dit, ce langage:
« Combien votre société
« Va charmer les ennuis de ma longue misère!
« De nos parents communs la vieille intimité

« Me rend votre personne chère.
Feu votre aïeul était de nos amis ;
« Et j'ai fort bien connu Madame votre mère. »
—— « Tu connais ma famille, embrassons-nous mon frère,
« Comme nos bons parens soyons toujours unis. »
Puis à ces mots la Girafe attendrie
Dans le sein du Chameau veut épancher son cœur,
Et pour combler d'une insigne faveur
Le citoyen de sa patrie,
Soudain son cou majestueux,
Du ciel abandonnant la sphère,
Descend jusqu'au dromadaire
Et selon l'étiquette, ils pleuraient tous les deux.
—— « Ma sœur, dit le Chameau, ces jardins, ces ombrages
« Ont-ils pour vous beaucoup d'attraits ?
« Foi de Girafe aimez-vous les Français ? »
—— « Oui : ce palais et ces riants bocages
« Me font assez oublier nos déserts,
« Et mes hôtes charmans me seront toujours chers. »
—— « Charmans, y pensez-vous, Madame ?
« Quoi vous, dans le fond de votre âme
« Vous aimez les Français ..... c'est un peuple sans goût,
« Dont l'esprit à rebours blâme censure tout.
« Hélas ! depuis trois ans que je languis en France
« Loin du désert qui charma mon enfance,
« Je n'ai jamais vu ces badauds
« D'un aimable coup d'œil honorer les chameaux.
« Jamais peuple pour nous n'eut moins de politesse.
« On critique ma tête, on la dit sans noblesse.

(„Deux bossus seulement ont admiré mon dos"
——— „A ne vous rien cacher, Monsieur le Dromadaire,
(„Vous me semblez un peu sévère.
„L'amour propre blessé vous a trompé, je crois ;
„Car le peuple français a du goût quelquefois.
„Lorsque je saluai les rives de la France,
„Partout on me combla d'honneurs ;
„Le peuple des cités bénissait ma présence,
„La terre se cachait sous des tapis de fleurs ;
(„Des soldats escortant partout mon équipage,
„Fendaient la presse et m'ouvraient un passage ;
„Pour me complimenter des maires de village
„Avaient, dit-on, préparé leurs discours ;
„A Paris on me fête encore tous les jours ;
„On se plaît à suivre mes traces,
„On contemple mon port, on admire mes grâces ;
„J'ai surtout l'amitié des dames de Paris ;
„Jalouses en tous lieux de porter mon image,
„On les voit de mes traits embellir leur corsage,
„Aux charmes des beautés, mes charmes sont unis ;
„Écrans, robes, chapeaux, manteaux, agrafes,
„Tout maintenant se fait à la Girafe.
„Sur la table des grands, j'embellis les cristaux
„Et j'ai longtemps prêté de l'esprit aux journaux.
„Soyez plus indulgent, et croyez, mon frère,
„Qu'on peut avoir du goût sans vanter notre dos.
(„Des otages en vain le prince mercenaire
(„Voulut pour un peu d'or, montrer au citadin
Les chétifs potentats du peuple sauvagin.

« Mais je les ai vu fuir vers leur triste rivage;
« J'ai triomphé de la tribu sauvage;
« Les rois du Missoury nous ont fait leurs adieux,
« Et sans rivaux je règne dans ces lieux,
« Nous sommes bien jugées; bannissez vos alarmes,
« Les Français ont du goût, puisqu'ils vantent mes charmes. »
Que les pauvres humains sont Giraffes en ce point!
On nous juge suivant que nous jugeons les autres,
Et c'est un mal commun dont on ne guérit point.
(Vantez les vers d'autrui pour qu'il vante les vôtres,
Et vous verrez l'auteur charmé de votre avis
Escouter ses voisins et lui dire à l'oreille:
« Ce jeune homme a du goût il vante mes écrits. »
En critique surtout on nous rend la pareille.
(Veut-on plaire aux auteurs, on doit tout approuver;
Pour avoir de l'esprit il faut leur en trouver.

Cersier j.

La Légion Thébaine

poëme.

Juin 1828. Pro Christo

Seconde partie.

N. B. Dans la première partie, on raconte le départ de Maximien pour les gaules, ses projets de persécution contre les Bagaudes, peuple chrétien de cette contrée. —. L'arrivée de l'armée dans une vallée du Rhône, près d'agaune. —. Le Sacrifice religieux, commandé par Maximien, étant d'entrer dans les gaules ————. Comment la légion Thébaine se retira à trois lieues du camp, pour ne pas assister à ce Sacrifice impie, par lequel César préludait au massacre des Chrétiens. ————. au milieu du Sacrifice le pontife de Mars interrompt les chants sacrés, fait parler la colère des Dieux, signale les adorateurs qui manquent à leurs autels ————. Maximien mande

La légion Thébaine ; elle arrive ayant Maurice à sa tête. Maximien les accueille avec des paroles menaçantes, et c'est par la réponse de Maurice que commence cette seconde partie.

La Légion Thébaine

Seconde partie.

« Tu cherches des chrétiens ; César, prends tes victimes.
« Mais est-ce en nous frappant que l'on prouve nos crimes ?
« Et dans Rome effrayée de prodiges nouveaux,
« Pour soutenir vos dieux n'ont-ils que des bourreaux ?
« Pourquoi, le glaive en main, commander nos hommages ?
« Ces Dieux, dont votre erreur encense les images,
« Que le ciseau de l'homme a créés immortels,
« Quel bras a donc ravi la foudre à leurs autels ?
« Faut-il, pour nous prouver leur grandeur souveraine,
« Transporter dans ton camp cette sanglante arène,
« Ce Cirque, où tout chrétien, martyr victorieux,
« Par un Dieu vivant triomphe de vos dieux ?

Que celui dont la voix nous accuse de lèse!
Lorsque des factions ensanglantant le glaive,
La révolte insolente au loin trouble vos camps,
Accourut-elle arborer ses drapeaux dans nos rangs?
Interroge, César, ce Pontife lui même,
Qu'a député vers nous la Volonté Suprême:
Quel spectacle sublime a frappé ses regards!
Tandis que vos taureaux chargeaient l'autel de Mars,
Aux pieds d'autres autels où le chrétien conspire,
Nous demandions à Dieu le salut de l'empire.
Et que de fois, César, quand vos dieux impuissants
Sur un marbre muet recevaient votre encens,
Rome a vu ces guerriers, suppliants pour ta gloire,
Faire sur vos drapeaux descendre la victoire!
Leur prière, aux déserts du barbare Germain,
A la terre embrasée ouvrit un Ciel d'airain.
Attesterai-je ici leur valeur triomphante?
Leur légion conquit le nom de fulminante.
Votre foi vous répond de nos engagements.
Mais avant ~~vous~~ nous, César, Dieu reçut nos serments:
Dans le sang ennemi nous lavons vos injures,

" Mais du sang des chrétiens rougir nos fers parjures!
" Nous sommes assez grands pour ne pas obéir;
" Nous ne savons plus vaincre, ~~et~~ nous ~~saurons~~ verrons mourir.
" Mais ne crois pas, César, en abattant nos têtes,
" Aux dieux vieillis de Rome assurer des conquêtes:
" Qu'au roc du Capitole enchaînant l'univers,
" Contre ses dieux vaincus Rome échange ses fers;
" Qu'un licteur, aux regards d'une foule idolâtre,
" Nous livre aux jeux sanglans de votre amphithéatre;
" Notre foi dans les cieux a d'illustres soutiens;
" La cendre des martyrs enfante des chrétiens:
" Aucunement comme aux jours de Néron, de Tibère,
" La patrie en tremblant t'ose nommer son père;
" Et, pour éterniser leur empire odieux,
" Ouvre à tous ses tyrans l'Olympe de ses dieux:
" Le monde appelle un Dieu qui protège et pardonne,
" Il doit purifier et les cieux et le trône
" Et, d'oracles menteurs faisant taire la voix,
" Sur ses autels brisés va placer une croix.
" Déjà luit ce grand jour au monde qui l'implore,
et mon dernier regard en salue l'aurore ". —
— " Porte au Christ que tu sers tes vœux blasphémateurs,

„Traître, que trop long-temps épargnent mes fureurs!
„Mes bourreaux tromperont ton espoir sacrilège.
„Viendra-t-il pour sauver ce dieu qui vous protège?—
—„César il vengera notre mort sur vos Dieux.—
—„Songez qu'en ce moment, Rome a sur vous les yeux,
„Romains!— Soldats chrétiens, notre dieu nous contemple.—
—„Jeune insensé, crois-tu qu'à ton funeste exemple,
„Un seul de tes guerriers, sur tes pas entraîné…—
—„Tous te suivront, César, ils l'auraient tous donné.—
—„Leur silence — entends-les, ils sont tous mes complices.—
—„Soldats, choisissez donc l'encens ou les supplices;
„Qu'on les mène aux autels!— Qu'on nous traîne à la mort.—
—„De votre bouche impie acceptez votre sort:
„Je vous immole aux dieux qu'irritent vos outrages,
„Et votre sang impur leur tiendra lieu d'hommages.
s'adressant aux victimaires + „Lâchez les taureaux qu'attendaient les autels;
„J'offre une autre hécatombe à nos Dieux immortels."
A cet ordre, que suit un lugubre silence,
Plein de rage César vers les chrétiens s'élance,

Et le noir victimaire à leurs regards tremblans
Promène le trépas, et décime leurs rangs ;
Et l'on voit tour à tour sur leur tête innocente
Tomber et retomber une hache sanglante.
Alors, pour obéir au clément empereur,
Des prêtres dans leurs chants célèbrent Mars vengeur,
D'autres chargent les autels d'encens et de guirlandes,
Et les bourreaux joyeux y traînent leurs offrandes.
La hache a fait deux fois sa terrible moisson ; (a)
« Frappe, n'attends de nous ni plaintes, ni soupirs ;
« Rome a besoin d'exemple et le ciel de martyrs. »
Pour mourir à sa voix la cohorte se lève,
Maximien la dévoue à la fureur du glaive,
Et le soldat qu'excite un courage inhumain,
L'enferme avec la mort dans un cercle d'airain.
Déjà le cimeterre en leurs mains étincelle,
Et bientôt par torrens le sang chrétien ruisselle.
L'heureux César préside à ces nobles exploits...,

(a) César leur offre encor l'insulte du pardon ...
« Nous allons, dans les cieux, l'implorer pour tes crimes.
« Au fer de tes bourreaux il reste des victimes :

Il presse le carnage, il blasphème ; à sa voix
Mille cris de fureur dans les airs se confondent ;
Et par des chants pieux les chrétiens y répondent.
Les voilà ces vainqueurs du Parthe et du Germain !
Ils meurent sans combat, les armes à la main.
Ceux qui donnaient la mort ne savent que l'attendre,
Et ces martyrs d'un dieu qu'ils ne peuvent défendre,
Comme ce dieu sauveur qui s'immola pour nous,
Bénissent leurs bourreaux en tombant sous leurs coups.
Mais d'un vieux père absent l'attendrissante image
Arrache quelques pleurs au plus ferme courage,
A ce jeune exilé du foyer paternel,
Qu'une vierge chrétienne attendait à l'autel.
Intrépide au milieu de la troupe sacrée,
Mêlant aux cris de mort sa parole inspirée :
« Je vois la récompense à tant de maux soufferts,
« Disait Maurice, amis, au haut des cieux ouverts ;
« Ces dignes compagnons que nos vœux demandaient,

„ La couronne à la main, nos frères nous attendent.
„ Écoutez ..... mes regards lisent dans l'avenir ....
„ Que l'univers s'incline à ce grand souvenir !
„ Les martyrs ont lassé la hache des supplices ;
„ Et le cirque désert n'a plus de sacrifices,
„ Un peuple de chrétiens s'élance des tombeaux ;
„ Et, sanglante, arrachée aux glaives des bourreaux,
„ De ~~Dieux~~ vieux usurpateurs chassant la troupe immonde,
„ Une croix a conquis la maîtresse du monde !....
„ Quel pontife s'assied au trône des Césars !....
„ Rome, ville éternelle, agrandis tes remparts ....
„ Peuples, chantez ; la terre a brisé son idole,
„ Et c'est un nouveau dieu qui tonne au Capitole ...
„ Croix auguste, parais ! triomphe Constantin !...
„ ô Tolbiac !.... Clovis !.... ô sublime destin ! „
Maurice alors se tait sous le dieu qui l'inspire,
En pressant de ses yeux le moment du martyre,
Il attend le trépas en regardant les Cieux.

Quel prodige soudain vient s'offrir à leurs yeux !...
La foudre a sillonné la nue étincellante
Et les premiers martyrs de l'église naissante ;
Viennent, en balançant des palmes dans leurs bras,
Soutenir ces héros dans leurs derniers combats.
L'auréole des saints rayonnait sur leur tête ;
Mais sous leur diadème et leurs habits de fête ;
Ils montraient, aux regards des athlètes sacrés,
Leur front sanglant encore et leurs flancs déchirés.
Un Ange, messager du séjour de la gloire ;
Leur apporte une croix en signe de victoire ;
Et dans des flots d'azur, au bruit des doux concerts ;
La sainte vision remonta dans les airs.
Dans un nuage épais de sang et de poussière ;
Maurice déployant la céleste bannière ;
Et livrant ses replis au souffle du zéphire ;
L'abaissait jusqu'à sur le front du martyr ;
Le couvrait tout entier de sa puissante Égide.

Comme un cercle mourant, la cohorte intrépide
Sous les coups redoublés du glaive et de la mort,
Se resserre et ~~[illegible]~~ décroît dans un joyeux transport;
L'heureux César contemple, enivré de vengeance,
Ce sang, ce vaste deuil et ce carnage immense...
Triomphe! les martyrs manquent à ses bourreaux;
Cent Chrétiens restent seuls de six mille héros.
Ces débris mutilés de la sainte colonne,
Ainsi qu'une funèbre et sanglante couronne,
Entouraient, pour mourir, le divin étendard,
Qu'ils saluaient encor de leur dernier regard.
Et quand le glaive enfin frappa le coup suprême,
Quand des mains de Maurice il échappa lui-même,
Pour guider vers les cieux ces martyrs expirans,
Comme un ami fidèle il tomba dans leurs rangs.

Les Dieux des Grecs que nos Aïeux ont renommés — A. Flayol.
Quittoient le ciel pour l'humaine beauté,
[illegible] elle ma divinité:
[illegible] pourroit-elle aimer un homme?
E.

414:

Table par ordre de Matières.

Quelques considérations touchant l'influence du gouvernement représentatif
sur la Littérature en France .... Salette (augte) 1er
La course ou le dîner des eaux de Bath ...... Anonyme 25.
Excursion à Broëk par Amsterdam ...... de Jouenne d'Egrigny 33.
Notes tendant à éclairer la société sur le choix d'un lieu
de réunion champêtre ou petit plaidoyer pour un grand dîner Gaville 49.
Une promenade aux environs d'Étampes ...... Gaville 69.
Eugénie .... Guyot 89.
Le Bonheur domestique .... Guyot 97.
L'amour .... Guyho _ Corentin. 105.
Le Château de Fontainebleau .... Guyot 113.
Le Tombeau du jeune Laboureur de La Gournerie 110.
Conseils romantiques à un jeune Auteur .... Quinque 117.
Epître à une dame Bretonne qui avait promis
à l'auteur des galettes de Bretagne .... Guyho (Corentin) 122.
La tombe du Mont Valérien sur la
mort de Quinque membre de la société d'études littéraires Flayol 125
Epître à une Dlle de 12 ans .... Cosnard 133.

La mort d'un d'un enfant .... Flayol 137.
Le Soldat du Bois-Briacé .... Cappon de feuillide 141.
La Confiance. fragment d'un poëme sur la piété filiale .... Deschamps 145.
Le Jeune prêtre .... Mauge 149.
Le Retour au village .... Cosnard 153.
Le Jeune Créole .... de Bourgeon 159.
Epître d'un fils à son père sur le choix d'un état .... Desmarand 161.
L'Orpheline de Clisson .... Cappon de feuillide 169.
Les Jeunes gens. fragment d'une satire .... Geoffroy-chateau 175.
Epître à ma sœur .... Caumont 183.
Le Bon vieillard .... Dufaure 193.
Oraison funèbre d'un cheval de fiacre .... Caumont 195.
Le plat cassé .... Caumont 203.
La Batelière de Brientz. Chant des bords du lac. Humbert ferrand 207.
La vallée d'Etampes .... Guyon 211.
La paquerette déracinée, imité de l'anglais .... Guyon 221.
Veillée des fêtes de Vénus .... Humbert ferrand 223
Les Ruines du Cirque à Rome .... Wolton de mallerome 231.
La Guérite renversée .... Caumont 235.
La Jeune fille Mourante .... Demian 243.
Couplets chantés au revue à Madrid .... Flayol 245.
Vision Romantique .... Clappier 247.
Adieux à la poësie .... Cosnard. 259.
La Guerre d'Espagne. fragment .... Flayol 263
Germanicus rencontrant dans les forêts de la germanie
les débris de l'armée de Varus .... Guy 267.

Le Sacre de S. M. Charles 10. ..... A. Flayol 275.
Epître à mes collègues de la société d'études Littéraires Cosnard. 283.
Les Etudians à Paris ou le quartier Latin .... Guy. 291.
Jeux de L'Enfance .... de la Gournerie 335.
Le Français mourant à la Guadeloupe .... Petit 341.
La petite Glaneuse .... Guyot 343.
Epître à M.elle à L'occasion de son mariage ...... Flayol 347.
Plaintes de la fille de Jephté .... Gugho. Corentin. 355.
Le premier Jour de la Moisson .... de la Gournerie 359.
La grande nouvelle .... Gaville 363.
La Carpe & le Lapin .... Blanchard. 379.
La Maison et la Truffe .... Néel 385.
Le Singe et le Miroir .... Blanchard. 387.
Le hibou et les rossignols .... Censier 391.
Le Jeune Chat .... De Montreuil 397.
La Girafe et le Dromadaire .... Censier. 399.
La Légion Thébaine .... Flayol 403.

Fin.

Table alphabétique

un Anonyme	La Course ou le dîner des eaux de Bath.	25.
Blanchard.	La Carpe et le Lapin	379.
Blanchard.	Le Singe et le Miroir	387.
Cappon de Semillide	L'Orpheline de Clisson	169.
Cappon de Semillide	Le Soldat du bois Briacé	141.
Caumont	Epitre à ma sœur	183.
Caumont	Oraison funèbre d'un cheval de fiacre	195.
Caumont	La Guérite renversée	235.
Caumont	Le plat cassé.	203.
Cendier	Le hibou et les rossignols	391.
Cendier	La Girafe et le dromadaire	399.
Clappier	Vision romantique	247.
Cosnard	Epitre à une Dlle. de 12. ans	133.
Cosnard	Le Retour au Village	153.
Cosnard	Adieux à la poésie	259.
Cosnard	Epitre à mes collègues de la société d'études littéraires	283.
De Bourgeon	La Jeune Créole	159.
De Dame D'Egrigny	Excursion à Broeck	33.

D

De la Gournerie	Le tombeau du jeune laboureur	110.
De la Gournerie	Jeux de l'enfance	335.
De la Gournerie	Le premier jour de la moisson	359.
De Montreuil	Le jeune Chat	397.
Deniau	La Jeune fille mourante	243.
Deschamps	La Confiance. fragment sur la piété filiale	145.
Desmarand	Epitre d'un fils à son père sur le choix d'un état	161.
Dufaure	Le bon Vieillard	193.
Flayol	La tombe du Mont Valérien sur la mort de Quinque.	125.
Flayol	La Mort d'un Jeune enfant	137.
Id.	Couplets chantés au repas de Madrid	245.
Id.	La Guerre d'Espagne. fragment	263.
Id.	Le Sacre de S. M. Charles 10.	275.
Id.	Epitre à Melle... à l'occasion de son mariage	347.
Id.	La Légion Thébaine	403.
Gaville	Vers tendant à éclairer la société sur le choix d'un lieu de réunion champêtre	49
Gaville	Une promenade aux environs d'Etampes	69.
Gaville	La Grande nouvelle	363.
Geoffroi-Chateau.	Les Jeunes gens fragment d'une élégie	175
Guy	Germanicus rencontrant dans les forêts de la Germanie les débris de l'armée de Varus	267.

Guy.	L'étudiant à Paris	291.
Guyho. - Corentin	L'amour	105.
Guyho. Corentin	Épître à une dame Bretonne qui avait promis à	"
"	L'auteur des Galettes de Bretagne	122.
Guyot	Eugénie	89.
Guyot	Le Bonheur domestique	97.
Guyot	Le château de fontainebleau	113.
Guyot	La Vallée d'Étampes	211.
Guyot	La Pâquerette dédaignée	221.
Guyot	La petite Glaneuse	343.
Guyho. - Corentin	Plaintes de la fille de Jephté	355.
Humbert - ferrand	La Batelière de Brientz	207
Humbert - ferrand	Veillée des fêtes de Vénus	223.
Mange	Le Jeune prêtre	149.
Noël	La raison et la Truffe	385.
Nollet de Malleville	Les ruines du Cirque à Rome	231.
Petit	Le français mourant à la Guadeloupe	341.

Quinque.	Conseils romantiques à un jeune auteur	117.—
Valette ingr.	Quelques considérations touchant l'influence du	"
"	gouvernement représentatif sur la littérature en france	1.er

Fin.

144.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

a39003 009598938b